Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jack London

… EN RIRE OU EN PLEURER ?

Nouvelles publiées entre 1900 et 1916
Traduction de Louis Postif

Table des matières

« PAR LES TORTUES DE TASMANIE ! »[1]

I

Le sens de la justice et du devoir avait sculpté le visage de Frederick Travers. C'était celui d'un homme fort et résolu, habitué toute sa vie au commandement, et qui en avait usé avec sagesse et discrétion. Son existence rectiligne avait ciselé sur sa peau vigoureuse les rides de l'honnête homme, et seul le travail quotidien et acharné y avait laissé sa marque salutaire. Chacun de ses traits racontait la même histoire, depuis le bleu limpide de ses yeux jusqu'à sa chevelure poivre et sel, dont la raie à peine esquissée laissait retomber sur son large front bombé d'abondantes mèches éparses. Il était correctement habillé, et le léger vêtement de travail qu'il portait tombait fort bien, et ne criait pas que son propriétaire possédait plusieurs millions de dollars sous le soleil, tant en espèces qu'en biens de toutes sortes.

Car Frédéric Travers haïssait au plus haut point l'ostentation. La voiture qui l'attendait dehors, sous la porte cochère, était d'un noir discret ; c'était quand même l'engin le plus coûteux et le plus rapide de tout le pays, mais il n'aimait pas qu'on le sache, et ne lui faisait jamais donner sa pleine puissance lorsqu'il parcourait le paysage qui lui appartenait presque

---

1 *By the Turtles of Tasman. (The San Francisco Call, the monthly magazine*, 19 novembre 1911. Recueilli dans *The Turtles of Tasman*. Macmillan, septembre 1916.)

tout entier, depuis les dunes de sable inlassablement fouettées par les vagues du Pacifique, depuis les terres grasses et fertiles des vallées et les riches pâturages des plateaux, jusqu'aux lointains sommets couronnés de bois de séquoias et perdus dans les nuages et un brouillard perpétuel.

Le bruit d'une jupe le fit se retourner, et un léger signe d'irritation pointa sur son visage. Ce n'était pas sa fille qui en était l'objet, mais ce qui se trouvait sur son bureau.

– Redis-moi encore ce nom à dormir debout, lui demanda-t-elle. Je n'arriverai jamais à m'en souvenir, j'ai apporté un crayon et du papier pour le noter.

Sa voix grave n'avait aucune chaleur. Elle était grande et bien faite, sa peau était claire et délicate, et tout en elle affichait aussi les signes d'une vie réglée et sans histoires.

Frederick Travers examina la signature de l'une des deux lettres posées sur son bureau. « Bronislawa Platskoweitzkaia Travers », déchiffra-t-il. Puis il épela lettre par lettre la première partie de ce nom si compliqué, tandis que sa fille écrivait.

– Tu sais, Marie, ajouta-t-il, Tom a toujours été un peu excentrique. Il ne faut pas en vouloir à sa fille parce que son prénom est assez... euh... déroutant. Je n'ai pas vu mon frère depuis pas mal d'années, et quant à elle... Un haussement d'épaules résuma son opinion, et il se mit à sourire d'un air entendu : Quoi qu'il en soit, ils font autant partie de ta famille que de la mienne : comme c'est mon frère, et c'est donc ton oncle – et comme c'est ma nièce, vous êtes toutes les deux cousines.

Marie hocha la tête et dit :

– Tu n'as pas à avoir peur, papa, je serai très gentille avec elle. Mais d'où venait donc sa mère, pour qu'on l'ait affublée d'un prénom pareil ?

– Je n'en sais absolument rien. Elle était russe peut-être, ou polonaise, ou encore espagnole, ou bien... je ne sais pas. Tout ça ressemble tellement à Tom ! C'était une actrice, une chanteuse, je crois. Ils se sont rencontrés à Buenos Aires, et ça a tout de suite été le coup de foudre. Tom l'a pratiquement enlevée, et son mari...

– Ah, parce qu'elle était déjà mariée ?

L'étonnement de Marie, réel et spontané, fit légèrement grandir l'irritation de son père. Il n'avait pas l'intention de parler de cela, et ça lui avait échappé.

– Bien sûr, par la suite, ils ont divorcé – mais je n'ai jamais su très bien ce qui s'est passé. Sa mère est morte en Chine, je crois... ou plutôt en Tasmanie, mais c'est en Chine que Tom...

Sa bouche se referma avec un claquement sec – il était encore en train de commettre une indiscrétion, et s'était arrêté à temps. Marie attendit un peu, puis se dirigea lentement vers la porte où elle s'arrêta.

– Je lui ai réservé la chambre qui donne sur le massif de roses, dit-elle. Je vais y jeter un dernier coup d'œil.

Frederick Travers retourna vers son bureau, et fit le geste de classer les deux lettres, puis se ravisa, et se mit pondérément et lentement à les relire.

Cher Fred,

Ça fait un sacré bout de temps que je n'ai été aussi près de chez nous, et j'aimerais bien venir te voir. Malheureusement, je n'ai plus un sou, j'ai été complètement ruiné par mon truc sur le Yucatan, je crois bien te l'avoir écrit, et je suis fauché, comme d'habitude. Pourrais-tu m'avancer l'argent du voyage ? J'aimerais arriver là-bas comme il faut. Polly est avec moi, tu sais – je me demande comment vous allez vous entendre !

Tom.

P.-S. Si ça ne t'ennuie pas trop, envoie-moi ça par le prochain courrier. »

Cher oncle Fred,

C'est ainsi que commençait la seconde lettre, dans laquelle il reconnut le style bien féminin et si caractéristique d'une femme élevée à l'étranger.

Papa ne sait pas que je vous écris. Il m'a dit ce qu'il y avait dans sa lettre, mais ça n'est pas tout à fait vrai : il veut revenir chez lui pour y mourir. Il ne le sait pas, mais j'ai discuté avec les docteurs, et il faut que nous venions vous voir, parce que nous n'avons plus d'argent. Nous sommes actuellement dans une vieille baraque sans aucun confort, et ça n'est vraiment pas un endroit pour papa. Pendant toute sa vie, il a aidé un tas de gens, et le moment est venu maintenant de l'aider lui aussi. Il n'a pas été ruiné par son affaire du Yucatan, je le sais, j'étais avec lui – mais il avait mis tout son argent là-dedans, et on l'a volé. Il n'est pas de taille à lutter contre les hommes d'affaires de New York, et je crois que cela explique tout. Dans le fond, je suis assez contente qu'il ne soit pas de la même race que ces gens-là.

Il passe son temps à rire, et me dit que je ne pourrai jamais m'entendre avec vous, mais je ne suis pas de son avis. Et puis je n'ai jamais connu quelqu'un qui fasse vraiment partie de ma famille, comme votre fille. C'est formidable, d'avoir une vraie cousine !

D'avance, merci pour tout.

Votre nièce,

Bronislawa Platskoweitzkaia Travers.

P.-S. Envoyez plutôt un mandat télégraphique, parce qu'autrement vous ne verrez peut-être pas papa. Il ne sait pas à quel point il est malade, et il suffit qu'il rencontre un de ses vieux copains pour s'en aller courir je ne sais où. Il commence déjà à parler de l'Alaska, et dit que ça lui ferait du bien de changer d'air. Nous devons aussi payer la pension, autrement nous arriverons les mains vides.

B. P. T.

Frederick Travers ouvrit la porte d'un coffre-fort encastré dans le mur, et classa méthodiquement les lettres dans un dossier étiqueté « Thomas Travers ».

– Pauvre, pauvre Tom, soupira-t-il tout fort.

II

La grosse voiture attendait à la gare, et Frederick Travers frissonna comme il l'avait toujours fait lorsque la locomotive se mit à siffler dans le lointain, alors qu'elle entrait dans la vallée de la rivière Isaac Travers. Le premier de tous les hommes blancs venus dans l'Ouest, Isaac Travers avait contemplé cette splendide vallée, ses lacs remplis de saumons, ses fonds riches et ses versants couverts d'abondantes forêts inexplorées. L'ayant vue, il avait mis le grappin dessus, et ne s'en était jamais dessaisi. On l'avait d'abord surnommé, lui, « land-poor », la terre pauvre, dans la période de la mi-colonisation. C'était au moment où les gisements aurifères s'épuisaient, où il n'y avait aucune route tracée pour les charrettes, ni de remorqueurs pour tirer les bateaux de commerce hors de la passe dangereuse, et où son moulin à blé solitaire fonctionnait sous bonne garde militaire, pour le protéger des Klamaths pilleurs de farine. Tel

père, tel fils, et ce qu'Isaac Travers avait pris, Frederick Travers l'avait conservé. Tous deux avaient eu la même obstination, le même entêtement, ils avaient tous les deux vu très loin, et avaient prévu la transformation de l'Ouest, la venue du chemin de fer et la construction de ce nouvel empire sur les bords du Pacifique.

Frederick Travers ne put cependant s'empêcher de frissonner au sifflet de la locomotive, parce que ce chemin de fer lui appartenait. Son père était mort en essayant de l'amener jusqu'ici à travers les montagnes, et cette construction avait coûté en moyenne cent mille dollars le mille. Lui, Frederick, avait réussi dans cette tâche. Il avait passé un nombre incalculable de nuits blanches sur ce problème, avait racheté des journaux, était entré dans la politique, avait subventionné des partis, et avait souvent rendu visite, la plupart du temps à ses propres frais, aux dirigeants des chemins de fer de l'Est. Mais alors que tout le monde savait combien de milles le chemin de fer parcourait dans sa propre terre, personne ne pouvait s'imaginer dans le pays le nombre de ses propres dollars qui s'étaient envolés en garanties ou en actions. Il avait beaucoup fait pour son pays, mais le chemin de fer était sa plus belle réalisation, le couronnement de tous les efforts de tous les Travers, et ce travail monumental et merveilleux venait juste d'être terminé. Il y avait maintenant deux années que le chemin de fer était en activité, et la preuve qu'il avait vu juste, c'est que les dividendes pointaient à l'horizon. Et la récompense suprême viendrait aussi récompenser son acharnement : il était écrit comme deux et deux font quatre que le prochain gouverneur de la Californie devrait s'appeler Frederick A. Travers.

Il y avait une vingtaine d'années qu'il n'avait pas vu son frère aîné, et au moment de cette dernière visite, ça faisait aussi dix ans qu'ils ne s'étaient pas rencontrés. Il se souvenait très bien de cette nuit. Tom était le seul homme à oser traverser la passe dans la nuit, et la dernière fois, c'était entre le soir et le matin – un vent mauvais de sud-est soufflait, et il était reparti

sur sa goélette comme il était venu. Rien n'avait annoncé son arrivée – le martèlement des sabots d'un cheval vers minuit, un cheval écumant dans l'étable et Tom était apparu, le sel de la mer encore sur son visage, comme sa mère l'avait dit par la suite. Il n'était resté qu'une petite heure, et était reparti sur un cheval tout neuf, tandis que la pluie tambourinait aux fenêtres et que le vent hurlait à travers les séquoias – le souvenir de son passage n'avait été qu'une bouffée, puissante et forte, du monde sauvage de l'extérieur. Une semaine plus tard, le canot de la douane *Bear* était arrivé, battu par les flots et prisonnier de la passe – il y avait eu dans le journal local une colonne entière de suppositions et d'insinuations concernant un important débarquement d'opium, et les recherches sans résultat d'une mystérieuse goélette du nom d'*Alcyon*. Seul Fred, sa mère et quelques Indiens du pays étaient au courant du cheval écumant dans l'étable, et des chemins tortueux qu'il avait dû parcourir jusqu'au village de pêcheurs sur la plage, après son travail de contrebande.

Malgré ces vingt années écoulées, c'était toujours le même vieux Tom qui descendit du Pullman. Aux yeux de son frère, il ne parut pas malade, un peu plus vieux, naturellement. Son panama ne dissimulait pas ses cheveux grisonnants, et malgré un imperceptible signe de vieillissement, ses larges épaules étaient encore bien carrées. Quant à la jeune femme qui l'accompagnait, Frederick Travers éprouva immédiatement à son égard un sentiment spontané d'inimitié. Il eut tout de suite cette impression de vague hostilité dans le plus profond de son cœur. Cette femme représentait une insulte et une sorte de provocation contre tout ce qu'il était, contre tout ce qu'il représentait et ce pourquoi il vivait – mais il ne pouvait absolument pas définir la cause de ce sentiment. Sa robe, peut-être, taillée dans un drap de fabrication étrangère, ou bien son chemisier à l'échancrure audacieuse, le noir de sa chevelure, ou encore le bouquet de coquelicots qui se pavanait sur son grand chapeau de paille – ou peut-être bien la couleur de sa peau, ses yeux noirs et ses sourcils, le rose vif de ses joues, la blancheur de ses

dents qui semblait trop apprêtée. « Une enfant gâtée », pensa-t-il immédiatement, sans avoir le temps d'analyser : la main de son frère s'était glissée dans la sienne, et il lui présentait sa nièce.

Puis il eut de nouveau cette même sensation. Elle était rayonnante, très sûre d'elle et parlait avec les mains. Il ne put s'empêcher de remarquer leur petitesse. Elles étaient minuscules, et ses yeux descendirent vers ses pieds pour faire la même découverte. Ignorant tout à fait la foule curieuse qui se pressait sur le quai de la gare, elle l'avait empêché de rejoindre la voiture comme il en avait l'intention, et avait fait mettre les deux frères côte à côte. Tom avait dit oui en riant, mais son jeune frère était mal à l'aise, trop conscient que les yeux innombrables des habitants de la ville regardaient cette scène. Il ne connaissait que la vieille façon puritaine, qui exigeait que les choses de la famille restent en famille, et ne s'étalent pas en public. Il était déjà bien content qu'elle ne l'ait pas embrassé, tout en s'étonnant qu'elle ne l'eût pas fait. Il s'attendait déjà au pire de sa part.

Elle les regarda de ses yeux pénétrants et chauds comme le soleil, et semblait voir à travers eux et deviner tout ce qui les concernait.

– Vous vous ressemblez comme deux frères, s'écria-t-elle en battant des mains. Vous ne pouvez pas le nier. Et pourtant, il y a une petite différence que je ne peux pas définir, et que je n'arrive pas à m'expliquer.

En réalité, avec une sorte de ruse qui mit à rude épreuve la patience disciplinée de Frederick Travers, elle ne se donna pas la peine d'expliquer cette différence, que ses yeux d'artiste avaient immédiatement saisie clairement. Bien sûr ils se ressemblaient, et on ne pouvait pas ne pas voir qu'ils étaient du même sang, leurs traits rappelaient leur origine commune, mais là cessait la ressemblance. Tom était plus grand que son frère, et sa moustache de Viking était grisonnante. Il avait le même nez en bec d'aigle que son frère, mais cette forme était plus accen-

tuée chez lui, et le bleu de ses yeux était plus soutenu. Les traits de son visage étaient plus profonds, ses pommettes étaient plus saillantes, les arêtes en étaient plus vives et sa couleur était plus ténue. Il avait un visage volcanique, sur lequel les restes du feu qui l'avait animé jadis s'attardaient encore. Aux coins de ses yeux, les petites rides amenées par les rires étaient bien plus nombreuses que chez son frère cadet, et on pouvait découvrir aussi, dans le plus profond de son regard, une certaine nuance de sérieux qui n'existait pas aussi fortement chez l'autre. Frederick était bourgeois dans sa façon d'être, mais chez Tom, il y avait une certaine désinvolture, et une sorte de distinction naturelle – c'était le même sang de pionnier d'Isaac Travers qui coulait dans leurs veines, mais il avait été réparti en deux creusets totalement différents. Frederick représentait la ligne de descendance droite, rigoureuse et espérée, tandis que chez son frère, il y avait quelque chose d'immense et d'impalpable qui ne faisait pas partie de l'héritage des Travers. Et c'était tout cela que la fille aux yeux noirs avait vu et reconnu d'un seul regard. Tout ce qui avait été inexplicable chez les deux hommes, et leurs réactions l'un vis-à-vis de l'autre, tout cela s'était révélé dès qu'elle les avait vus l'un à côté de l'autre.

– Dis-moi que je ne rêve pas, disait Tom à cet instant. Je ne peux pas me faire à l'idée que je sois venu ici par le train. Parle-moi un peu de la population – il n'y avait seulement que quatre mille personnes ici il y a trente ans.

– Il y en a soixante mille aujourd'hui, répondit son frère. Et ça ne fait que croître et embellir. Tu veux faire un tour en ville ? Nous avons tout notre temps.

Tandis qu'on roulait sur les larges avenues bien pavées, Tom persista à jouer les Rip Van Winkle. Le bord de l'eau le rendit tout songeur. Là où il avait fait aborder sa goélette dans quatre mètres d'eau, il trouvait de la terre ferme et les rails du chemin de fer, des quais et des embarcadères qui s'étendaient à perte de vue.

– Arrête ! s'écria-t-il quelques centaines de mètres plus loin, en regardant une construction nouvelle. Où sommes-nous donc, Fred ?

– Au coin de la Quatrième avenue et de la rue Travers – tu ne te rappelles pas ?

Tom se mit debout, et regarda tout autour de lui, essayant de discerner la courbure du terrain sous l'enchevêtrement des constructions.

– Je... je pense... commença-t-il en hésitant. Non, je suis absolument certain que nous avons chassé des lapins dans ce coin et tiré des merles dans les buissons dans le temps. Et là où il y a maintenant une barque, il y avait un étang. Il se tourna vers Polly : J'ai construit ici mon premier radeau, et c'est là que j'ai bu ma première tasse d'eau de mer.

– Dieu seul sait combien de tasses tu en as bu dit Frederick en riant, il fit un signe de tête au chauffeur. Puis : On t'a roulé sur un tonneau, tu te souviens ?

– Oh, continuez ! fit Polly en battant des mains.

– Voilà le parc, fit Frederick un peu plus loin, en montrant du doigt un grand massif de séquoias perdu dans les premiers plis des collines les plus hautes.

– Père a tiré trois ours dans ce coin, un après-midi, remarqua Tom.

– J'ai fait don à la ville de quarante acres de cette terre, continua Frederick. Père l'avait acheté un dollar l'acre à Leroy.

Tom hocha la tête, et un éclair se mit à étinceler dans le fond de ses yeux – sa fille eut la même réaction, tandis que rien de semblable n'apparaissait dans le regard de son frère.

– Tu sais bien, précisa Frederick, Leroy, le nègre qui avait épousé une Indienne. Je me rappelle la nuit où il nous a portés

sur son dos, toi et moi, jusqu'à Alliance, quand les Indiens ont brûlé le ranch. Père était resté derrière pour se battre.

– Mais il n'a pas réussi à sauver le moulin. Ça a été une rude perte pour lui.

– Ça ne l'a pas empêché de descendre quatre Indiens.

Les yeux de Polly se mirent à briller avec vivacité.

– Il s'est battu avec les Indiens ! s'écria-t-elle. Parlez-moi de lui !

– Raconte-lui l'histoire du bac des Travers, dit Tom.

– C'est un bac sur la rivière Klamath, qui va vers la passe d'Orléans, et vers Siskiyou. Il y avait beaucoup de gens qui faisaient des fouilles en ce temps-là, et parmi d'autres choses, père avait acheté du terrain dans ce coin-là, car il y avait aussi de la bonne terre à cultiver. Il avait construit un pont suspendu – il avait assemblé les câbles sur les lieux mêmes, avec des marins et du matériel qu'il avait fait venir de la côte. Ça lui avait coûté vingt mille dollars. Le premier jour où l'on a ouvert ce pont, il y a eu huit cents mules qui l'ont traversé, à un dollar la tête, sans compter le droit de passage des gens qui les accompagnaient, à pied ou à cheval. La nuit même de l'inauguration, la rivière est entrée en crue. Le pont avait été construit à une quinzaines de mètres au-dessus de la ligne basse des eaux. Eh bien, le niveau est monté plus haut, et a balayé le pont. Autrement, il aurait fait fortune dans ce coin-là !

– Non, non, ça n'est pas de ça dont je voulais parler, s'écria Tom avec une certaine impatience. Moi, je voulais dire que c'est au bac des Travers que père et le vieux Jacob Vance avaient été faits prisonniers au cours d'une bataille avec les Indiens de la Rivière Folle. Le vieux Jacob a été tué en sortant de la cabane de rondins. Père a traîné le corps à l'intérieur, et a continué à combattre les Indiens pendant une semaine – c'était un bon tireur. Il a enterré le vieux Jacob sous le plancher de la cabane.

– Je fais encore marcher le bac, reprit Frederick, mais le trafic n’est pas aussi intense que par le passé. Je fais du transbordement par camions jusqu’à la Réservation, puis à dos de mulets jusqu’à la rivière Klamath, et je débarque le tout dans les méandres de Little Salmon. J’ai douze magasins sur cette chaîne maintenant, une étape à la Réservation, et un hôtel. Je compte en faire dans quelque temps un endroit pour les touristes, et c’est déjà en bonne voie.

Et la fille, avec un regard étrange et songeur, passa de l’un à l’autre en pensant qu’ils s’exprimaient de façons fort différentes – aussi différentes que leurs existences mêmes.

– Ah ! Père était un type épatant ! murmura Tom.

Comme il disait cela, il y avait dans sa voix une nuance de lassitude et de fatigue qui inquiéta un peu sa fille. La voiture avait maintenant tourné dans le cimetière, et s’était arrêtée devant une chapelle assez grande, au sommet de la colline.

– J’ai pensé que tu aimerais voir cela, disait Frederick. Je l’ai construite moi-même de mes propres mains – c’est ainsi que mère le voulait. La succession était terriblement grevée d’hypothèques, et le meilleur prix que je pouvais tirer des entrepreneurs était de onze mille dollars. Je l’ai faite pour un peu plus de huit mille.

– Tu as dû travailler jour et nuit, fit Tom, admiratif mais plus ensommeillé qu’avant.

– Oui, Tom, c’est ce que j’ai dû faire, plus d’une nuit, à la lumière des lanternes. J’avais tellement de travail ! Je reconstruisais aussi l’usine de distribution des eaux, à cette époque – les puits artésiens s’étaient taris – et les yeux de mère lui causaient quelques ennuis. Tu te rappelles, la cataracte, je te l’ai écrit. Elle était devenue trop faible pour pouvoir voyager, et j’ai dû lui faire venir des spécialistes de San Francisco. Oh ! j’avais du pain sur la planche ! J’étais en train de solder la faillite de la

ligne de bateaux à vapeur que père avait créée à San Francisco, et j'avais monté les intérêts sur les hypothèques jusqu'au taux de cent quatre-vingt mille dollars.

Un ronflement discret l'interrompit. Tom, le menton sur la poitrine, s'était assoupi. Polly croisa le regard de son oncle, fit un petit signe de complicité, et son père, après quelques mouvements malaisés, leva comme à regret ses paupières somnolentes.

– Qu'est-ce qu'il peut faire chaud, dit-il dans un sourire en matière d'excuse. Je me suis vraiment endormi. Est-ce que nous sommes loin de la maison ?

Frederick fit un signe au chauffeur, et la voiture continua sa route.

III

La maison que Frederick avait fait construire aux grandes heures de la prospérité était immense et fort coûteuse, mais sobre et confortable, sans plus de prétention que les autres maisons du voisinage, bien qu'elle fût la plus belle de tous les alentours. L'atmosphère qui y régnait était exactement celle que sa fille et lui avaient voulu créer. Mais les jours qui suivirent l'arrivée de son frère bousculèrent totalement cette sérénité, et tout fut changé : le calme si bien agencé, si bien ordonnancé était parti à jamais. Frederick s'en trouva tout mal à l'aise, et, en fin de compte, malheureux. La maisonnée, si calme d'ordinaire, s'en trouvait tout agitée, et c'était une violation continuelle des usages et des traditions : les repas étaient servis à n'importe quelle heure, et se prolongeaient sans mesure, on soupait avec des plats réchauffés, tard dans la nuit, le tout ponctué de rires intempestifs aux moments les plus inopportuns de la journée.

Frederick ne buvait pas d'alcool, et il ne se permettait qu'un seul verre de vin par repas, ainsi que trois cigares par jour, qu'il fumait soit dans l'immense véranda, soit dans le fumoir. À quoi donc pouvait servir un fumoir, si ce n'était pas à fumer ? Il détestait les cigarettes, tandis que son frère passait son temps à rouler les siennes, de petites cigarettes au papier brun qu'il fumait partout où il se trouvait. Il y avait toujours un tas de brindilles de tabac dans la grande chaise si confortable où il avait pris l'habitude de s'installer, et sur les coussins des sièges des fenêtres. Et puis il y avait les cocktails ! Éduqué sous l'austère tutelle d'Isaac et d'Elsa Travers, Frederick considérait l'alcool comme une abomination. Des villes entières, dans l'Antiquité, avaient été balayées des cartes par la colère divine, pour de telles pratiques. Avant le dîner et le déjeuner, Tom, aidé et encouragé par Polly, mélangeait une variété incalculable de boissons alcoolisées, et même elle créait des compositions étranges et étonnantes, qu'elle avait dû apprendre aux confins de la terre. Frederick avait l'impression, pendant ces rudes instants de préparation des cocktails, que son office et sa salle à manger s'étaient subitement transformés en salles de bar. Lorsque, dans une remarque qu'il croyait pleine d'humour, il osa dévoiler cette pensée, Tom proclama bien haut que lorsqu'il aurait fait fortune, il songerait à faire construire un bar dans chacune des pièces de sa maison.

Les jeunes gens commencèrent à affluer aussi, plus nombreux que par le passé, et ils aidaient à composer les cocktails. Frederick aurait aimé justifier leur présence de cette façon, mais il savait que ça n'était pas vrai. Son frère et sa nièce faisaient ce que lui et Marie n'avaient jamais fait – ils étaient des aimants, et toute la jeunesse et la joie venaient s'agglutiner à leurs côtés. La maison était redevenue pétillante de vie, et jour et nuit les automobiles cornaient le long des chemins sablonneux. On organisait des pique-niques et des balades pendant tout l'été, des promenades en mer, la nuit, sur la baie – on partait souvent aux aurores, pour revenir très tard le soir. Souvent, pendant la nuit, les nombreuses chambres de la maison étaient remplies comme

elles ne l'avaient jamais été auparavant. Tom avait envie de refaire toutes les escapades de sa jeunesse, il attrapait des truites dans la Crique du Buffle comme par le passé, tirait les cailles sur la prairie de Walcott, et avait même réussi à prendre un daim sur la Montagne Ronde. Ce daim fut pour Frederick une cause de peine et de honte. Et qu'est-ce que ça aurait été si la chasse avait été fermée ! Tom avait ramené triomphalement le daim à la maison et l'avait allègrement baptisé« saumon de montagne » lorsqu'il fut servi et mangé sur la table même de Frederick.

On faisait aussi des pique-niques à la pointe de la baie, et l'on y péchait les moules à marée descendante. Et Tom raconta sans être autrement gêné l'histoire de son *Alcyon,* sa course folle de contrebandier, et demanda à Frederick devant tout le monde comment il s'en était tiré pour rendre le cheval au pêcheur sans être pris. Tous les jeunes gens étaient de connivence avec Polly pour dorloter Tom et satisfaire ses moindres désirs. Frederick fut mis au courant de tous les détails concernant la mort de ce daim : on l'avait acheté au parc du Golden Gate qui en possédait un peu trop, on l'avait transporté dans une caisse par train, et à dos de mulet jusqu'aux coins les plus reculés de la Montagne Ronde. Tom s'était endormi, épuisé de sommeil, la première fois qu'on avait sorti le daim pour le charger ; les jeunes gens avaient alors poursuivi l'animal sur leurs chevaux éreintés, il y avait eu des mêlées et des chutes – mais on avait fini par encorder le daim à la clairière du Ranch Brûlé, finalement, et c'était le point culminant et le triomphe de toute cette histoire, on avait fait passer l'animal pour la seconde fois devant Tom, qui l'avait descendu à moins de cent mètres de lui. Frederick se sentait blessé par tout cela, sans bien définir pourquoi, sans même savoir tout à fait le moment où un tel sentiment s'était emparé de lui.

Parfois, Tom ne pouvait pas sortir, parce qu'il était trop fatigué. Mais, il était encore le centre d'attraction lorsqu'il s'asseyait et somnolait dans le grand fauteuil, s'éveillant de temps à autre pour rouler une cigarette avec cette façon si bi-

zarre et si inattendue qui lui était toute personnelle. Il demandait alors qu'on lui passe son *ukulele* – une sorte de guitare miniature d'origine portugaise. Et, grattant les cordes de sa guitare et tapant dessus, posant sa cigarette toute allumée sur le rebord de bois poli sans bien faire attention au danger immédiat que cela pouvait représenter, il laissait égrener de sa voix de baryton des *hulas* des mers du Sud, et des chansons à boire de France et d'Espagne.

L'une d'entre elles, en particulier, avait plu à Frederick dès qu'il l'avait entendue. C'était la chanson favorite d'un roi de Tahiti, lui expliqua Tom – le dernier roi Pomaré. Il l'avait composée lui-même, et s'étendait sur sa natte pour la chanter pendant des heures. Elle consistait seulement en la répétition sans fin de quelques syllabes. « *E meu ru ru a vau* », et c'étaient là toutes ses paroles, interminablement murmurées en un chant majestueux repris à l'infini en une suite incessante de variantes très belles, simplement accompagnées des accords majestueux de l'*ukulele.* Polly prit une grande joie à l'apprendre à son oncle, mais quand il essaya de chanter cette chanson en public, ne recherchant que quelques gouttes de ce flot de jeunesse sympathique qui tournoyait autour de son frère, il fut très surpris des rires à peine étouffés de ses auditeurs, qui grandirent au cours de l'exécution de la chanson pour devenir des hennissements et se transformer rapidement en un immense éclat de rire. À sa grande déception et à son étonnement, il apprit que la petite phrase toute simple qu'il avait répétée inlassablement pendant toute la chanson voulait tout bêtement dire : « *Je suis complètement saoul.* » C'était ça qui l'avait rendu ridicule, lui, Frederick Travers, répétant à tours de bras, proclamant solennellement et à tout venant qu'il était complètement saoul. Il fila discrètement dans la pièce à côté, et Polly le rejoignit pour lui expliquer que le dernier mot de la chanson voulait simplement dire « heureux » et non pas « saoul », mais elle n'arriva pas à le convaincre, car elle avait bien été obligée d'admettre que le vieux roi n'était qu'un ivrogne, et qu'il était toujours ivre mort lorsqu'il entamait cette chanson.

Frederick avait l'impression déprimante qu'il était en dehors de tout ça. Lui aussi était un être humain, lui aussi aimait s'amuser, même si ses amusements étaient d'une tout autre classe, plus saine, plus digne et plus compassée que celle dans laquelle son frère se complaisait. Il ne pouvait pas comprendre pourquoi dans le passé les jeunes avaient pu dire que sa maison était de celles où l'on s'ennuyait ferme, et l'avaient désertée, sauf en de rares occasions, précises et protocolaires – alors qu'aujourd'hui ils s'y précipitaient, vers son frère, malheureusement, et non vers lui. Il ne pouvait supporter non plus la manière dont les jeunes femmes s'intéressaient à son frère, l'appelaient familièrement « Tom », et il lui était intolérable de les voir tortiller sa moustache de boucanier en signe de punition amusante...

Une telle conduite était une profanation à la mémoire d'Isaac et d'Elsa Travers. On s'amusait vraiment trop dans cette maison, qui avait toujours l'air d'une perpétuelle bacchanale. La grande table n'était jamais repliée, et on commandait toujours des extras pour la cuisine. Le déjeuner était servi pour quatre personnes, mais il y en avait souvent une douzaine, et les soupers de minuit, qui occasionnaient des descentes dans le garde-manger et des récriminations de la part des domestiques, étaient une insulte continuelle pour Frederick. La maison était devenue un restaurant, un hôtel, se disait-il à lui-même avec une certaine amertume. Il y avait des moments où il était tout prêt à mettre le poing sur la table, et à en revenir aux anciennes manières. Mais son frère aîné lui en imposait vraiment, et avait sur lui un ascendant presque démoniaque. À ces moments, il avait vraiment peur, et se demandait comment le charme de son frère pouvait opérer sur lui, et comment il pouvait être subjugué par les étranges lueurs et les flammes étonnantes qui brillaient dans ses yeux, et par la sagesse des terres lointaines, et des jours et des nuits orgiaques écrites sur son visage. Qu'est-ce que l'autre avait donc vu de si magnifique, alors qu'il n'était qu'un être sans aucune responsabilité et sans aucune classe ? Frederick se rappela un vers d'une vieille chanson, qui disait : « Il

avait parcouru les chemins du soleil. » Pourquoi son frère lui rappelait-il ce vers ? Avait-il, lui dont l'enfance n'avait connu aucune loi, et qui s'était placé au-dessus des lois dès qu'il était devenu homme, avait-il en vérité rencontré les chemins du soleil ?

Il y avait dans tout cela une injustice qui avait troublé Frederick, jusqu'à constater avec une sorte de consolation le désastre que Tom avait fait de sa vie. Dans ces moments-là il se sentait un peu réconforté, et il tirait un orgueil légitime de son existence qui avait été nettement plus constructive que celle de Tom.

– Tu as bien réussi, avait l'habitude de dire Tom. Tu as très bien réussi.

Il répéta cela souvent, et s'assoupit aussi souvent dans la grande voiture qui tournait doucement.

– Tout ici est si ordonné, si méthodique, si tiré à quatre épingles – il n'y a pas un brin d'herbe qui ne soit à sa place, commenta Polly. Comment faites-vous ? Je ne voudrais pas être un brin d'herbe sur l'un de vos pâturages, dit-elle en guise de conclusion, avec un petit frisson très significatif.

– Tu as travaillé dur, ajouta Tom.

– Oui, j'ai travaillé dur, renchérissait Frederick. Mais je crois que ça en valait la peine.

Il avait l'intention d'en dire un peu plus, mais l'éclair étrange qui brilla dans les yeux de la fille l'amena à se taire, et il en fut fort vexé. Il la sentait se mesurer à lui, et le défier. Pour la première fois de sa vie, la tâche honorable qu'il s'était donnée de construire une petite république campagnarde, était mise en question – et par une sale gamine encore, la file d'un propre à rien, une de ces sortes d'écervelées étrangères et sans envergure.

Le conflit entre ces deux tempéraments si opposés était inévitable. Lui l'avait détectée dès qu'il l'avait vue. Elle n'avait même pas besoin de parler, sa seule présence le mettait mal à l'aise. Il la sentait contester tout ce qu'il disait en silence et, bien des fois, elle n'avait même pas la politesse de se taire et critiquait à haute et intelligible voix ses actions ou ses paroles, comme un homme, et comme aucun homme n'aurait jamais osé lui parler.

– Je me demande, lui dit-elle un jour, si les choses que vous n'avez pas faites vous ont réellement manqué. Avez-vous seulement une seule fois dans votre vie fait ce que vous aviez envie de faire, sans vous retenir ? Vous êtes-vous une seule fois dans votre vie enivré, ou avez-vous fumé jusqu'à vous en rendre malade ? Ou encore, avez-vous envoyé promener les dix commandements ? Est-ce qu'il vous est arrivé un jour de faire un petit clin d'œil au Bon Dieu, et de faire ce qui vous plaisait ?

– Elle est vraiment étonnante, roucoula Tom. C'est tout le portrait de sa mère.

En apparence souriant et détendu, Frederick sentit son cœur se glacer d'horreur. C'était inconcevable.

– Je crois que c'est un Anglais, continua-t-elle, qui a dit qu'un homme n'était vraiment pas un homme tant qu'il n'avait pas embrassé une femme et ne s'était pas battu contre un autre homme. Je me demande – et j'attends une réponse – si vous vous êtes déjà battu avec un autre homme.

– Oui, dis-le-nous, surenchérit Tom.

Elle remua la tête, une petite lueur d'irritation illuminant ses yeux, et attendit.

– Non, répondit-il calmement, je n'ai jamais eu ce plaisir. J'ai appris très jeune à me contrôler.

Un peu plus tard, irritée par la façon qu'il avait d'être très satisfait de lui-même, et après avoir subi le récital complet sur la façon dont il avait acculé à la ruine les emballeurs de saumons de la rivière Klamath, dont il avait cultivé les premières huîtres sur la baie et en avait fait un monopole très lucratif, et dont enfin, après des discussions et une campagne de plusieurs années, il avait détourné les eaux des quais de Williamsport et gagné par là le contrôle du cartel de la Lumber, elle revint à la charge.

– La vie ne semble pour vous n'être qu'un grand livre de profits et de pertes, lui dit-elle. Je me demande si vous avez, une fois dans votre vie, connu un véritable amour.

Le fer était de nouveau dans la plaie. Il n'avait jamais embrassé sa femme, et son mariage n'avait été qu'un mariage de raison. Il n'avait servi qu'à sauver l'héritage au moment où il avait été presque battu dans la lutte qu'il avait entreprise pour débarrasser les vastes propriétés que les mains avides d'Isaac Travers avaient empoignées. Cette fille était une sorcière, elle avait rouvert une vieille blessure, et l'avait rendue douloureuse. Il n'avait jamais eu le temps d'aimer, il avait travaillé trop dur. Il avait été élu président de la chambre de commerce, maire de la ville et sénateur d'État, mais il était passé à côté de l'amour. Il lui était arrivé quelquefois de surprendre Polly blottie sans fausse honte dans les bras de son père, et il avait remarqué la chaleur et la tendresse de leurs regards. Il sut de nouveau qu'il n'avait pas connu le véritable amour. Cette façon de faire était si impudique que même lorsqu'il était seul avec Marie, il n'aurait pas osé se conduire de cette façon. Marie était normale, incolore et sans saveur, exactement ce qu'on était en droit d'attendre d'un mariage sans amour. Il se demandait même si le sentiment qu'il éprouvait à son égard était de l'amour. Et lui, n'était-il donc qu'un cœur sec ?

Pendant le moment qui suivit la remarque de Polly, il eut conscience d'un grand vide, et il lui sembla qu'il n'avait jusqu'à

présent étreint que de la cendre. Puis, jetant un regard dans la pièce à côté, il découvrit Tom affalé dans le grand fauteuil, très gris, très âgé, très fatigué. Il se souvint alors de tout ce que lui avait fait, et de tout ce qu'il avait possédé. Et Tom, possédait-il quelque chose ? Qu'est-ce qu'il savait faire de ses dix doigts, en dehors de jeter son argent par les fenêtres, de se ficher de tout, et de tout dilapider jusqu'à ce qu'il soit réduit à une étincelle de vie dans un corps mourant ?

Ce qui énervait Frederick, chez Polly, c'est qu'elle l'attirait en même temps qu'elle le repoussait – sa propre fille ne l'avait jamais intéressé de cette façon. Marie ne sortait jamais des sentiers battus, et prévoir ce qu'elle allait faire était si facile que ça n'en était même plus amusant. Mais Polly était un personnage à plusieurs facettes, il ne pouvait absolument pas deviner ce qu'elle allait faire dans la minute qui suivrait.

– Elle t'embarrasse, hein, dit Tom en riant pour lui-même.

Elle était irrésistible. Elle se conduisait envers Frederick d'une façon que Marie n'aurait même pas pu envisager, et prenait avec lui des libertés, rusait ou l'attaquait de face, en l'obligeant toujours à se rendre compte qu'elle existait.

Une certaine fois, après l'une de leurs petites brouilles, elle le rendit littéralement fou en jouant au piano une petite pièce diabolique qui l'émut tout en l'énervant, fit battre son cœur plus vite, et se répandit follement et sans retenue comme de la lave en feu dans les compartiments toujours très bien agencés de son cerveau. Le pire de tout, c'est qu'elle était parfaitement consciente de ce qu'elle faisait, bien avant que lui-même ne puisse s'en rendre compte. Elle tourna son visage pour l'examiner avec un petit sourire narquois et figé, qui le méprisait de toute sa supériorité. C'était cela qui l'avait choqué, lorsqu'il s'était rendu compte du déchaînement de ses pensées. Au-dessus d'elle, sur le mur, les portraits d'Isaac et d'Elisa Travers les regardaient comme des fantômes réprobateurs. Furieux, il quitta la pièce, il n'avait jamais pensé qu'un tel pouvoir pût résider dans la mu-

sique. Et alors, et il se le rappelait avec honte, il était sorti à toute vitesse de la maison pour venir écouter, par-derrière, le reste de la mélodie, et elle l'avait su, et encore une fois elle l'avait ensorcelé.

Lorsque Marie lui demanda ce qu'il pensait de la façon de jouer de Polly, il sut immédiatement ce qui différenciait leurs styles respectifs. La musique de Marie lui rappelait celle qu'on joue dans les églises, elle était froide et sans âme, comme celle qu'on entend dans les temples méthodistes. À l'opposé, celle de Polly ressemblait au cérémonial déchaîné et sauvage de quelque temple païen, où l'encens brûle, enivrant, et où les filles entrent en transes.

– Elle joue comme une étrangère, lui répondit-il, satisfait de l'à-propos de cette échappatoire.

– C'est vraiment une artiste, affirma gravement Marie. C'est un génie. Mais quand donc trouve-t-elle le temps de répéter ? Et quand donc a-t-elle trouvé le temps d'apprendre ? Tu sais que moi j'ai eu tout le temps, mais je ne réussis qu'à jouer des exercices de débutants, en comparaison de la musique vibrante qu'elle réussit à faire jaillir du piano. Sa musique me raconte un tas de choses, des choses merveilleuses et inexprimables, alors que la mienne ne sait que répéter : un-deux-trois, un-deux-trois. Ça me rend folle ! Je travaille comme une forcenée, et je n'arrive à rien. Ça n'est pas juste, pourquoi est-elle ainsi, et pas moi ?

– L'amour – ce fut là la pensée immédiate et secrète de Frederick. Mais avant même qu'il pût entrer dans les méandres de ses réflexions, ce qui ne s'était jamais produit arriva, et Marie se répandit en un océan de larmes. Il aurait voulu la serrer dans ses bras, comme Tom l'aurait fait, mais il ne savait pas comment s'y prendre. Il essaya gauchement, et trouva Marie aussi mal préparée que lui à cet acte – il en résulta pour tous les deux un embarras très pesant.

Le contraste entre les deux filles était évident : tel père, telle fille. Marie n'était rien d'autre que l'aide de camp sans aucune personnalité d'un général magnifique et conquérant. Frederick ne s'était jamais préoccupé des vêtements de sa fille, mais il savait seulement que ses toilettes étaient fort coûteuses – il ne pouvait pas ne pas se rendre compte que les robes achetées au « décrochez-moi-ça » de Polly, certainement peu chères et mises n'importe comment, lui allaient toujours très bien et paraissaient sur elle bien plus élégantes que les somptueux accoutrements de Marie. Son goût était très sûr, et elle faisait d'un châle une merveille, d'une écharpe, un miracle.

– Elle n'a qu'à jeter pêle-mêle ses vêtements sur elle, se plaignait Marie, elle n'a même pas besoin de les essayer. Elle peut s'habiller en un quart d'heure, et lorsqu'elle va se baigner, elle se rhabille bien plus vite que les garçons.

L'admiration de Marie était honnête et sans détours.

– Je ne sais pas comment elle s'y prend, parce que personne n'oserait porter les couleurs qu'elle se met sur le dos, mais je dois reconnaître que cela lui va merveilleusement bien.

– Elle m'a toujours dit que, si un jour je deviens complètement fauché, elle installerait une boutique de modes, et ça nous fera vivre tous les deux, dit Tom.

Un jour, Frederick, regardant par-dessus son journal, fut le témoin d'une scène intéressante. Marie, et il le savait très bien, s'était bichonnée pendant une bonne heure avant d'apparaître.

– Oh, comme tu es belle ! lui dit Polly spontanément, et Marie en rougit de plaisir, ses yeux se mirent à briller, et ses mains dessinèrent dans l'air des volutes de joie. Mais pourquoi n'as-tu pas mis ce nœud ici… comme cela… et ceci ici…

Polly avait joint le geste à la parole, et quelques secondes après le miracle s'était produit. La différence révélée par la note

finale qu'avait apportée Polly à la toilette de Marie était évidente, même aux yeux de Frederick.

Polly était comme son père, généreuse jusqu'à en devenir bête avec le peu qu'elle possédait. Marie admirait chez elle un éventail espagnol – un trésor mexicain qui provenait d'une des grandes familles de la cour de l'empereur Maximilien. La joie de Polly crépita comme un feu sauvage, et Marie se retrouva immédiatement en possession de l'éventail. Elle pensa même qu'elle s'était imposé une obligation, fictive naturellement, en acceptant ce cadeau. Seule une étrangère pouvait agir ainsi, et Polly ne ménageait pas de semblables dons à toutes les jeunes femmes de sa connaissance. C'était dans sa nature, et du mouchoir brodé à la perle rose de Paumote, en passant par le peigne en écaille de tortue véritable – pour elle, c'était la même chose. Si les femmes avaient plaisir à contempler quelque chose qui lui appartenait, elle leur en faisait cadeau. Elle ne sait résister ni aux femmes ni aux hommes.

– Je n'oserai plus jamais admirer quelque chose qui lui appartient, se plaignit Marie. Car, autrement, elle se croira obligée de me le donner.

Frederick n'avait jamais pu supposer qu'une telle créature pût exister. Les femmes de son milieu et de son pays ne lui avaient jamais donné aucune espérance dans ce sens. Il savait que tout ce qu'elle faisait – sa générosité spontanée, ses enthousiasmes violents ainsi que ses colères, et sa douceur d'oiseau – tout chez elle était incroyablement sincère. Ses façons extravagantes le choquaient et le fascinaient en même temps. Sa voix était aussi rassurante que ses sentiments. Ce n'était pas seulement le ton de sa voix, mais elle parlait aussi avec ses mains. Dans sa bouche, l'anglais devenait une musique nouvelle, d'une douce limpidité, et les phrases souvent audacieuses qu'elle employait renfermaient en elles toutes les subtilités, toutes les nuances directes et sans détours qu'on pouvait espérer chez un être qui avait su garder le naturel de son enfance, et sa simplici-

té. Il lui arrivait de se réveiller la nuit, et de voir sur ses paupières alourdies des images nettes et précises d'elle, en train de rire et de vivre.

IV

Telle fille, tel père. Tom aussi avait, dans son temps, été irrésistible. On venait le voir de partout et des tas d'étrangers se présentaient, porteurs de messages. La maison des Travers n'avait jamais reçu jusqu'alors pareils visiteurs. Quelques-uns arrivaient avec dans les jambes le rappel du tangage de la mer, d'autres étaient des ruffians aux épais sourcils, d'autres encore avaient le visage brûlé par les fièvres, et la couleur de leur peau était jaunâtre. Mais tous étranges et fascinants, avec quelque chose d'indéfinissable dans leurs manières. Leur façon de s'exprimer, déjà, avait quelque chose d'insolite, ils parlaient de choses qui étaient à cent lieues des préoccupations de Frederick, et dont il n'avait jamais rêvé – bien qu'il tînt ces hommes pour ce qu'ils étaient, une poignée de soldats de fortune, d'aventuriers et de vagabonds. Le plus évident, chez eux, était l'amour et la loyauté qu'ils portaient à leur chef. Ils l'avaient affublé de plusieurs surnoms – Black Tom, Travers le Costaud, Travers le Blond, Eau-vive – mais pour eux, le plus souvent, c'était le Capitaine Tom. Leurs projets et leurs propositions étaient également très variés, depuis le commerce dans les mers du Sud jusqu'à la découverte d'une nouvelle île à guano[2], le type d'Amérique latine arrivait avec une révolution toute prête à éclater entre les mains ; d'autres venaient de prospecter de l'or en Sibérie, des gisements dans la haute Kushkokeem, jusqu'à des desseins plus noirs mentionnés seulement par des chucho-

---

[2] Une sorte d'engrais très fertile à base d'excréments d'oiseaux.

tements. Le Capitaine Tom regrettait qu'une indisposition temporaire l'empêchât de partir avec eux, et s'asseyait pour s'endormir de plus en plus souvent dans le grand fauteuil. Polly, avec une familiarité qui ne plaisait pas à son oncle, se chargeait de ces hommes, et leur disait sans détours que le Capitaine Tom ne repartirait jamais sur les routes ensoleillées. Mais ils n'arrivaient pas tous avec des projets, certains venaient rendre une visite d'amitié à leur chef des jours anciens et inoubliables. Frederick, souvent témoin de leurs rencontres, s'émerveillait à nouveau de ce charme indéfinissable qui rayonnait de son frère, et qui attirait tous les hommes vers lui.

– Par les tortues de Tasmanie ! lui dit l'un d'eux, quand j'ai su que tu étais en Californie, Capitaine Tom, je n'ai eu qu'une envie, c'est de venir te voir et te serrer la main. Je vois que tu n'as pas oublié la Tasmanie, hein ! Ni la bagarre à l'île du Mardi. Dis-moi, le vieux Tasman a été tué par ses nègres seulement l'année dernière, lorsqu'il partait pour la Nouvelle-Guinée allemande. Tu te rappelles son cuisinier ? – Ngani-Ngani ? C'est lui qui a été le chef de l'émeute. Tasman ne jurait que par lui, mais ça n'a pas empêché Ngani-Ngani de lui couper la tête à coups de hache, tout comme s'il ne l'avait pas connu.

– Serre la main du Capitaine Carlsen, Fred, lui dit un jour Tom en le présentant à un autre visiteur. Il m'a tiré d'un sale coup sur la côte ouest une fois, et je serais mort, Carlsen, si tu n'étais arrivé à temps.

Le capitaine Carlsen était une sorte de géant un peu balourd, avec des yeux perçants d'un bleu très pâle, une balafre sur les lèvres qu'une moustache rousse et blanche n'arrivait pas à cacher, et une si forte poignée de main qu'elle fit mal à Frederick.

Quelques minutes plus tard, Tom prit son frère à part.

– Dis-moi, Fred est-ce que ça t'ennuierais de me prêter mille dollars ?

– Bien sûr que non, répondit Frederick avec une certaine majesté. Tu sais bien que la moitié de tout ce que je possède t'appartient, Tom.

Et lorsque le Capitaine Carlsen fut parti, Frederick était tout à fait sûr que les mille dollars s'en allaient avec lui.

Rien d'étonnant que Tom ait fait un désastre de sa vie – et soit revenu à la maison pour y mourir. Frederick s'assit à son bureau, et dressa l'inventaire des différences qui existaient entre lui et son frère. Eh bien, s'il n'avait pas été là, Tom n'aurait même pas eu une maison pour venir y mourir.

Frederick se remémora leur histoire commune pour y trouver quelque consolation. C'était lui qui avait toujours été le plus sérieux, celui sur lequel on pouvait compter. Tom avait passé son temps à rire et à faire la fête, à faire l'école buissonnière, et à désobéir aux ordres d'Isaac. À la montagne ou à la mer, qu'il ait des ennuis avec les voisins ou avec les autorités de la ville, c'était toujours pareil. Il s'en tirait toujours fort bien, là où le pas lourd du travail prévalait. Et le travail était vraiment dur, en ces temps reculés, et lui, Frederick, avait accompli tout le travail. Tôt le matin et tard le soir, et toute la journée, il avait été au travail. Il se rappelait la saison où les grandes usines d'Isaac avaient été mises en faillite, où la nourriture avait manqué sur la table d'un homme qui possédait plus de cent mille acres de bonne terre, où il n'y avait plus d'argent pour engager des moissonneurs pour les foins, et où Isaac ne voulait pas se dessaisir d'un seul de ses acres. C'est lui, Frederick, qui avait dressé le foin, tandis qu'Isaac moissonnait et ratissait. Tom était resté au lit avec une jambe cassée, et avait naturellement coûté cher en soins médicaux. Il avait attrapé cette jambe cassée en tombant du toit de la grange – le dernier endroit où l'on pourrait espérer voir quelqu'un se livrer aux fenaisons. Le seul travail à l'actif de Tom, dans toute sa vie – lui semblait-il –, avait été de chasser, de dresser les poulains, et de faire du tapage avec ses chiens dans les prés, les vallées et les canyons boisés.

Tom était l’aîné, et lorsque la mort vint emporter Isaac, son héritage serait tombé en ruines malgré toutes ses vastes possibilités si lui, Frederick, ne s’était pas attelé à la tâche, s’il n’avait pas endossé le fardeau. Le Travail ! Il se souvenait de l’extension du système de distribution des eaux de la ville – comment il s’était arrangé pour manœuvrer et faire le financement avec de petits prêts aux intérêts ruineux, comment il avait posé les conduites et fait les jonctions à la lumière des lanternes tandis que les autres dormaient, et comment il se levait avant tout le monde pour donner des instructions, diriger le chantier et se casser la tête pour faire face à l’augmentation de la prochaine paye. Il avait copié sa politique sur celle d’Isaac, et ne laissait rien se perdre. L’avenir devait lui donner raison.

Et Tom ! – avec une meute de plus en plus grande de chiens à ours, il courait les montagnes et restait dehors des semaines entières. Frederick se souvenait de la dernière discussion, dans la cuisine – Tom, lui et Eliza Travers. Eliza qui cuisinait encore, surveillait son pain et lavait la vaisselle au milieu d’une succession grevée jusqu’à mille huit cents dollars d’hypothèques.

– Ne partagez pas, avait supplié Eliza, appuyant ses bras tout mouchetés et blanchis par le savon. Isaac avait raison, ça vaudra des millions. Le pays est en train de devenir riche, nous devons tous nous tenir les coudes.

– Je n’ai pas besoin de l’héritage, avait crié Tom. Donnons-le à Frederick. Tout ce que je veux…

Il ne termina pas sa phrase, mais toute la vision du monde illuminait ses yeux.

– Je ne peux pas attendre, continua-t-il. Prenez les millions quand ils viendront. Moi, j’ai besoin maintenant de dix mille dollars, et je signerai des quittances pour tout. Donnez-moi aussi la vieille goélette, et un jour je reviendrai au pays avec un tas d’argent, que je vous donnerai pour vous aider.

Frederick se voyait encore levant les bras dans un geste d'horreur ; il s'était écrié :

– Dix mille dollars ! Alors que je me saigne aux quatre veines pour augmenter la valeur de ce quartier !

– Il y a le coin de terre qui se trouve près du palais de justice, avait objecté Tom. Je sais que la banque a fait une offre ferme de dix mille dollars pour l'avoir.

– Mais ça en vaudra cent mille dans dix ans ! avait répliqué Frederick.

– C'est possible. Disons que je vous laisse le tout pour mille dollars. Vends-le pour dix mille, et donne-moi ce que je te demande. C'est tout ce que je veux, mais je le veux maintenant. Tu peux prendre tout le reste.

Et Tom avait eu ce qu'il voulait, comme d'habitude (le terrain avait été hypothéqué, au lieu d'être vendu) et il s'était embarqué sur la vieille goélette, béni par toute la ville, car il avait emmené comme équipage la moitié des bons à rien de la côte.

La carcasse de la goélette avait été retrouvée sur la côte de Java. Cela s'était passé au moment où Eliza Travers subissait une opération aux yeux ; et Frederick lui avait caché ce naufrage jusqu'à ce que des preuves indubitables que Tom était toujours vivant lui aient été mises sous les yeux.

Frederick consulta ses dossiers, et en tira un étiqueté : « Thomas Travers. » À l'intérieur, quelques paquets, arrangés avec ordre. Il prit les lettres. Elles venaient de tous les continents – de la Chine, de la Birmanie, de l'Australie, de l'Afrique du Sud, de la Côte-de-l'Or, de la Patagonie, de l'Arménie, de l'Alaska. Écrites brièvement, et rares, elles résumaient la carrière de l'aventurier. Frederick essaya de se souvenir des points culminants de la carrière de Tom. Il avait combattu dans une sorte d'émeute venant de l'extérieur en Arménie, avait été officier dans l'armée chinoise, et on pouvait tenir pour certain que

le commerce qu'il fit un peu plus tard dans les mers de Chine était illégal. Il avait été convaincu de trafic d'armes en faveur de Cuba. On avait l'impression qu'il était toujours allé traîner ses bottes là où il n'aurait pas dû. Et il n'en était jamais sorti plus riche. Une lettre, sur du papier froissé, disait qu'au moment de la guerre entre les Russes et les Japonais, il avait été pris transportant du charbon à Port-Arthur, et qu'il avait été déféré en cour de justice à Sasebo, où son steamer avait été confisqué, et où il été resté prisonnier jusqu'à la fin des hostilités.

Frederick sourit en lisant le paragraphe : « *Comment ça va là-bas, et les affaires ? Dis-moi sans te gêner si quelques milliers de dollars pourraient t'aider.* » Il regarda la date, 18 avril 1883, et ouvrit un autre paquet. *5 mai* – c'était la date écrite sur le papier qu'il en sortit. « *Cinq mille dollars me remettraient sur pied. Si tu le peux, et si tu m'aimes, envoie-moi ça pronto (ça veut dire« vite » en espagnol).* »

Il jeta un coup d'œil sur les deux dates. Il sautait aux yeux qu'entre le 18 avril et le 5 mai, Tom avait perdu tout son argent. Avec un sourire amer, Frederick continua à feuilleter la correspondance. *« Il y a une épave sur l'île Midway, et une fortune dedans – l'assurance, tu sais bien. Les enchères se font dans deux jours, câble-moi quatre mille dollars.* » La dernière qu'il parcourut était ainsi libellée : « *Une affaire que je peux avoir pour un peu d'argent comptant. C'est gros, c'est moi qui te le dis. C'est si gros que je n'ose pas te l'écrire.* » Il se rappelait fort bien cette affaire – une révolution en Amérique latine. Il avait envoyé le comptant, et Tom s'était retrouvé sans un sou, en prison, et une sentence de mort accrochée au cou.

Mais Tom s'était toujours fort bien conduit, on ne pouvait pas lui enlever cela. Il avait toujours scrupuleusement payé ses dettes. Frederick soupesa rêveusement le paquet qui les contenait, pour voir s'il existait une relation entre le poids du papier et la somme d'argent qu'il représentait.

Il referma le tiroir du classeur, et sortit. Jetant un regard sur le fauteuil, il vit Polly sortir sur la pointe des pieds de la pièce. La tête de Tom était renversée en arrière, et sa respiration était lourde, la maladie apparaissait maintenant de façon très marquée sur sa figure reposée.

V

– J'ai travaillé dur, expliquait Frederick à Polly cette soirée-là, sous la véranda, ne se rendant pas compte que lorsqu'un homme parle de ces choses-là, c'est un signe que sa situation devient difficile. J'ai pris tout ce qui me tombait sous la main, c'est aux autres de dire si je l'ai fait honorablement. Mais j'en ai toujours été récompensé. J'ai pris soin des autres, comme j'ai pris soin de moi-même. Les médecins m'ont dit qu'ils n'avaient jamais vu une telle constitution chez un homme de mon âge. Mais j'ai encore une bonne moitié de ma vie à vivre, car les Travers vivent vieux en général. Je prends bien soin de moi, voyez-vous, et vous pouvez vous en rendre compte rien qu'en me regardant. Je ne suis pas un gaspilleur, j'ai conservé en bon état mon cœur et mes artères, et pourtant il y a peu d'hommes qui peuvent se vanter d'avoir abattu autant de travail que moi. Regardez ma main : elle est solide hein ! Eh bien, elle sera toujours aussi solide dans une vingtaine d'années. Il ne faut pas agir avec inconstance avec soi-même.

Pendant tout ce discours, Polly avait senti poindre la comparaison désolée qui se cachait sous ses mots.

– Vous pouvez écrire *Honorable* devant votre nom, s'empressa-t-elle de dire avec une certaine pointe d'orgueil. Mais mon père a été un roi. Il a vécu, lui – et vous ? Qu'est-ce que vous avez à me montrer ? Des quittances et des reçus, des actions, des maisons, des domestiques – pouff ! Un cœur et des

artères et une main solide – c'est tout ? Avez-vous vécu simplement pour vivre ? Avez-vous peur de la mort ? Je préférerais chanter une de ces chansons folles et m'en faire éclater le cœur d'un seul coup que de vivre mille ans en surveillant ma digestion et en ayant peur de l'humidité. Quand vous serez de la poussière, mon père sera des cendres – c'est là qu'est toute la différence.

– Mais, ma chère enfant… commença-t-il.

– Qu'est-ce que vous avez à me montrer ? s'emporta-t-elle. Tenez, écoutez.

De l'extérieur, à travers la fenêtre ouverte, les notes frêles de l'*ukulele* de Tom se firent entendre, ainsi que la gaieté de sa voix qui chantait un *hula* hawaïen. Cela se terminait par un chant d'amour primitif est très rythmé, venu de cette nuit tropicale si sensuelle qu'on ne pouvait pas s'y tromper. Il y eut des éclats de jeunes voix, qui lui demandaient de continuer. Frederick ne dit rien, il venait de percevoir au fond de son cœur quelque chose de vague et d'important.

Se retournant, il jeta un regard à travers la fenêtre vers Tom, rouge et royal, entouré de jeunes hommes et de jeunes femmes. Il était en train d'allumer une cigarette sous ses moustaches de Viking, à l'allumette que lui présentait l'une des filles. L'idée qu'aucune main féminine ne lui avait jamais allumé son cigare frappa subitement Frederick.

– Le docteur Tyler dit qu'il ne devrait pas fumer autant – ça ne fait qu'aggraver son mal, dit-il. C'est tout ce qu'il put dire, d'ailleurs.

Comme l'année se terminait, un nouveau type d'hommes commença à fréquenter la maison. Ils s'appelaient eux-mêmes

les « pains rassis »[3], et ils arrivaient à San Francisco pour y passer leur permission d'hiver – ils descendaient des mines d'or de l'Alaska. Ils vinrent de plus en plus nombreux, et remplissaient une bonne partie des hôtels de la ville. Le capitaine Tom déclinait avec la saison, et vivait presque uniquement dans son grand fauteuil. Il dormait plus souvent et plus longtemps, mais toutes les fois qu'il se réveillait, il y avait autour de lui sa cour de jeunes admirateurs, ou bien quelques camarades qui attendaient pour s'asseoir et bavarder un peu du bon vieux temps doré, et tirer des plans sur la comète pour de nouveaux jours dorés.

Car Tom – Travers le Costaud, comme on l'appelait au Yukon – n'avait jamais envisagé que sa fin pût être proche. Un malaise passager, comme il l'appelait, l'affaiblissement naturel qui suit une attaque prolongée de la fièvre du Yucatan. Il serait sur pied au printemps, et prêt à tout. Ce qu'il lui fallait, c'est un temps froid. Son sang avait été cuit – entre-temps, il avait besoin d'être tranquille, et de se reposer.

Personne ne le détrompait – pas même les gars du Yukon qui fumaient la pipe et les cigares noirs, et mâchonnaient du tabac sous les larges vérandas de Frederick, jusqu'à ce qu'il se sentît un étranger dans sa propre maison. Il n'avait aucun contact avec eux, ils le regardaient comme un étranger qu'on doit tolérer. Ils venaient voir Tom, et la manière dont ils venaient le voir était une sorte de provocation, et serrait le cœur de Frederick. Jour après jour, il les observait. Il voyait les gens du Yukon se croiser, l'un sortant peut-être de la chambre du malade, et l'autre sur le point d'y pénétrer. Ils se serraient la main avec componction et en silence, sur le seuil de la porte. Le nouvel arrivant questionnait du regard, et l'autre lui répondait en re-

---

[3] *Sourdough :* sobriquet donné aux vétérans pendant la ruée vers l'or de 1897 *(N. d. T.)*.

muant la tête. Plus d'une fois, Frederick avait remarqué les larmes qui embuaient leurs yeux. Puis le nouvel arrivant entrait, et amenait sa chaise au niveau de celle de Tom, et d'une voix enjouée se mettait à détailler l'équipement qu'il leur faudrait pour aller explorer la haute Kushkokeem – car c'était un fait acquis que Tom serait sur pied pour le printemps. On achèterait les chiens à Larabee – il y avait là une race très pure, qui n'était pas entachée par le manque de résistance des races du Sud. C'était un pays très rude, à ce qu'on disait, mais si les « pains rassis » n'étaient pas capables de le traverser en quarante jours à partir de Larabee, ils aimeraient voir un *chechako*[4] faire ce trajet en soixante.

Tout se passait ainsi, et Frederick se demandait si, lorsque sonnerait l'heure de sa propre mort, il se trouverait un seul homme dans le pays, ou même dans les environs, pour venir lui rendre visite à son chevet.

Il s'assit à son bureau, et à travers les fenêtres ouvertes lui parvenaient les bouffées de tabac très fort qui allaient à la dérive, et les voix bruyantes, et il ne pouvait s'empêcher de capter des bribes de la conversation que tenaient les gens du Yukon.

– Est-ce que tu te rappelles la ruée vers la Koyokuk, dans les premières années de 1900 ? entendait-il l'un d'entre eux dire. Eh bien, lui et moi étions associés alors, pour faire du commerce et des trucs comme ça. Nous avions un petit bateau à moteur gentil comme tout, le *Blatterbat*, c'est comme ça qu'il l'avait appelé, et ça lui allait comme un gant. C'était un drôle de gars, et comme je viens de te le dire, lui et moi nous avions chargé le petit *Blatterbat* jusqu'au bord, et nous avions commencé à remonter la Koyokuk, moi m'occupant du feu et des moteurs, lui tenant la barre, et tous les deux faisant les travaux

[4] Pied-tendre, débutant en langage indien du nord-ouest du Canada et de l'Alaska *(N. d. T.)*.

des hommes de pont. Un soir, nous avons attaché le bateau à la rive, et nous avons coupé du petit bois pour faire du feu ; le brouillard commençait à se répandre partout, tout s'apprêtait à geler. Tu vois, on était au nord du cercle arctique, et on avançait vers le nord. Il y avait dans le coin deux cents chercheurs d'or qui n'avaient rien à bouffer – et nous, nous avions de la boustifaille à revendre.

« Eh bien, mon vieux, tous les chercheurs d'or commencèrent bientôt à passer devant nous, dérivant sur la rivière dans des canoës et sur des radeaux. Ils gagnaient le large. Nous tenions un compte de ceux qui étaient passés ; au bout de quatre-vingt-quatorze, nous avons compris qu'il n'y avait plus aucune raison de continuer. Alors, on a fait demi-tour, et on a commencé à descendre la rivière. Un coup de froid était survenu, le courant était devenu très rapide. Que je sois damné si nous n'avons pas touché une traverse – du côté montant du courant. Le *Blatterbat* s'est trouvé solidement accroché, et ne pouvait plus bouger. « C'est scandaleux de perdre toute cette boustifaille », que j'ai dit alors que nous étions sur le point de partir sur un canoë. « Eh bien, on n'a qu'à rester et tout bouffer », qu'il me répond. Et que je sois damné si c'est pas ce que nous avons fait. Nous avons hiberné exactement là où nous avions été accrochés, sur le *Blatterbat*. On a chassé, on a fait du commerce avec les Indiens, et lorsque la rivière s'est dégelée, l'année d'après, nous emportions avec nous la valeur de huit mille dollars de peaux. Tout un hiver passé à deux, ça commence à bien faire – mais nous n'avons jamais eu un mot plus haut que l'autre. C'est le type le plus gentil que j'aie jamais vu. Sauf quand il se bat.

– Ça, c'est bien vrai, fit l'autre voix. Je me souviens de cet hiver où Jones le Poissard reconnut qu'il allait plumer Quarante Bornes. Eh bien, il ne le fit pas, parce que dès qu'il recommença à glapir, il trouva Travers le Costaud sur son chemin. Ça se passait au Caribou Blanc. « Je suis un loup ! » criaillait Jones, tu connais son style, toujours la pétoire dans la ceinture, les mocassins à franges et les cheveux longs qui lui tombent dans le

dos. « Je suis un loup ! » – c'est ce qu'il criait – « et c'est cette nuit que je vais hurler, tu entends, espèce de grand échalas complètement lessivé ! » Et tout ça s'adressait à Travers le Costaud.

– Et alors ? demanda l'autre voix, après une pause.

– Une seconde et demie plus tard, Jones le Poissard était à terre, et le Costaud était sur lui – il a gentiment demandé à un autre gars un couteau de cuisine ; et il a proprement scalpé la magnifique chevelure de Jones le Poissard. « Tu peux aboyer, maintenant, sale loup, aboie ! » c'est ce que le Costaud lui a dit en se relevant.

– Pour un type de cette trempe, il était drôlement calme, reprit la première voix. Je l'ai vu jouer à la roulette, au Petit-Loup, perdre neuf mille dollars en deux heures, en emprunter un millier et tout récupérer en un quart d'heure, payer à boire aux copains, et ficher le camp – que je sois damné, le tout en un quart d'heure !

Un soir où Tom était particulièrement en verve, Frederick vint s'asseoir parmi les jeunes gens qui buvaient ses paroles, et écouta les histoires mi-comiques, mi-sérieuses de la nuit du naufrage sur les îles de Blang, de la nage parmi les requins, où la moitié de l'équipage fut perdu, de la grosse perle que Desay ramena avec lui sur le rivage, de la palissade à moitié peinte qui entourait le palais construit en mottes d'herbes où résidait la reine de Malaisie avec son prince consort, un Chinois naufragé ; des histoires pour la perle de Desay ; des fêtes et des danses complètement folles de la nuit des barbares ; et des dangers subits et des morts soudaines ; de l'amour de la reine pour Desay, et de l'amour de Desay pour la fille de la reine ; et de Desay, tous les os broyés, mais toujours vivant, planté sur le rocher à marée basse pour être dévoré par les requins à marée haute ; de l'arrivée de la peste ; du bruit des tam-tams et des exorcismes des docteurs-sorciers ; de la fuite à travers les pièges ; des cochons sauvages qui s'enfuyaient de la montagne ; et du sauve-

tage final par Tasman – celui qui a été assassiné à coups de hache l’année dernière seulement et dont la tête repose dans quelque forteresse de la Mélanésie – et toute la respiration de la chaleur et de l’abandon, et de la sauvagerie des îles brûlantes de soleil, les pierres d’émeraude, les feuilles de palmier, constellant une mer d’un bleu turquoise.

Et malgré lui, Frederick était rempli d’admiration. Et quand toutes les histoires furent terminées, il eut conscience d’un vide singulier. Il se remémora son enfance, lorsqu’il se plongeait avec extase dans les illustrations vieillottes de ses livres de géographie. Lui aussi avait rêvé d’aventures extraordinaires dans des pays lointains, lui aussi avait désiré s’engager sur les chemins du soleil. Et lui aussi avait projeté de partir, et cependant il n’avait connu que le travail et le devoir. C’était peut-être là que se tenait la différence, peut-être était-ce là le secret de l’étrange sagesse qui brillait dans le regard de son frère. Pour le moment, effacée et comme dans un brouillard, il avait par procuration la vision seigneuriale et fugitive de son frère. Il se remémora une phrase extrêmement juste de Polly : « Vous avez raté la romance, car vous l’avez échangée contre des dividendes. » Elle avait raison, et cependant il n’était pas tout à fait d’accord – il avait désiré la romance, mais on lui avait tout de suite placé le travail dans ses mains. Il avait peiné sans relâche, le jour comme la nuit, et avait toujours été fidèle à sa ligne de conduite. Et c’est à cause de cela qu’il était passé à côté de l’amour et de la vie, de cette vie qui bruissait à jamais dans le cœur de son frère. Mais qu’avait donc fait Tom pour mériter cette grâce ? – il était devenu un bon à rien et un chanteur de chansons paresseux.

Lui, il était quand même quelqu’un – il allait devenir sous peu gouverneur de la Californie. Mais qui donc viendrait vers lui, qui donc pourrait lui faire confiance s’il n’y avait pas avant tout cet amour ? La pensée de tout ce qu’il possédait lui mit un goût de sable sec dans la bouche. Ce qu’il possédait ! À bien regarder, un paquet de mille dollars ressemble comme deux

gouttes d'eau à un autre paquet de mille dollars, et chacune des journées de sa vie était semblable à celle qui la précédait comme à celle qui la suivait. Il n'avait jamais rien fait pour que les images de son livre de géographie deviennent réalité. Il ne s'était jamais battu contre un homme, et il n'avait jamais allumé son cigare à l'allumette que lui tendait une femme. Un homme ne peut dormir que dans un lit à la fois – c'est Tom qui avait dit cela. Il frémit en s'efforçant de compter tous les lits qu'il possédait, et combien de couvertures il avait acheté. Et toutes ces couvertures et tous ces lits ne pourraient jamais acheter la visite d'un homme qui viendrait du bout de la terre pour lui crier : « Par les tortues de Tasmanie ! »

Il fit part à Polly de quelques-unes de ses réflexions et se plaignit, dans son récit, de l'injustice des choses – elle lui répondit :

– Ça n'aurait pas pu se passer autrement. Père a acheté tout cela : il n'a jamais passé de marché, c'était une chose royale, et il l'a payée royalement. Vous, vous avez payé à contrecœur, vous avez préservé vos artères et votre argent, et vous avez gardé les pieds secs.

– Je vois ce que vous voulez dire : un homme qui a peur de se mouiller les pieds ne peut espérer gagner le gros lot.

VI

Pendant un après-midi du début de l'automne, tout le monde était groupé autour du grand fauteuil et du Capitaine Tom. Bien qu'il ne s'en soit pas rendu compte, il avait somnolé toute la journée, et ne s'était réveillé que pour réclamer son *ukulele*, et allumer une cigarette aux mains de Polly. Mais l'*ukulele* pendait lamentablement sur son bras, et malgré les

bûches de pin qui crépitaient dans la vaste cheminée, il frissonnait, et était conscient du froid.

– C'est bon signe, dit-il, inconscient du fait que la faiblesse de sa voix avait fait se rapprocher les têtes de ses auditeurs. Le temps froid me sera une sorte de remontant. C'est difficile de s'en tirer dans les tropiques si l'on n'a pas le sang qu'il faut. Mais il me semble que je commence à aller et que je serai prêt pour bientôt partir vers la Kushkokeem. Au printemps, Polly, nous nous mettrons en route avec les chiens, et tu verras le soleil de minuit. Ta mère aurait tellement aimé faire ce voyage ! C'était une femme formidable, elle aussi ! Quarante nuits avec les chiens, et nous ferons sauter les pépites jaunes hors des marécages. Larabee a quelques beaux animaux. Je connais la race, ce sont des loups des forêts, de grands loups gris ; bien qu'il y en ait un qui soit brun dans chaque portée – c'est bien vrai, hein, Bennington ?

– Un seul dans chaque portée, c'est tout à fait la moyenne, répondit immédiatement Bennington – un gars du Yukon – d'une voix enrouée et méconnaissable.

– Il ne faut jamais voyager seul avec eux, continua le Capitaine Tom. Car si vous tombez, ils vous sauteront dessus. Les bêtes de Larabee ne respectent l'homme que quand il se tient sur ses jambes – quand il est à terre il n'est plus que de la viande. Je me souviens lorsque j'ai descendu la ligne de partage des eaux, de Tanana à Circle City. C'était avant la ruée du Klondike, et nous étions en 1894... non, en 1895. Le thermomètre marquait bien au-dessous de zéro. Il y avait là un jeune Canadien qui portait tout l'équipement. Il s'appelait... c'était un nom très particulier... attendez une minute... ça va me revenir...

Sa voix cessa complètement, mais il continuait à remuer les lèvres. Une expression de surprise *incrédule* s'abattit sur son visage. Puis il eut un tressaillement très prononcé, comme une sorte de convulsion, et à cet instant précis, sans qu'elle l'eût prévenu, il vit la Mort. Il la regarda de ses yeux clairs et per-

çants, comme s'il méditait, puis il se tourna vers Polly. Sa main remua sans aucune force, comme s'il voulait atteindre la sienne, et lorsqu'il l'eut trouvée, ses doigts ne purent se refermer. Il la regarda avec un grand sourire qui s'estompa lentement. Ses yeux s'alanguirent au fur et à mesure que la vie s'en allait, et son visage prit une expression de paix et de sérénité. L'*ukulele* tomba bruyamment sur le sol. L'un après l'autre, tous les gens qui étaient là sortirent de la pièce, laissant Polly seule.

De la véranda, Frederick aperçut un homme qui montait vers la maison, par le petit chemin de sable. Au roulement de la mer que laissait entrevoir sa démarche, Frederick devina immédiatement d'où il venait. Sa figure était toute boucanée par le soleil, et ridée par son âge, que démentaient l'assurance des gestes et la vivacité du regard noir et perçant.

– Comment allez-vous, monsieur ? dit l'homme ; de toute évidence l'anglais n'était pas la langue qu'il avait apprise sur les genoux de sa mère. Et comment va le Capitaine Tom ? On m'a dit en ville qu'il était malade.

– Mon frère vient de mourir, lui répondit Frederick.

L'étranger tourna la tête, et regarda fixement le jardin et les lointains sommets chargés de séquoias, et Frederick remarqua qu'il avalait sa salive avec effort.

– Par les tortues de Tasmanie, c'était un rude gars, dit-il d'une voix assourdie qui n'était plus la sienne.

– Par les tortues de Tasmanie, c'était un rude gars, répéta Frederick, et il ne trébucha pas du tout sur ce juron inhabituel dans sa bouche.

RIEN NE SORT DU NÉANT[5]

C'est durant un séjour à Quito, la capitale montagneuse de l'Équateur, que j'eus l'occasion d'échanger la correspondance reproduite ci-après. Entrant par hasard dans une boutique de 2 mètres sur 2,60 mètres, avec des murs d'un mètre d'épaisseur, pour m'acheter une paire de chaussures, je remarquai sur le sol une peau de léopard galeuse. J'ignorais l'espagnol et le propriétaire ne connaissait pas davantage l'anglais. Mais, adepte du langage par signes, je voulais savoir, du bonhomme, où me procurer des peaux de léopard.

Sur mon bloc-notes je dessinai les grandes artères d'une ville, puis un minuscule magasin qu'après de laborieux efforts je persuadai le commerçant de considérer comme le sien. Ensuite, je marquai sur mon dessin l'emplacement de plusieurs boutiques. Transformé en un point d'interrogation vivant, je désignai, à tour de rôle, la vieille peau de léopard, sale et râpée, et toutes les boutiques esquissées par moi.

Cependant, le patron ne réussit point à saisir mes explications, pas plus, d'ailleurs, que son employé. La rue vint à notre aide... C'est-à-dire, en l'espèce, autant de piétons que pouvait en contenir l'échoppe ; les autres, incapables de se faufiler à l'intérieur, demeurèrent sur le trottoir.

Le marchand de chaussures et le reste des passants m'interpellèrent l'un après l'autre avec une volubilité intaris-

---

[5] *Nothing that Ever Came to Anything*. (*Sunset*, novembre 1911. Recueilli dans *The Human Drift*. Macmillan, février 1917).

sable ; d'après l'expression des visages, je compris que tous ces braves gens me prenaient pour un sinistre idiot.

De nouveau, je recourus à mon stratagème. Je leur montrai, sur mon croquis, notre boutique, puis les autres : revenant à celle-ci, j'indiquai du doigt la peau de léopard et, de la pointe de mon crayon, je refis le tour de tous les magasins imaginaires.

Tout le monde me regardait sans mot dire, lorsque, enfin, je discernai une lueur d'intelligence sur le visage d'un gamin.

– *Tigre de Montañas !* s'écria-t-il.

Il voulait dire évidemment : tigre de montagne, ou léopard. Pour me signifier qu'il avait bien compris, le gosse me fit signe de le suivre. Je m'exécutai. Après une marche de cinq cents mètres, il s'arrêta à la porte d'un vaste édifice devant laquelle des sentinelles faisaient les cent pas, et par où entraient et sortaient d'autres soldats. Il me pria de l'attendre et franchit la porte en courant.

Un quart d'heure après, il revenait, sans la moindre peau de léopard, mais plein de renseignements. À l'aide de ma carte de visite, de celle de mon hôtel, de ma montre et des doigts du gamin, je finis par saisir qu'à six heures, ce soir-là, il se présenterait à mon hôtel avec dix peaux de léopard, pour me les faire examiner. En outre, j'appris que les dix peaux appartenaient à un capitaine Ernesto Becuci et que mon jeune Équatorien se nommait Eliceo.

À six heures précises, le gosse entra dans ma chambre, tenant à la main un petit rouleau de papier à mon adresse. Je l'ouvris et mis au jour une partition musicale manuscrite avec accompagnement de piano : *Hora tranquila, valse, por Ernesto Becuci.*

« Je désire des peaux de léopard et le propriétaire, pensai-je, m'envoie à la place un morceau de musique. »

Je fis quelques signes de protestation, mais le commissionnaire m'assura qu'il m'apporterait sans faute les peaux à l'hôtel le lendemain matin à neuf heures. Je lui confiai l'accusé de réception suivant :

Cher Capitaine Becuci,

Mille remerciements pour votre aimable envoi : la valse Hora Tranquila. M[me] *London me la jouera ce soir même au piano.*

À vous sincèrement,

Jack London.

Le lendemain matin, Eliceo revint me voir, sans les peaux, mais avec une lettre en espagnol, dont voici la traduction libre :

À mon très affectueux et apprécié ami,

Cher Monsieur,

Hier soir, je vous ai envoyé un présent par le porteur de ce billet et vous m'avez dressé une lettre que j'ai fait traduire.

Sachez, Monsieur et ami, que je distribue cette valse parmi la société la plus choisie de Quito, à laquelle appartient votre honorable personne. Par conséquent, il sied que vous reconnaissiez cet hommage par un remerciement tangible, car je suis moi-même le compositeur de Hora tranquila. Veuillez donc, je vous prie, me faire tenir, par le porteur, le don, si minime soit-il, que vous êtes disposé à m'offrir. Glissez-le sous enveloppe. On peut se fier à l'honnêteté d'Eliceo.

Je me vois privé du plaisir de faire visite ce matin à votre honorable personne : je m'aperçois, en effet, que mon misérable corps ne jouit pas de l'exercice normal de ses fonctions.

Quant aux peaux de la montagne, le jeune garçon passera chez vous ce soir à sept heures et vous en soumettra dix pour vous permettre de choisir celles qui satisferont le plus vos aspirations.

Dans l'espoir que vous voudrez bien envisager les choses sous le même angle que moi, j'ai l'honneur de vous baiser la main et de me dire, Cher Monsieur et affectissime ami,

Votre humble et fidèle serviteur,

Capitan Emesto Becuci.

Eh bien, pensai-je, ce capitaine Ernesto Becuci se montre si peu sérieux que si je ne le rémunère pas pour sa valse, je crains de ne jamais jeter les yeux sur ces peaux de léopards.

Je remis donc la lettre suivante au jeune Eliceo :

Mon cher Capitaine Becuci,

Faites apporter les peaux ce soir à l'hôtel par notre commissionnaire. Je serai heureux de les examiner. Ce soir, lorsque Eliceo me livrera lesdites peaux, j'aurai le plaisir de lui remettre pour vous une enveloppe contenant le remerciement tangible pour votre composition musicale.

Ayez l'obligeance d'attacher le prix sur chaque peau et de me dire à combien me reviendrait le tout.

À vous sincèrement,

Jack London.

Maintenant, songeai-je, je possède mon bonhomme. Pas de peaux, pas de remerciement tangible, et, de toute évidence, il tient fort à celui-ci.

À sept heures, Eliceo revenait me voir, mais toujours sans les peaux. Il me tendit cette épître :

Señor London,

Je voudrais vous persuader que j'ai perdu, aujourd'hui, à trois heures et demie de l'après-midi, la clé de ma chambre. Tandis que je distribuais des vivres aux soldats, j'ai dû la laisser tomber quelque part. Dans cette perte, je vois la volonté de Dieu.

Une lettre de votre honorable personne m'a été remise par le porteur de ma réponse. Demain, je tenterai l'impossible pour remplir ma promesse envers vous. Je me sens honteux de ne pouvoir maîtriser les maux qui affligent les infortunés coloniaux. N'oubliez pas, je vous prie, de m'envoyer la bagatelle que vous m'avez offerte. Remettez-moi ce témoignage de votre appréciation par le porteur, très digne de confiance. Par la même occasion, donnez-lui une petite somme d'argent pour lui-même ; ce faisant, vous mériterez l'éternelle gratitude de

Votre fidèle serviteur,

Capitan Ernesto Becuci.

Jointe à cette lettre, je trouvai la poésie originale ci-dessous. Autant que je sache, elle n'a trait ni aux peaux de léopards ni au remerciement tangible.

EFFUSION

Tu ne peux pleurer
Ni me demander pendant un an
D'éloigner mon chagrin
Ou de me rendre la vie plus douce.

Les chaînes mystiques qui liaient
Ton cœur aimant au mien
Sont, hélas ! rompues,
Pour maintenant et pour l'éternité !

En vain tu essaies de cacher
Aux regards vulgaires
La flamme ardente de tes yeux
Dont seul l'amour peut aviver l'éclat.

Poursuis donc ta route étoilée
Et abandonne-moi à mon destin
Nos âmes sûrement s'uniront,
Mais, hélas !… il sera trop tard.

À tout cela je répondis :

Mon cher capitaine Becuci,

Je suis extrêmement désolé d'apprendre que cet après-midi, à trois heures et demie, de par la volonté de Dieu, vous avez perdu la clé de votre chambre. En tout cas veuillez me faire livrer demain matin à sept heures, par notre commissionnaire, les peaux en question. S'il me les apporte, je lui remettrai très volontiers le remerciement tangible pour votre valse Hora tranquila.

À vous sincèrement,

Jack London.

À sept heures, pas de peaux, mais le billet ci-dessous :

Señor,

Après vous avoir offert mes hommages les plus sincères, je me permettrai d'ajouter que personne, jusqu'ici, ne m'a traité avec si peu d'égards. Je présente mon cadeau aux « gentlemen » qui doivent retenir le morceau de musique et qui tous, sans exception, s'en acquittent par un don de cinq dollars.

Cela passe mon humble compréhension de croire que vous-même, après m'avoir proposé de m'envoyer de l'argent dans une enveloppe, manquiez au plus élémentaire des devoirs.

Faites-moi tenir, je vous prie, la somme qui me permettra de rémunérer le jeune garçon pour ses nombreuses visites à votre hôtel. Veuillez user de discrétion et confier au porteur cet argent sous enveloppe.

Hier soir, je suis venu avec lui à votre résidence. Vous étiez en train de dîner. Je vous ai attendu plus d'une heure, puis je suis allé au théâtre. Remettez au gamin une petite somme pour lui, et une autre, plus importante, à mon nom.

Attendant avec impatience ce minimum de considération de votre part, je signe

Capitan Ernesto Becuci

Ici se terminent mes brèves relations avec le capitaine Ernesto Becuci. Rien ne se produisit. Rien ne sort du néant.

Le capitaine ne reçut pas de « remerciement tangible » et moi pas davantage de peaux de léopards. Le « remerciement tangible » qu'il aurait pu obtenir, je l'offris à Eliceo qui le trans-

forma aussitôt en un pantalon et un billet pour la prochaine course de taureaux.

N. B. Les faits relatés ci-dessus sont absolument authentiques.

LE RÉCIT DE L'HOMME AUX LÉOPARDS[6]

Son regard était pensif et distrait ; sa voix triste et plaintive, suave comme celle d'une jeune fille, semblait l'émanation d'une profonde mélancolie. En dépit des apparences, c'était l'homme aux léopards. Sa profession, son gagne-pain consistait à s'exhiber, devant une nombreuse assistance, dans une cage de léopards dressés et à faire frémir les spectateurs en déployant certaines preuves d'audace que ses patrons rétribuaient en raison directe de l'angoisse qu'elles suscitaient.

Ainsi que je l'ai dit, il n'avait nullement le physique de l'emploi. Pâlot, étroit de hanches et d'épaules, il paraissait moins écrasé par le chagrin que pénétré d'une douce tristesse subie avec résignation.

Durant une heure entière, je m'étais efforcé de soutirer une histoire de cet être apparemment dénué de toute imagination. Pour lui, point de romanesque dans sa brillante carrière, point d'actes de bravoure, point de frissons, rien qu'une morne grisaille et un ennui sans bornes.

Les lions ? Certes, il en avait dompté plusieurs. La belle affaire ! L'essentiel était de ne pas boire. Quiconque pouvait réduire un lion à l'immobilité à l'aide d'une vulgaire canne. Un jour, il en avait combattu un pendant une demi-heure. Chaque fois que la bête s'élançait, il lui appliquait un coup sur le nez :

---

6 The Leopard Man's Story. (*Frank Leslie's Popular Monthly,* août 1903. Recueilli dans *Moon-Face.* The Macmillan Co., New York, septembre 1906.)

mais quand, instruite par l'expérience, elle fonçait, tête baissée, il n'avait qu'à tendre la jambe. Lorsque le lion voulait la happer, il la retirait, et pan ! de nouveau sur le nez. Pas plus compliqué que cela !

Le regard distrait et la parole lente, il me montra ses cicatrices. Elles étaient nombreuses, et parmi les plus récentes l'une provenait d'une tigresse qui lui avait entaillé l'épaule jusqu'à l'os. Je pouvais même en voir la déchirure, proprement raccommodée, sur le paletot qu'il portait. Son bras droit, du coude au poignet, semblait avoir passé dans une machine à battre, tant les crocs et les griffes l'avaient ravagé. Mais cela ne comptait pas, disait-il ; malheureusement les blessures anciennes l'agaçaient un peu par les temps pluvieux.

Tout à coup un souvenir illumina son visage, car il était vraiment aussi désireux de me raconter une belle histoire que moi de l'écouter.

– Vous avez certainement entendu parler de ce dompteur de lions qu'un autre homme haïssait ? commença-t-il.

Il fit une pause et considéra d'un air pensif un lion malade dans une cage voisine.

– Celui-là souffre des dents, expliqua-t-il. Eh bien, le clou du travail de ce dompteur consistait à fourrer sa tête dans la gueule d'un lion. L'homme-qui-le-haïssait assistait à toutes les représentations dans l'espoir qu'un jour le lion refermerait les mâchoires. Il accompagnait partout la ménagerie.

« Un soir, assis au premier rang, il vit enfin ce qu'il attendait depuis si longtemps. Le lion serra les dents et on n'eut pas même besoin d'appeler un médecin. »

L'homme aux léopards examina ses ongles avec une expression qui aurait pu marquer la désapprobation, n'eût été sa tristesse.

– Voilà ce que j'appelle de la patience, poursuivit-il, et c'est mon genre. Mais ce n'était pas celui d'un type de ma connaissance, un petit Français mince et décharné qui jonglait et avalait des sabres. Il s'appelait Deville et sa femme, très jolie, travaillait au trapèze et plongeait du haut de la tente dans un filet en faisant gracieusement un tour sur elle-même.

« Deville avait le caractère prompt, aussi prompt que sa main, et cette main était aussi vive que la patte d'un ours. Un jour, le chef de piste le traita de mangeur de grenouilles ; furieux, il le poussa contre le panneau de sapin qui lui servait pour le jet de ses couteaux, si prestement que le chef de piste n'eut pas le temps de dire ouf ! et là, devant tous les spectateurs, Deville sillonna l'air d'étincelles en fichant ses couteaux dans le bois tout autour du malheureux, si près qu'ils percèrent ses vêtements et que certains lui éraflèrent la peau.

« Il était si solidement chevillé que les clowns durent arracher les lames pour le délivrer. Désormais, chacun se tint sur ses gardes et se montra circonspect envers Deville : nul n'osa outrepasser avec sa femme les bornes de la stricte politesse. Elle n'était pourtant pas un modèle de vertu, mais tous craignaient le mari.

« Toutefois, il existait un nommé Wallace qui, lui, n'avait peur de rien. Dompteur de lions, il fourrait également sa tête dans la gueule de n'importe lequel de ses fauves. Cependant, il préférait Auguste, une énorme bête d'humeur paisible et dont on n'avait rien à redouter.

« Comme je vous le disais, Wallace – nous l'appelions le « Roi Wallace » – ne craignait ni vivant ni mort. Pas d'erreur, c'était un roi. Je l'ai vu, ivre, entrer à la suite d'un pari dans la cage d'un lion qui faisait le méchant et le maîtriser sans même l'aide d'un bâton – rien qu'à coups de poing sur le museau. Madame Deville... »

À cet instant des hurlements éclatèrent derrière nous. L'homme aux léopards se détourna sans hâte. Dans un compartiment d'une cage double, un singe farfouillant à travers les barreaux et autour de la séparation, avait eu le bras saisi par un grand loup gris logé de l'autre côté. Le loup s'efforçait d'arracher le bras en tirant dessus. On eût dit que le bras s'allongeait comme un gros élastique et les compagnons de l'infortuné singe menaient un train du diable. Aucun garçon n'étant à proximité, l'homme aux léopards se déplaça de deux pas, gratifia le loup, sur le nez, d'un coup sec de sa badine et revint avec un sourire mélancolique continuer sa phrase comme si rien ne l'avait interrompu.

« ... Madame Deville et le roi Wallace se faisaient les yeux doux, tandis que Deville, lui, faisait un sale œil. Nous avions mis Wallace en garde, mais peine inutile : il se moquait de nos appréhensions, comme il se gaussa de Deville en lui plongeant la tête dans un seau de colle un jour qu'il avait manifesté des intentions belliqueuses.

« Ah, oui ! il était joli, Deville ! Je l'ai aidé moi-même à se débarbouiller. Froid comme un concombre, il ne proféra aucune menace. Toutefois, je remarquai, dans ses yeux, une lueur que j'ai vue souvent dans ceux des bêtes fauves et je jugeai prudent d'avertir une dernière fois Wallace. Il ne fit qu'en rire, mais cligna moins souvent de l'œil du côté de Mme Deville.

« Plusieurs mois s'écoulèrent. Rien n'arriva et je commençais à croire que je m'étais fait une montagne de rien. Au cours d'une grande tournée dans l'Ouest du pays, nous nous étions arrêtés à San Francisco, où nous allions donner une matinée. La tente était pleine à craquer de femmes et d'enfants : je cherchais Denis Lerouge, le chef voilier qui, par mégarde, avait emporté mon couteau de poche.

« En passant près de la tente d'habillage, l'idée me vint de regarder par un trou pour voir si mon homme s'y trouvait. Il n'y était pas, mais juste devant moi j'aperçus le roi Wallace, en

maillot, attendant son tour de paraître dans sa cage aux lions. Il se divertissait fort au spectacle d'une dispute entre deux trapézistes. Dans la tente tous les artistes faisaient comme lui, à l'exception de Deville. Celui-ci toisait Wallace avec une expression de haine non dissimulée. Mais Wallace et les autres, trop occupés à suivre la querelle, ne s'aperçurent de rien.

« Et voici la scène dont je fus témoin en glissant mon œil par le trou de la toile.

« Deville tira son mouchoir de sa poche, esquissa le geste de s'éponger le visage – il faisait chaud – et en même temps passa derrière Wallace. Sans s'arrêter, il agita son mouchoir, puis se dirigea droit vers la porte. Avant de sortir, il tourna la tête et jeta en arrière un rapide coup d'œil. Son regard m'impressionna car j'y lus non seulement la haine, mais encore le triomphe.

« Il faudra ouvrir l'œil sur ce gaillard-là, me dis-je, et en réalité je respirai plus à l'aise quand je vis Deville quitter les dépendances du cirque et sauter dans un tram allant vers la ville.

« Quelques minutes après, j'entrais dans la grande tente où j'avais retrouvé Denis Lerouge. Le roi Wallace exécutait son numéro et tenait l'assistance angoissée. Il semblait particulièrement de mauvaise humeur et il excitait les lions jusqu'à les faire tous rugir, sauf le vénérable Auguste, trop gras, trop paresseux et trop âgé pour s'émouvoir de quoi que ce fût.

« Enfin Wallace fit claquer son fouet aux genoux du vieux lion et le mit en position. Auguste, clignotant d'un air bonasse, ouvrit toute grande sa gueule où plongea la tête du dompteur. Alors les crocs se rejoignirent... crac ! comme ceci. »

L'homme aux léopards eut un sourire grave et doux, et son regard redevint lointain.

– Et voilà comment finit le roi Wallace, poursuivit-il, de sa voix basse et mélancolique.

« Quand l'émotion se fut calmée dans la tente, je m'approchai de Wallace, me penchai et flairai sa tête. Aussitôt je fus pris d'un éternuement.

– Ce… c'était… ? demandai-je, haletant de curiosité.

– Du tabac à priser… que Deville lui avait jeté sur les cheveux dans la tente d'habillage. Le vieil Auguste n'était nullement animé de mauvaises intentions. Il avait éternué… tout simplement ! »

LE BÉNÉFICE DU DOUTE[7]

I

Carter Watson, un magazine sous le bras, cheminait lentement, jetant des regards étonnés tout autour de lui. Depuis vingt ans, il n'avait pas revu cette ville de l'Ouest et il la retrouvait changée de façon prodigieuse. Cette cité de 300 000 âmes en comptait tout au plus 30 000 à l'époque où, tout enfant, il vagabondait dans ses rues. Celle qu'il parcourait en ce moment faisait naguère partie d'un quartier ouvrier très tranquille. Or, en cette fin d'après-midi, elle lui apparaissait submergée sous la marée des plaisirs et du vice. Les échoppes et les tanières chinoises ou japonaises y abondaient dans un amas confus de tripots, de maisons louches et de bars où les Blancs venaient se distraire et s'enivrer.

Cette calme rue de son enfance était devenue le lieu le plus mal famé de la ville.

Watson consulta sa montre. Elle marquait cinq heures et demie. C'était, il ne l'ignorait pas, l'heure morte en un tel quartier, mais sa curiosité était piquée au vif et il voulait la satisfaire. Au cours de ses vingt ans de voyage et d'études sociales dans toutes les parties du monde, il avait conservé de sa ville natale un souvenir pur et frais, et sa métamorphose le stupéfiait réel-

---

[7] The Benefit of the Doubt. (*The Saturday Evening Post*, 12 novembre 1910. Recueilli dans *The Night-Born*. The Century Co. février 1913.)

lement. Il décida de poursuivre son exploration afin de constater à quel degré d'infamie était tombée sa chère ville.

D'ailleurs, autre chose que la simple curiosité l'y poussait : Carter Watson se passionnait pour les études sociales et civiques.

Quoique jouissant d'une honnête aisance, il s'était bien gardé de dissiper son énergie dans la frivolité des thés et des dîners mondains ; la fréquentation des actrices, des champs de course et les autres diversions de ce genre le laissaient complètement froid. Les problèmes éthiques l'absorbaient tout entier et il prétendait, à juste titre, jouer un rôle de réformateur social, bien qu'il se fût jusque-là borné à écrire des articles dans les revues sérieuses et à faire de solides et brillantes études sur les mœurs et les taudis de la classe ouvrière, réunies par lui et publiées en volumes. Parmi les vingt-sept ouvrages dont il était l'auteur figuraient, entre autres, les œuvres suivantes : *Si le Christ revenait à La Nouvelle-Orléans, L'Esclavage du Travailleur, La Réforme des habitations ouvrières à Berlin, Les taudis ruraux d'Angleterre, Le Monde des Docks, La réforme par l'évolution contre la révolution, Les centres universitaires en tant que foyers révolutionnaires*, et *L'Homme des cavernes de la civilisation.*

Carter Watson n'était ni un fanatique ni un esprit morbide. Les horreurs qu'il rencontrait sur sa route, qu'il étudiait et exposait, ne lui tournaient pas la tête. Il ne se laissait pas prendre aux flammes des vains enthousiasmes, et son sens de l'humour, appuyé d'une vaste expérience, d'un tempérament philosophique et conservateur, le préservait des folles exagérations. Les théories de réformes brutales, de changements catastrophiques, le faisaient sourire. À son sens, la société ne pouvait s'améliorer qu'à la longue, au cours des étapes pénibles et lentes de l'évolution. Pour lui, les raccourcis, les soudaines régénérations n'étaient que de chimériques utopies ; une humanité meilleure ne pouvait naître que des affres de la souffrance et de la misère,

comme d'ailleurs en étaient sorties toutes les améliorations du passé.

Mais en cette fin d'après-midi d'été, la curiosité, chez lui, l'emportait. Il s'arrêta devant un débit de boissons d'aspect tapageur. Sur l'enseigne, au-dessus de la porte, on lisait : « LE VENDÔME. » Il y avait deux entrées. L'une, visiblement, menait au bar. Il ne s'y engagea pas. L'autre donnait sur un étroit vestibule où il pénétra. Il vit une grande salle garnie de tables entourées de chaises et entièrement déserte. Dans la demi-obscurité, il aperçut un piano. Il se promit de revenir plus tard étudier sur place le genre d'individus qui devaient boire à ces nombreuses tables et il fit le tour de la pièce avant de sortir.

Tout au fond, un couloir s'ouvrait sur une petite cuisine, où, assis seul à une table, se tenait Patsy Horan, propriétaire du *Vendôme,* qui avalait, avec hâte, un morceau avant l'invasion de la clientèle du soir. Patsy Horan était de fort méchante humeur ; il s'était levé du pied gauche ce matin et rien n'avait bien marché de toute la journée. Ses garçons, si on le leur avait demandé, eussent déclaré qu'il n'était pas bon à prendre avec des pincettes. Mais Carter Watson ignorait ce détail. Tandis que le sociologue pénétrait dans le petit couloir l'œil de Patsy Horan tomba sur le magazine.

Sous l'empire de sa colère, il s'imagina que l'inconnu était un de ces quidams qui abîmaient et dégradaient le mur de son arrière-boutique en y collant ou en y clouant des affiches. L'illustration en couleurs sur la couverture du magazine aggrava cette méprise et le convainquit que c'était une de ces réclames. Les choses se gâtèrent. Couteau et fourchette en main, Patsy bondit devant Carter Watson :

– Ouste ! mugit-il. Dehors ! et vite ! Je connais votre manège !

Carter Watson sursauta : l'homme avait bondi sur lui comme un diable surgissant d'une boîte à surprise :

– On vient me détériorer mes murs, hein ! clama Patsy, en accompagnant ces mots de tout un chapelet d'injures.

– Si j'ai commis quelque faute, c'est bien sans le vouloir, je vous assure et...

Le visiteur ne put en dire davantage, car Patsy l'interrompit :

– Fichez le camp ! assez dégoisé ! fit-il en brandissant son couteau et sa fourchette comme pour ponctuer cette injonction.

D'un coup d'œil rapide, Watson vit cette fourchette prête à lui entrer dans les côtes. Comprenant qu'il n'y avait pas à raisonner avec ce forcené, il fit promptement demi-tour. Mais la vue de cet homme battant en retraite accentua sans doute la rage du digne commerçant, car, lâchant couteau et fourchette, il fonça sur lui.

Patsy pesait cent quatre-vingts livres : Watson également. Ils avaient ce point commun. Mais Patsy n'était qu'une brute, qu'un lourdaud batailleur de bar, tandis que Watson avait sur lui l'avantage de connaître la boxe. Patsy, sans prendre la précaution de se couvrir, fonça sur lui et lui appliqua un vigoureux swing de son poing droit. Il eût suffi à Watson de lui décocher un direct du gauche et de s'échapper. Mais Watson possédait une autre supériorité : sa science pugilistique et son expérience des bouges et des ghettos lui avaient enseigné à se contenir et à rester maître de lui-même.

Il pivota sur ses talons et, au lieu de frapper, évita en se baissant le poing de l'autre, et empoigna son adversaire dans un corps à corps. Patsy, qui chargeait comme un taureau, donna toute sa force d'impulsion, alors que Watson, en train de se retourner pour répondre à l'attaque, était au point mort. Résultat : tous deux allèrent s'étaler du poids total de leurs trois cent soixante livres. Watson, sous son agresseur, gisait contre le mur du fond de la grande salle, où sa tête avait porté. La rue était à

plus de cent pas de là. Il réfléchit rapidement. Sa première pensée fut d'éviter les histoires. Il ne tenait pas à voir son nom publié dans les journaux de sa ville natale, où habitaient encore beaucoup de ses parents et d'amis de sa famille.

Il referma ses bras sur l'homme au-dessus de lui et le tint serré dans son étreinte, en attendant le secours qui ne pouvait manquer de lui parvenir, car on avait dû certainement entendre le bruit de la chute. En effet six individus accoururent du bar et se rangèrent en demi-cercle autour d'eux :

– Dégagez-moi, les gars ! Emmenez-le ! criait Watson. Je ne l'ai pas touché et je ne veux pas me battre !

Les autres demeurèrent silencieux. Watson, dans l'expectative, ne relâcha pas son étreinte et Patsy, après avoir vainement tenté à plusieurs reprises d'infliger des dégâts, fit une ouverture de paix :

– Lâche-moi et je te lâche !

Watson le lâcha, mais Patsy, à peine sur ses pieds, se pencha le poing levé sur son adversaire, toujours étendu :

– Debout ! clama-t-il d'une voix dure, implacable, telle la voix de l'Ange au Jugement dernier.

Watson comprit qu'il n'y avait aucune pitié à attendre de cette brute :

– Recule, et je me lève ! riposta-t-il.

– Si t'es un gentleman, lève-toi, et tout de suite ! fit Patsy, les yeux flamboyants de colère, tout prêt à assommer sa victime. En même temps il balança son pied en arrière pour en frapper la face de l'autre. Watson para le coup de ses bras croisés et se remit debout si prestement qu'il avait repris son adversaire par la taille sans donner à celui-ci le temps de frapper. Watson s'adressa aux spectateurs de cette scène :

– Séparez-vous, les gars ! Vous voyez bien que je ne le frappe pas ! Je ne veux pas me battre, je ne demande qu'à sortir d'ici !

Nul, dans le cercle, ne broncha, n'ouvrit la bouche. Ce silence était de mauvais augure et Watson en ressentit un léger frisson. Patsy tâcha de le renverser, mais ne réussit qu'à tomber lui-même sur le dos. S'arrachant à lui, Watson se dirigea vers la porte. Mais les autres s'interposèrent. Ils avaient des faces blêmes, aux traits empâtés, de celles qui ne voient jamais le soleil, et Watson comprit qu'il avait affaire aux oiseaux de nuit et autres bêtes de proie des bas-fonds de la ville. Non seulement ils lui barrèrent le passage, mais le repoussèrent et le rejetèrent sur Patsy, qui le poursuivait avec la rage aveugle d'un taureau.

De nouveau, ce fut le corps à corps. Watson, momentanément hors de danger, adressa un nouvel appel à la bande de voyous qui, une fois de plus, firent la sourde oreille. Alors Watson eut peur ; il connaissait des cas semblables où des gens isolés, seuls contre plusieurs, étaient restés sur le carreau, tués à coups de poing et à coups de botte, les côtes enfoncées, la figure écrasée sous les talons. Et il savait, en outre, que sa seule chance de se tirer de ce repaire de bandits était de ne frapper ni son agresseur ni les gredins qui l'empêchaient de fuir.

Malgré tout, une légitime indignation s'emparait de lui… Sept contre un, ce n'était pas de jeu ! La colère le gagnait, l'instinct brutal sommeillant en chacun de nous s'éveillait en lui. Mais ses pensées se reportèrent sur sa femme et ses enfants, sur son livre inachevé et les dix mille arpents de terre de son ranch qu'il aimait tant, là-bas. En un éclair, il entrevit des coins de ciel bleu ; des rayons dorés inondaient ses prairies parsemées de fleurs ; le bétail s'enfonçait paresseusement jusqu'aux genoux dans la vase des ruisseaux et la truite scintillait au milieu des hauts-fonds. Ah ! la vie était bonne… trop bonne pour la risquer sur une seconde d'égarement. Bref, malgré ses appréhensions, Carter Watson freinait ses instincts primitifs.

Son adversaire, coincé dans sa puissante étreinte, cherchait toujours à le renverser. Derechef, Watson le cloua sur le plancher, se releva, et, rejeté une fois de plus sur Patsy par les pâles voyous qui l'entouraient, il dut en revenir au corps à corps pour éviter les swings dangereux de l'autre. Cette opération se renouvela à plusieurs reprises. Or, Watson gardait son calme à mesure que Patsy, incapable de lui faire du mal, devenait de plus en plus furieux. Dans les corps à corps, Patsy se servit de sa tête comme d'un bélier. La première fois, son front donna en plein sur le nez de Watson qui, ensuite, s'enfouit la figure dans la poitrine de Patsy. Mais celui-ci, fou de rage, continua de frapper de la tête, se donnant lui-même des coups à l'œil, au nez, à la joue, contre le crâne de l'autre. Plus Patsy se martelait ainsi lui-même, plus il frappait fort.

Ce combat inégal dura douze ou quinze minutes. Pendant ce temps, Watson, tout entier à la pensée de fuir, ne porta pas un seul coup. Profitant des intervalles de répit, parfois il contournait les tables et cherchait la porte mais, les voyous, amusés par ce sport, l'empoignaient par les pans de sa veste et le rejetaient sous le poing droit de Patsy fauchant l'air. Coup sur coup, inlassablement, il saisissait Patsy, le renversait sur le dos, en ayant soin chaque fois de le faire pivoter tout d'abord et s'étaler dans la direction de la porte, vers laquelle il gagnait peu à peu du chemin.

En fin de compte, les cheveux en désordre, sans chapeau, le nez en sang et un œil clos, Watson parvint à atteindre le couloir, puis la rue, et à tomber dans les bras d'un policeman.

– Arrêtez cet homme ! lui dit Watson tout pantelant.

– Allô ! Patsy, dit l'agent. Qu'est-ce qu'il y a de cassé ?

– Allô ! Charley, répondit Patsy... Voilà ! Ce type-là entre chez moi...

– Arrêtez cet homme ! monsieur l'agent ! répéta Watson.

– Ça va, ferme ça ! fit Patsy.

– Oui, fermez-la, ajouta le policeman, sinon je vous emmène au poste…

– Je ne me tairai pas tant que vous n'aurez pas arrêté cet homme : il m'a attaqué brutalement sans la moindre provocation de ma part.

– Est-ce vrai ça, Patsy ? demanda l'agent.

– Non. Écoute, Charley, je vais t'expliquer comment la chose s'est passée. J'ai, Dieu merci, des témoins pour le prouver ! J'étais assis dans ma cuisine devant un bol de soupe quand ce malotru entre et se met à me narguer. Je ne l'avais jamais vu de ma vie. Il était saoul…

– Oh ! regardez-moi, monsieur l'agent ! protesta avec indignation le distingué sociologue. Ai-je l'air d'un homme ivre ?

Le policeman lui jeta un regard sombre et menaçant, et fit signe à Patsy de continuer :

– Il se mit à me rire au nez : « J'suis Tim Mac Grath, qu'y m'dit, et j'peux t'en faire autant que lui. Haut les mains ! » Là-dessus, je me mets à sourire, et tout à coup, pif ! paf ! de deux coups de poing il me flanque à terre et renverse ma soupe. Regarde mon œil. C'est tout juste s'il ne ma pas tué !

– Que comptez-vous faire, monsieur l'agent ? demanda Watson.

– Ça va ! taisez-vous, ou je vous fiche dedans ! s'écria l'autre pour toute réponse.

Alors, la juste indignation de Watson n'y tint plus :

– Monsieur l'agent, je proteste de toutes mes forces…

À ce moment le policeman lui empoigna le bras et le secoua si rudement que Watson faillit tomber :

– C'est bien ! je vous arrête !

– Arrêtez-le, lui aussi ! demanda Watson.

– Assez ! Fini, votre petit manège ! répondit l'autre sévèrement. De quel droit avez-vous attaqué ce brave homme qui mangeait tranquillement sa soupe ?

II

Carter Watson débordait de colère, et il y avait de quoi : non seulement il avait été victime d'une attaque brutale, fort malmené et arrêté, mais tous les journaux du matin, sans exception, publiaient des articles fantaisistes de son exploit d'ivrogne contre le propriétaire du fameux cabaret *le Vendôme.* Pas une ligne de ces récits n'était exacte. Patsy Horan et ses comparses y décrivaient la bataille en détail. Un seul fait incontestable en ressortait : Carter Watson était ivre. À trois reprises, disait-on, il avait été flanqué à la porte et jeté à la rue, et chaque fois il était revenu à la charge, jurant de mettre tout à feu et à sang et annonçant qu'il allait nettoyer la place :

L'éminent sociologue assommé à coups de poing, tel fut la première manchette qui lui tomba sous les yeux. D'autres disaient : *Carter Watson aspirant au championnat, Carter Watson reçoit son dû. Un fameux sociologue tente d'assainir un tripot,* et *Carter Watson mis knock-out en trois rounds par Patsy Horan.*

Le lendemain matin, libéré sous caution, Watson était cité devant le tribunal correctionnel, à la requête du procureur public, sous l'inculpation de voies de fait sur la personne d'un sieur Patsy Horan. Mais avant l'audience, le procureur public le prit à part et lui dit confidentiellement :

– Pourquoi ne pas étouffer l'affaire ? Voulez-vous un bon conseil, monsieur Watson : serrez-vous la main, M. Horan et vous, et nous nous en tiendrons là. Un mot au juge, et l'incident sera classé.

– Mais je ne veux pas qu'il soit classé ! Vos fonctions vous obligent à me poursuivre, et non à me demander de me réconcilier avec ce... cet individu.

– C'est bien, je vous poursuivrai puisque vous y tenez ! rétorqua le procureur.

– Il vous faudra poursuivre de même Patsy Horan, je vous en préviens, continua Watson, car je vais, de mon côté, le faire arrêter pour voies de fait.

– Il vaudrait mieux, croyez-moi, lui serrer la main et faire la paix avec lui, répéta le magistrat et, cette fois, avec une nuance de menace dans la voix.

Les deux hommes furent invités, ce même jour, à comparaître la semaine suivante, devant le juge de correctionnelle Witberg.

– Ne te fais pas d'illusions, tu n'auras pas gain de cause, dit à Watson un de ses vieux amis d'enfance, ancien directeur du plus important journal de la ville. Tout le monde sait que tu as été victime des brutalités de cet individu ; il a une détestable réputation, mais à quoi cela t'avance-t-il ? Vous serez tous deux déboutés de votre plainte et encore estime-toi heureux qu'on te connaisse ! Tout autre que toi serait condamné. Je...

– Mais je n'y comprends rien ! interrompit le sociologue tout perplexe. Sans provocation de ma part, je suis assailli et mis à mal par ce bandit. Je ne lui ai pas porté un seul coup, j'ai...

– Il ne s'agit nullement de cela.

– Alors de quoi s'agit-il ?

– Je vais t'expliquer : tu te heurtes à la police locale et à tout le système politique. Quelle importance as-tu ? Légalement, n'étant pas domicilié dans cette ville, puisque tu habites la campagne, tu ne représentes pas une voix pour la municipalité, tandis que le propriétaire de ce bouge dispose d'un tas de voix... d'un tas rudement gros, je te prie de le croire.

– Tu ne vas pas me dire que ce juge Witberg va violer son serment et prostituer ses fonctions pour laisser filer cette crapule ?

– Ouvre l'œil, tu verras ! fit son ami avec un amer ricanement. Oh ! certes, il y mettra des formes ! Il rendra un jugement tout ce qu'il y a de plus légal, plein de belles phrases sur l'équité et la justice.

– Mais enfin, il y a la presse ! s'exclama Watson.

– La presse, pour le moment, n'est pas en conflit avec l'administration. Les journaux se montreront impitoyables pour toi : vois le mal qu'ils t'ont déjà fait.

– Ainsi, les reporters ne diront pas la vérité.

– Ils raconteront quelque chose d'approchant pour rendre leur récit vraisemblable. Ils écrivent ce qu'on leur commande d'écrire, tu ne l'ignores pas ! Ils reçoivent l'ordre de faire des entorses à la vérité et de colorer leurs comptes rendus et ils ne feront qu'une bouchée de toi. Non, crois-moi, laisse tomber la chose dès maintenant. Tu as perdu d'avance !

– Mais la date du procès est fixée...

– Tu n'as qu'un mot à dire, et on le classera tout de suite !... Pour se battre contre une combinaison politique, il faut en avoir une autre plus forte derrière soi !

III

Carter Watson savait d’avance que le parti politique aurait le dernier mot, mais, têtu comme un mulet, et toujours à l’affût de nouvelles expériences sociales, il voulait voir comment se terminerait celle-ci, qui sortait assurément de l’ordinaire.

Le matin de l’audience, le procureur général fit une seconde tentative de conciliation :

– Si vous éprouvez de l’aversion pour les poursuites, lui dit Watson, ne pourrais-je en charger un avocat...

– Non pas ! s’empressa de répondre le magistrat. L’État me rétribue pour exercer les fonctions de ministère public, et quant aux poursuites j’en fais mon affaire. Mais, attention : vous n’avez aucune chance de succès. Nous allons fondre les deux causes en une seule. Attendez les événements.

Le juge produisit une excellente impression sur Watson : ce petit homme replet, rasé de frais, avait une mine intelligente et sympathique. Ses lèvres souriantes et le pli de bonne humeur au coin de ses yeux noirs renforçaient cette opinion. Après l’avoir observé un moment, Watson eût presque juré que le jugement de son ami n’était pas fondé.

Cependant, Watson ne tarderait pas à revenir de son idée ! Patsy Horan et deux de ses satellites déposèrent à la barre ; leurs déclarations n’étaient qu’un tissu de mensonges débités sous la foi du serment. Watson n’en croyait pas ses oreilles. Tout d’abord, ils nièrent l’existence des quatre autres témoins de la bagarre ; et sur les deux qui témoignèrent, l’un affirma s’être trouvé dans la cuisine au moment de l’agression brutale et injustifiée de Watson contre Patsy ; quant à l’autre, il jura que, resté dans le bar, il avait assisté à la seconde et à la troisième irruption de Watson dans le débit afin d’assommer l’inoffensif Patsy. L’ignoble langage attribué à « l’agresseur » était si invrai-

semblable que, songea Watson, ses accusateurs dépassaient la mesure et nuisaient à leur propre cause : de tels propos de sa part étaient si impossibles ! Mais lorsqu'ils parlèrent de la grêle de coups qu'il avait assenés sur le crâne et la figure de ce pauvre Patsy, et d'une chaise qu'il aurait démolie en essayant d'écraser son adversaire à coups de talon, Watson ne put s'empêcher de rire *in petto* de cette richesse d'imagination. Cette hilarité, toutefois, s'accompagnait d'un sentiment de tristesse : le procès, en effet, était une farce, mais il se sentait déprimé devant une telle bassesse en réfléchissant au long chemin que devait parcourir encore l'humanité pour s'élever au-dessus de ces turpitudes.

Watson ne pouvait se reconnaître lui-même – pas plus, d'ailleurs, que n'eût pu le faire son pire ennemi – dans ce portrait d'apache fanfaron, de brute avinée, qu'on faisait de lui. D'ailleurs, comme dans tous les cas de parjures compliqués, les lacunes et les contradictions abondaient. Le juge feignit de ne pas s'en apercevoir. Quant au procureur et à l'avocat de Patsy, ils eurent l'élégance de les passer sous silence. Watson, qui ne s'était pas soucié de se choisir un avocat, s'en félicitait à présent.

Il conservait néanmoins un vestige de confiance dans l'impartialité du juge lorsqu'il se présenta à la barre pour donner sa version de l'affaire :

– Je flânais dans la rue, Votre Honneur, commença-t-il...

Mais le magistrat l'interrompit d'une voix tonitruante :

– Nous ne sommes pas ici pour nous occuper de vos actes précédant le délit. Qui a porté le premier coup ?

– Je n'ai pu, devant votre Honneur, citer de témoins oculaires, fit remarquer Watson, et la véracité de ma déposition ne peut ressortir que du récit en détail de...

Le juge l'interrompit de nouveau :

– Les récits de magazine ne nous intéressent pas ! rugit-il en lui lançant un regard si furieux que Watson eut peine à croire que cet homme était le même dont il venait d'étudier la physionomie voilà un instant.

– Qui a frappé le premier coup ? répéta l'avocat de Patsy.

Là-dessus, l'avocat-général s'interposa : les deux causes ne faisaient qu'une ; il demandait à savoir de laquelle il s'agissait et de quel droit l'avocat de Patsy se permettait d'interroger le témoin à cette phase de l'interrogatoire. L'avocat de Patsy riposta aussitôt. Le juge intervint ; il déclara ignorer que les deux causes fussent liées. De longues explications s'ensuivirent ; elles donnèrent lieu à un duel oratoire magistral, qui se termina par des excuses de la part des deux avocats. Toute cette mise en scène produisit sur Watson l'effet de pickpockets simulant une mêlée pour bousculer un honnête homme et lui arracher sa bourse. La machine fonctionnait, voilà tout !

– Que veniez-vous faire dans un endroit de si louche réputation ? lui demanda-t-on.

– Depuis des années, je m'intéresse aux questions économiques et sociologiques, pour me documenter…

Mais Watson ne put aller plus loin :

– Foin de vos mots en « iques », grommela le juge. Je vous pose une simple question. Répondez-y sans tourner autour du pot. Est-il vrai, ou non, que vous étiez ivre ?

Watson essaya alors de décrire comment Patsy s'était martelé la figure contre sa tête à lui, mais ses déclarations furent accueillies par un complet mépris. Le juge revint à la charge et le sermonna d'importance :

– Vous rappelez-vous, lui demanda-t-il, le serment solennel que vous avez prêté de dire la vérité et rien que la vérité ? Vous nous racontez une histoire à dormir debout. Admettez-

vous qu'un homme puisse s'infliger des blessures à soi-même en se martelant la figure contre votre tête ? Voyons est-ce raisonnable ?

– Les gens ne sont pas raisonnables quand ils se mettent en colère, dit doucement Watson.

Cette réponse fit sortir le juge de ses gonds et excita sa vertueuse indignation :

– De quel droit vous permettez-vous de parler ainsi ? s'exclama-t-il. Quelle impertinence ! Vous sortez de la question. Vous êtes ici, Monsieur, pour témoigner sur des faits. Le tribunal n'a que faire de votre opinion.

– Je me suis borné à répondre à votre question, Votre Honneur, fit humblement Watson.

– C'est faux ! tonitrua de nouveau le juge. Je vous préviens, vous m'entendez, que votre insolence vous expose à une peine sévère pour injures au tribunal. Apprenez que, dans cette petite salle de Justice, on sait observer la légalité et les règles élémentaires de la courtoisie !

Une autre passe d'armes entre les deux avocats sur des vétilles judiciaires interrompit son exposé des faits qui s'étaient passés au *Vendôme*, Carter Watson, l'esprit libre de toute acrimonie, amusé et attristé à la fois, vit fonctionner dans toute son ampleur et sa mesquinerie l'organisme qui dominait le pays ; il comprit pourquoi restaient impunis les honteux marchandages, les corruptions, les achats de conscience perpétrés dans un millier de villes par le lent et sourd travail des créatures de cet organisme. Il avait sous les yeux le lamentable spectacle d'un tribunal et d'un juge courbés sous les fourches caudines d'un louche teneur de tripot disposant de plusieurs centaines de votes. Ce scandale, bas et sordide, n'était qu'un des mille aspects du colossal système social qui, dans chaque ville et dans chaque État, écrasait de sa masse l'Amérique tout entière.

Une phrase familière lui résonnait à l'oreille : « Mieux vaut en rire... » Au plus fort de ces arguties, il se surprit à rire tout haut, ce qui lui valut un froncement de sourcils et un coup d'œil foudroyant de la part du juge... « Tous ces juges et avocaillons, se disait-il, abusant lâchement de leurs fonctions, sont pires, mille fois pires, que les brutes de marins qui, maîtres à leur bord, martyrisent leurs hommes ; ceux-là du moins, doivent se protéger eux-mêmes des effets de leurs sévices. Tandis que tous ces méchants robins se réfugient sous la majesté de la loi ! Ils frappent sans crainte qu'on ne leur rende coup pour coup, parce qu'ils ont pour les défendre les massues des policiers, cogneurs professionnels !... »

Néanmoins Watson contemplait tout cela sans amertume. Il oubliait la grossièreté et la petitesse devant le côté purement grotesque de ces vilenies, car il possédait la grâce rédemptrice de l'humour.

Tout houspillé, tout sermonné qu'il était, il réussit en fin de compte à exposer une version simple et franche de l'affaire et, malgré un contre-interrogatoire des plus agressifs, ces déclarations tinrent bon contre les démentis de ses adversaires. Sa déposition différait tellement des racontars mensongers de Patsy et de ses acolytes, qui suaient le parjure par leurs exagérations mêmes !

Le procureur et l'avocat de Patsy se contentèrent de soumettre leur cause au tribunal et, par une sorte de trêve, s'abstinrent de se passer mutuellement au crible. Watson protesta contre cette attitude, mais l'avocat général lui imposa silence en lui signifiant qu'il était l'accusateur public et connaissait son métier.

Finalement, le juge rendit son arrêt, qui débutait ainsi :

« Patrick Horan a déclaré qu'il était en état de légitime défense. M. Watson a déposé dans le même sens. Chacun d'eux a affirmé sous la foi du serment que le premier coup avait été por-

té par l'autre, et tous deux ont juré avoir été attaqués sans provocation. Une coutume légale veut qu'on consente à tout accusé le bénéfice du doute. Or, il existe ici un doute indiscutable. En conséquence, nous accordons le bénéfice du doute au dit Carter Waston, dont nous ordonnons par le présent arrêt l'élargissement. Le même raisonnement s'applique à Patrick Horan. Il obtient donc le bénéfice du doute et sa mise en liberté. Nous donnerons maintenant aux deux accusés un judicieux conseil : qu'ils se réconcilient et se serrent la main !... »

Le premier journal de l'après-midi publiait cette manchette : *Carter Watson acquitté.* Dans le second journal Waston lut : *Carter Watson échappe à une amende.* Mais le comble c'était un autre article intitulé : *Carter Watson, beau joueur, reste sans rancune.* On y racontait comment le juge Witberg avait conseillé aux deux adversaires de se serrer la main, ce qu'ils s'étaient hâtés de faire. Le journaliste ajoutait :

– Allons boire un coup par là-dessus, offrit Patsy Horan.

– Ce n'est pas de refus, répondit Watson. Eh, bras dessus, bras dessous, les deux hommes se rendirent au bar le plus proche !

IV

De toute cette aventure, Watson ne garda aucun souvenir amer : cette expérience sociale d'un nouvel ordre lui fournit même la matière d'un nouveau livre, qu'il intitula : *La Correctionnelle et sa procédure ; essai d'analyse.*

Un an plus tard, par une belle matinée d'été, il se promenait dans son ranch. Il était descendu de cheval pour grimper dans une petite gorge et examiner des bruyères de roche qu'il y avait plantées l'hiver précédent. En sortant de ce minuscule ca-

nyon, il déboucha sur l'une de ses prairies parsemées de fleurs, un endroit charmant et isolé, qu'un écran de basses collines et de bosquets mettait discrètement à l'abri des yeux du monde. Il y rencontra un inconnu, évidemment un promeneur qui devait habiter l'hôtel estival de la petite ville voisine, à deux kilomètres environ de là. Quand ils se virent nez à nez, ils se reconnurent mutuellement ; c'était le juge Witberg en flagrant délit de violation de propriété privée, car Watson avait fait planter en bordure de son terrain des poteaux avec des inscriptions interdisant le passage, encore qu'il ne se souciât guère de faire respecter cette interdiction.

Le juge s'avança la main tendue vers Watson, qui se refusa ouvertement à la prendre :

– Sale métier que la politique ! N'est-ce pas, monsieur le Juge ? lui lança Watson en guise de salutation... Oui, oui, je la vois bien, votre main ! mais il me déplaît de la serrer. Les journaux ont prétendu que j'avais donné une poignée de main à Patsy Horan après le procès. Vous savez fort bien qu'il n'en est rien, mais je vous déclare tout net que j'aimerais mille fois mieux serrer la main à cet individu et à toute sa bande de fripouilles que de prendre la vôtre !

Le juge Witberg, interloqué par cet accueil, toussota et poussa des exclamations de surprise, Watson, tout en le regardant, fut frappé d'une idée soudaine. Il décida sur-le-champ de jouer à ce triste sire un tour qu'il n'oublierait pas de sitôt – une petite farce macabre qui lui servirait de leçon...

Le juge parvint à dire :

– Je puis difficilement concevoir de la rancune chez un homme de votre valeur et avec une telle connaissance du monde ?

– De la rancune ? répliqua Watson. Je n'en éprouve pas le moins du monde, croyez-moi. Ce n'est pas dans mon tempéra-

ment ! Pour vous en donner la preuve, je vais vous montrer quelque chose de curieux, que vous n'avez jamais vu auparavant.

Ce disant, Watson jeta les yeux autour de lui et ramassa un silex aigu de la grosseur de son poing :

– Vous voyez ça ? dit-il. Regardez-moi !

Là-dessus, il se donna avec la pierre un coup sec sur la joue. La pierre fendit la chair jusqu'à l'os, et le sang jaillit :

– La pierre était trop pointue, annonça-t-il au magistrat stupéfié qui le crut fou… Il me faut contusionner cela un brin : rien de tel que la vraisemblance en pareil cas.

Watson, ayant trouvé ensuite une pierre ronde, s'en administra de bons coups sur la joue :

– Ah ! glousssa-t-il d'un ton ravi, mon portrait va prendre de beaux tons verts et noirs dans quelques heures. Ce sera très convaincant !

– Vous perdez la tête ! s'écria le juge tout tremblant de stupéfaction.

– Ne voyez-vous donc pas, que j'ai le visage tout en sang et meurtri ! Vous m'avez frappé deux fois de ce poing droit que voilà ! Pif ! Paf ! C'est une attaque brutale et sans provocation de ma part, ma vie est en danger, il faut que je me défende !

Le juge Witberg se recula avec effroi devant les poings menaçants de l'autre :

– Si vous portez la main sur moi, dit-il, je vous fais arrêter, prenez garde !

– Voilà exactement les recommandations que j'ai faites à Patsy. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ?

– Non !

– Eh bien ! ça !

En même temps, le poing droit de Watson s'abattit en plein sur le nez du juge Witberg, envoyant ce digne magistrat s'étaler de tout son long sur le dos, dans l'herbe :

– Debout ! lui cria Watson, debout ! Si vous êtes un gentleman, relevez-vous... Voilà encore ce que m'a dit Patsy !

Le juge Witberg, ayant décliné cette invitation, fut empoigné par le collet de son habit et brutalement remis sur ses pieds, mais il se retrouva aussitôt sur le dos avec un œil poché. Ensuite, ce fut un véritable massacre de Peaux-Rouges : le juge Witberg fut humainement et scientifiquement rossé. Watson lui tamponna de coups de poing les joues, les oreilles, lui frotta avec énergie la figure dans l'herbe, et il lui exposa en même temps la façon dont Patsy Horan s'y était pris avec lui-même. De temps à autre, et très soigneusement, le facétieux sociologue s'administrait un coup qui laissait une bonne marque. À un moment donné, hissant sur ses pieds le pauvre diable, il se donna du nez, délibérément, un coup violent contre le crâne de l'infortuné gentleman. L'appendice nasal se mit incontinent à saigner :

– Vous voyez cela ! s'exclama Watson en se reculant de façon à faire couler le sang tout le long de son devant de chemise... C'est vous qui avez fait ça ! Et avec votre poing, encore. C'est un véritable assassinat ! Je suis encore obligé de me défendre !

Une fois de plus la figure du juge Witberg fut prise pour cible par un poing qui l'envoya rouler dans l'herbe ; il y resta étendu et se mit à sangloter :

– Je vous ferai arrêter !

– C'est ce qu'a dit Patsy.

– ... une attaque brutale... pif, paf... et sans provocation, à coups de poing, comme ça... pif, paf !

– C’est ce qu’a dit Patsy.

– Je vais vous faire arrêter, vous pouvez en être sûr !

– Vas-y donc, mon pote, nous verrons qui des deux aura raison de l’autre !

Sur ces mots, Carter Watson redescendit la gorge, remonta sur son cheval et se rendit à la ville.

Une heure plus tard, tandis que le juge Witberg, tout éclopé, regagnait en boitillant son hôtel, il était arrêté par le garde-champêtre, et inculpé sur la plainte de Carter Watson, d’attaque en terrain interdit et de voies de fait.

V

– Votre honneur, disait le jour suivant Watson au juge de paix de son village, qui était un fermier prospère, sorti, une trentaine d’années auparavant, d’une école d’agriculture... Votre Honneur, puisque le nommé Sol Witberg a jugé bon de déposer une plainte de voies de fait, à la suite de la mienne, sur le même sujet, je vous prie de vouloir bien lier les deux causes, étant donné que les témoignages et les faits sont les mêmes dans les deux cas.

Le juge ayant accueilli favorablement cette requête, on appela la cause conjointe. Watson, en tant que témoin à charge, se fit entendre le premier à la barre :

– J’étais, déposa-t-il, en train de cueillir des fleurs dans ma propriété, à cent lieues de me douter qu’un danger me menaçât, lorsque de derrière les arbres surgit cet homme qui se précipita

sur moi en s'exclamant : « Je suis le Dodo, et vais te mettre en lambeaux... Haut les mains ! » Je me mets à sourire, croyant à une farce, mais voilà que de deux coups de poing – pif ! paf ! – cet individu m'étend par terre en répandant mes fleurs tout autour de moi et en m'abreuvant d'injures. C'est un cas d'attaque brutale et sans provocation ; voyez ma joue, voyez mon nez ! Je n'y ai vu que du feu ! L'homme devait être ivre. Avant que je fusse revenu de ma surprise, il m'avait mis dans l'état où vous me voyez. Ma vie était en danger, j'ai dû me défendre. Voilà tout ce que j'ai à dire, Votre Honneur. Pour terminer j'ajouterai que je n'en reviens pas d'étonnement. Pourquoi a-t-il dit qu'il était le « Dodo » et pourquoi m'a-t-il sauvagement assailli ?

Sol Witberg reçut une excellente leçon dans l'art de se parjurer. Que de fois, du haut de son siège présidentiel, n'avait-il pas prêté une oreille indulgente aux faux témoignages dans des causes truquées et cuisinées de toutes pièces ? Or voici que, pour la première fois, ces parjures se dirigeaient contre lui, alors qu'il ne trônait plus au tribunal. Soutenu par les huissiers, les gourdins des policiers et les cellules des prisons...

– Votre Honneur, s'écria-t-il, jamais je n'ai entendu pareilles impostures ! Cet homme ment avec une impudence...

Watson se dressa, comme mu par un ressort :

– Votre Honneur, je proteste ! C'est à Votre Honneur seul, n'est-il pas vrai, de juger de la véracité ou de la fausseté des dépositions ? Le témoin vient à la barre pour déposer uniquement sur des faits récents. Son opinion personnelle sur des généralités ou sur mon compte n'a rien à voir avec la présente cause !

Le juge, assez perplexe, se gratta un moment la tête ; puis, avec une flegmatique indignation, il se prononça :

– Très juste ! Je m'étonne vraiment qu'un homme comme vous M. Witberg, un juge, dites-vous, rompu aux pratiques de la loi, ait pu se rendre coupable d'une telle conduite, si indigne de

vos hautes fonctions ! Votre attitude et vos procédés ne me rappellent que trop des manœuvres qui sont la honte du barreau. Il s'agit ici d'un simple fait : attaque et voies de fait au préjudice d'un citoyen inoffensif. Nous sommes ici pour définir qui a porté le premier coup, et vos estimations des qualités ou défauts personnels de M. Watson ne nous intéressent pas… Poursuivez votre déposition…

Si Sol Witberg n'avait pas eu les lèvres si enflées et douloureuses il se les fût mordues de dépit à cette semonce. Mais il se contint et se borna à faire un récit fidèle et simple de la façon dont les choses s'étaient passées…

– Puis-je suggérer à Votre Honneur, dit Watson, de demander au témoin ce qu'il faisait dans ma propriété ?

– Question très légitime !… Que faisiez-vous, Monsieur, sur les terres de M. Watson ?

– J'ignorais me trouver dans sa propriété.

– Pardon ! Il s'agit d'une violation indiscutable de propriété privée, Votre Honneur, j'ai fait planter des poteaux partout, dans des endroits très apparents, interdisant l'accès de la propriété !

– Je n'ai vu aucun de ces poteaux, dit Sol Witberg.

– Je les ai vus moi-même, coupa net le juge ; ils sont très lisibles et je vous avertis, Monsieur, que si vous commencez à prendre des libertés avec la vérité sur des questions secondaires, vous rendrez sujettes à caution vos déclarations ultérieures sur des points plus importants… Pourquoi avez-vous frappé M. Watson ?

– Votre Honneur, je le répète, je n'ai pas porté le moindre coup ! Je n'ai même pas levé la main !

Le juge se tourna vers Carter Watson, regarda son visage meurtri et tuméfié, puis fixa d'un œil sévère Sol Witberg :

– Regardez la joue de cet homme ! tonna-t-il. Si vous n'avez pas levé la main, comment se fait-il qu'il soit en cet état ?

– Comme je viens de l'affirmer sous...

– Prenez garde ! fit le magistrat.

– C'est ce que je fais, Monsieur : je n'entends dire que la vérité pure et simple. Il s'est blessé volontairement avec une pierre – ou plutôt avec deux pierres.

– Est-il admissible, demanda Watson, qu'un homme, à moins d'être fou, s'abîme ainsi la figure, et persiste à se la marteler, avec un ou deux cailloux ?

– Cela me paraît, en effet, un conte à dormir debout, fit le juge en guise de commentaire... Monsieur Witberg, n'auriez-vous pas bu ?

– Non, Monsieur !

– Vous ne buvez pas ? Jamais ?

– Si, mais très peu, de temps à autre.

Le juge médita cette réponse avec un air de profonde pénétration.

Watson en profita pour décocher un clin d'œil ironique à Sol Witberg, qui ne parut pas apprécier l'humour de la situation.

Le juge rendit enfin son arrêt, qui débutait ainsi :

« Cause singulière, très singulière ! Les dépositions des deux parties sont en flagrante contradiction. Il n'y a pas de témoins en dehors des deux plaignants : chacun d'eux prétend que l'autre a commencé, et les moyens légaux me manquent pour établir où gît la vérité. N'empêche que je garde mon opinion personnelle, monsieur Witberg, et je vous conseille de vous

abstenir dorénavant de remettre les pieds dans la propriété de M. Watson…

– Mais c'est révoltant ! s'exclama Sol Witberg en se dressant tout d'une pièce.

– Asseyez-vous ! tonitrua le juge, et taisez-vous, Monsieur ! Si vous m'interrompez encore une fois, je vous inflige une amende pour insultes au tribunal ; et elle sera forte, je vous en préviens ! – d'autant plus forte qu'en votre qualité de juge vous devriez savoir la courtoisie et la dignité qui doivent régner dans une Cour de Justice. Voici maintenant mon arrêt :

« Il est de règle juridique d'accorder à l'accusé le bénéfice du doute. Comme je l'ai dit et le répète, je n'ai aucun moyen légal de déterminer qui a porté le premier coup. Conséquemment, et à mon grand regret (ce mot fut souligné d'une pause et d'un regard écrasant à l'adresse de Sol Witberg), je me vois obligé, dans les deux cas, d'accorder à l'inculpé le bénéfice du doute. Messieurs, vous êtes tous deux libres !

– Eh bien ! nous allons arroser cela ! dit Watson à Witberg, en sortant avec lui de la salle d'audience.

Mais ce personnage ulcéré refusa d'aller sceller bras dessus, bras dessous, cette décision, au prochain bar.

« PLEINE LUNE »[8]

John Claverhouse répondait à ce surnom. Vous savez ce qu'il évoque : des pommettes largement écartées, le front et le menton se fondant dans les joues pour parfaire un rond et le nez, aplati et mou, planté à égale distance de tous les points de cette circonférence, étalé au centre même du visage comme une boulette de pâte sur un plafond.

Peut-être convient-il de chercher là le mobile de ma haine pour John Claverhouse, car son physique offusquait ma vue et je considérais sa présence comme de trop sur terre. Il se peut aussi que ma mère, probablement superstitieuse, ait regardé la lune du mauvais côté à un moment inopportun. Qui sait ?

Quoi qu'il en soit, j'exécrais John Claverhouse. Non que je puisse lui reprocher de m'avoir causé un tort quelconque ou joué un sale tour, loin de là. Le mal s'avérait plus grave et plus subtil, d'une essence insidieuse défiant toute analyse et toute définition.

Nous avons tous plus ou moins éprouvé pareils sentiments. Qui de nous, en présence de tel individu dont, une minute plus tôt, nous ne soupçonnions même pas l'existence, ne s'est dit dès l'abord : « Ce type-là ne me revient pas. » Et pour quel motif ? Impossible de répondre : nous savions seulement que sa tête nous déplaisait. Une antipathie s'éveillait chez nous. C'est tout. Tel était mon cas envers John Claverhouse.

---

8 Moon Face. (*The Argonaut,* San Francisco, 21 juillet 1902. Recueilli dans *Moon Face.* Macmillan, septembre 1906.)

Quel droit un quidam de cette sorte avait-il au bonheur ? Cependant, optimiste invétéré, il débordait de gaieté et riait sans cesse. Le monde entier semblait toujours parfait aux yeux de ce fichu imbécile. Ah ! comme mon âme s'ulcérait de le voir aussi radieux ! Jadis, je supportais la joie bruyante d'autrui et il m'arrivait même parfois de la partager, jusqu'au jour maudit où je rencontrai John Claverhouse.

Son rire m'irritait jusqu'à l'obsession, me hantait, m'obsédait, ne voulait plus me lâcher. C'était un rire énorme, un rire de Gargantua. Il me poursuivait, vibrant et sonore, et me produisait l'effet d'une râpe sur les fibres de mon cœur.

Au petit jour, il arrivait à travers champs à troubler de ses saccades mes doux songes. Sous la splendeur redoutable de midi, à l'heure où les plantes se penchent sur leurs tiges, où les oiseaux se réfugient au plus profond des bois, où toute la nature s'assoupit, ses retentissants « Ha ! ha ! » et « Ho ! ho ! » s'élevaient vers les cieux et insultaient à l'astre du jour. Et à minuit, dans les sentiers noirs et solitaires qui le ramenaient de la ville, son rire satanique sévissait encore pour m'arracher au repos : je n'avais d'autre ressource que de me tordre de rage sur ma couche et de m'enfoncer les ongles dans les paumes.

Une nuit, j'allai clandestinement lâcher ses vaches et ses veaux dans ses récoltes ; mais le matin je l'entendis rire aux éclats tandis qu'il rentrait son bétail.

– Ce n'est rien, dit-il. Pourquoi reprocher à ces pauvres bêtes d'avoir cherché provende plus grasse ?

Il possédait un chien qu'il appelait Mars, grand et superbe animal, moitié chien courant et moitié limier, avec les qualités des deux races.

John affectionnait particulièrement Mars, qui ne le quittait jamais. Mais je sus prendre patience et quand l'occasion se pré-

senta, j'attirai la bête à l'écart et lui servis un appétissant bifteck assaisonné de mort-aux-rats.

Eh bien, croyez-moi si vous voulez, John Claverhouse ne parut pas s'en affecter le moins du monde. Ses rires n'en furent ni moins bruyants ni plus rares et sa figure ressembla plus que jamais à une pleine lune.

Je mis le feu à son hangar à foin et à sa grange. Le lendemain, un dimanche, je vis mon bonhomme déambuler plein de joie et d'entrain par les sentiers fleuris.

– Où allez-vous donc ? lui criai-je.

– À la pêche, me répondit-il, sa face resplendissant comme la lune à son plein. J'aime tant les truites !

Fut-il jamais homme aussi grotesque ! Toute sa récolte venait d'être brûlée et il n'était pas assuré, je le savais. Et malgré la perspective de la misère et d'un hiver rigoureux, l'imbécile s'en allait pêcher la truite, comme cela, par plaisir !

Si son sourcil s'était un tant soit peu froncé de tristesse, ou si sa figure bovine s'était allongée et rembrunie, cessant de ressembler à la lune, si une seule fois ce sourire l'avait abandonné, je lui aurais peut-être pardonné de vivre.

Mais non ! le malheur ne faisait qu'augmenter son allégresse. Je l'abreuvai d'injures. Il se borna à me considérer avec un étonnement béat.

– Moi, vous frapper ? Et pourquoi donc ? me demanda-t-il, tranquillement, et il s'esclaffa. Ce que vous pouvez être drôle ! Ho ! ho ! Vous me ferez mourir de rire, ma parole ! Hi ! hi ! hi ! Ooh ! ho ! ho ! ho !

Vraiment, cela passait les bornes. Par le sang de Judas, comme je le haïssais ! Et puis ce nom… *Claverhouse !* Quel nom absurde ! Oyez plutôt ! *Claverhouse !* Miséricorde divine ! Pourquoi *Claverhouse ?* Je ne cessais de ressasser cette ques-

tion. Smith, ou Brown, ou Jones, passe encore ! mais *Claverhouse !* Je vous en fais juge. Répétez mentalement ce mot ! *Claverhouse ;* écoutez-en la résonance ridicule : *Claverhouse !*

Un homme affublé d'un patronyme pareil mérite-t-il de vivre ? Répondez-moi franchement. Non, n'est-ce pas ? C'est aussi mon opinion.

Mais je pensai à ses échéances. La destruction de sa grange et de ses récoltes ne lui permettrait pas d'y faire face. Je persuadai un usurier, aux lèvres cousues et aux poings serrés, de se faire transférer les billets.

Et, sans paraître en nom, par l'intermédiaire de ce grippe-sou, je provoquai les protêts : quelques jours de grâce seulement, pas plus que la loi n'en prévoyait, croyez-m'en, furent accordés à John Claverhouse pour vider les lieux.

Alors, en flâneur, je descendis voir comment il supportait le choc, car depuis plus de vingt ans il habitait cette maison. Quand il m'aperçut, ses yeux en boules de loto se mirent à clignoter, la joie se répandit sur son visage, qui s'épanouit une fois de plus comme la pleine lune.

– Ah ! ah ! ah ! éclata-t-il. Non ! ce qu'il peut être drôle, ce gamin ! Figurez-vous qu'il était en train de jouer là-bas sur le bord de la rivière quand un morceau de la berge s'effondre et l'éclabousse. – Oh ! papa ! me crie-t-il, une grande flaque d'eau qui a sauté sur moi !

Il s'interrompit attendant que je me joigne à son infernale hilarité.

– Je ne vois là absolument rien de risible, répondis-je sèchement, et je sentis mes traits se contracter.

Puis reparut devant mes yeux cette odieuse expression de joie, s'accentuant et s'étendant, comme je l'ai déjà dit ; son visage s'illumina telle une lune d'été, et :

– Ah ! ah ! C'est cocasse ! Alors, vous ne voyez pas ? Hi ! hi ! Ho ! ho ! Il ne saisit pas ! Eh bien, écoutez-moi.

Tournant les talons, je m'enfuis. Je me sentais à bout d'endurance.

Il faut en finir, me dis-je, de ce sacré raseur ! La terre doit en être purgée.

En remontant la colline, j'entendais encore les échos de son horrible rire.

Or, je me flatte de ne jamais accomplir une besogne à moitié. Quand je pris la résolution de tuer John Claverhouse, ce fut avec l'idée fixe d'agir de façon à m'éviter tout regret ultérieur. Je hais le bousillage et déteste la brutalité. Le fait de frapper quelqu'un bêtement, avec le poing nu, me répugne, m'écœure. Pouah !

Tirer sur John Claverhouse – oh ! ce nom ! – le poignarder ou l'assommer, ne me disait rien. Je me sentais enclin non seulement à l'exécuter artistement, mais encore de manière que le plus mince soupçon ne pût m'effleurer.

Je tendis vers ce but tous les ressorts de mon ingéniosité. Après huit jours d'incubation, mon plan était éclos et je me mettais à l'œuvre.

J'achetai une jeune épagneule de cinq mois et m'appliquai à la dresser. Le moindre curieux eût remarqué que ce dressage portait sur un point unique : *la faire rapporter*.

J'enseignai à la chienne, que j'appelais Bellone, de rapporter des bâtons que je jetais à l'eau : elle devait s'exécuter aussitôt, sans les mordiller ou folâtrer avec. J'exigeais qu'elle ne flânât en route sous aucun prétexte et me ramenât immédiatement le projectile. Je m'enfuyais et habituais Bellone à me poursuivre, le bâton entre les dents, jusqu'à ce qu'elle m'eût rejoint.

L'intelligente bête se prit au jeu avec un tel entrain que je me déclarai bientôt satisfait.

Dès que l'occasion se présenta, j'offris Bellone en cadeau à John Claverhouse. Je savais ce que je faisais, car je lui connaissais une petite faiblesse : depuis longtemps il se rendait régulièrement coupable d'un péché mignon et discret.

– Non ! s'excusa-t-il quand je glissai dans sa main l'extrémité de la laisse. Non ! ce n'est pas possible !

Sa bouche s'ouvrit comme un four et il sourit de toute sa détestable face de lune.

– Je..., je me figurais que vous ne m'aimiez pas. N'était-ce pas ridicule de se tromper de la sorte ?

Et à cette pensée il se tint les côtes.

– Comment l'appelez-vous ? parvint-il à me demander entre deux accès.

– Bellone.

– Bellone ! Hi ! hi ! Quel drôle de nom !

Je grinçai des dents ; sa joie me serrait les mâchoires et je lui lançai du bout des lèvres :

– C'était l'épouse de Mars, comme vous savez.

Alors la splendeur de la pleine lune envahit son visage et il éclata :

– Mars, c'est le nom de mon autre chien. Eh bien ! Bellone est veuve maintenant ! Ho ! ho ! ho ! Hi ! hi !

Je fis demi-tour et m'enfuis sur le coteau, poursuivi de ses exclamations.

La semaine s'écoula ; le samedi soir je lui demandai :

– N'est-ce pas lundi le jour de votre départ ?

Il me fit un signe joyeux d'assentiment.

– Alors, finies les parties de pêche à la truite dont vous raffolez tant ?

Mon ton sarcastique lui échappa.

– Pas encore ! Demain, je vais m'efforcer d'en rapporter un plein panier.

Ma certitude doublement confirmée, je rentrai chez moi, plongé dans le ravissement.

Le lendemain de bonne heure, je le vis partir avec son épuisette et son sac de toile, Bellone trottinant sur ses talons. Sachant où il se dirigeait, je coupai par le pré de derrière la maison et, à travers la broussaille, je gagnai le sommet de la montagne. Soucieux de ne pas me montrer, je suivis la crête sur une distance d'environ trois kilomètres, jusqu'à un amphithéâtre naturel où un ruisseau, jaillissant d'une gorge, s'étalait en un vaste étang tranquille, bordé de rochers.

C'était là !

Je m'assis sur le flanc de la montagne afin de ne rien perdre de ce qui se passerait, et j'allumai ma pipe.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que j'aperçus John Claverhouse remontant le cours d'eau. Bellone gambadait à ses côtés et tous deux paraissaient animés des meilleures dispositions : les jappements brefs et saccadés de la chienne se mêlaient aux notes profondes de la basse de l'homme.

Arrivé à l'étang, il jeta à terre sac et filet et tira de sa poche un objet semblable à une grosse chandelle. Je n'ignorais pas ce qu'est un bâton de « Géant ». Car telle était sa méthode pour

prendre les truites, il les dynamitait. Il fixa le cordon en enroulant le « Géant » bien serré dans une bande de coton, l'alluma et lança l'explosif dans le ruisseau.

Rapide comme l'éclair, Bellone s'était élancée. J'aurais hurlé de joie ! Claverhouse la rappela, mais en vain. Il la bombarda de cailloux et de mottes de terre, mais, sans se hâter, elle atteignit le boudin de dynamite, le saisit dans sa gueule et, virant sur elle-même, regagna la rive.

Alors seulement il comprit le danger et s'enfuit. Ainsi que je l'avais combiné et prévu, elle escalada la berge et se mit à poursuivre son nouveau maître. Je vous l'affirme, ce fut superbe !

Ainsi que je vous l'ai dit, l'étang se trouvait au fond d'une sorte d'amphithéâtre. À cet endroit, de grosses pierres formaient un pont primitif. De-ci, de-là, à droite, à gauche, d'un caillou à l'autre, détalait Claverhouse suivi par Bellone. Je n'aurais jamais supposé qu'un balourd de sa trempe pût courir si vite. Bellone, à ses trousses, gagnait du terrain sur lui. Au moment où en plein élan elle le rejoignait, le nez à ses genoux, il se produisit une brève lueur, un flocon de fumée et une effroyable détonation.

À l'endroit où l'homme et le chien se démenaient la seconde auparavant, il ne restait qu'un énorme trou béant dans le sol.

« Mort par accident au cours d'une partie de pêche prohibée. »

Tel fut le verdict de l'enquête menée par le coroner.

Voilà pourquoi je m'enorgueillis de la manière propre et artistique dont je supprimai John Claverhouse. Pas de bousillage, pas de brutalité : rien de quoi rougir dans toute l'opération, ainsi que vous en conviendrez vous-même, j'en suis persuadé.

Son rire infernal a cessé d’éveiller les échos des collines et sa face de lune ne se montre plus pour nous narguer. Depuis lors, mes jours sont redevenus paisibles et mes nuits ineffables.

SOIRÉE D'AMATEURS[9]

Le garçon de l'ascenseur sourit, pour lui-même, d'un air entendu. Quand elle était montée, il avait remarqué l'éclat de ses prunelles et l'animation de ses joues. La petite cabine paraissait transformée par le rayonnement que dégageait la jeune femme. Rien de semblable, à la descente. La flamme des yeux et la couleur du visage avaient disparu. Elle fronçait les sourcils et son regard était devenu froid et gris.

Oh ! certes, il connaissait ces indices ! Il se piquait du don d'observation et un jour, quand il serait grand, il deviendrait journaliste ! En attendant, il étudiât le flot de la vie qui montait et descendait, dans la cage de son ascenseur, les dix-huit étages du gratte-ciel.

Il poussa la porte à glissière et regarda la femme s'engager dans la rue d'un pas ferme.

Sa démarche révélait une vigueur rappelant la campagne plutôt que le pavé des villes, mais avec une certaine élégance robuste qui donnait une impression de virilité sans diminuer pour autant son charme féminin. Elle provenait d'une lignée de gens combatifs qui avaient travaillé vaillamment de la tête et des bras, ombres sorties du passé brumeux pour faire de leur descendante une réalisatrice.

Elle s'en allait un peu fâchée mais surtout déçue.

---

9 Amateur Night. (*The Pilgrim*, décembre 1903. Recueilli dans *Moon-Face*. Macmillan, septembre 1906.)

– Je sais d'avance ce que vous allez me raconter, avait dit le directeur, coupant court, d'une voix aimable mais décidée, au long discours qu'elle avait préparé. J'en ai entendu suffisamment, avait-il poursuivi, impitoyable. Vous ignorez tout du métier de journaliste. Vous ne possédez ni l'entraînement, ni la discipline, ni la formation nécessaires. Vous avez fait vos études dans une école supérieure, peut-être même les avez-vous complétées dans une école normale ou un lycée. Vous avez remporté des succès dans la classe d'anglais. Toutes vos amies vous ont répété que vous écriviez élégamment et avec esprit, etc. Alors, vous vous croyez à même d'entrer dans notre profession et vous désirez une place parmi nous. Eh bien, je le regrette infiniment, mais je ne vois aucun emploi vacant. Si vous saviez combien est encombré...

Elle interrompit à son tour :

– Comment sont entrés dans ces emplois ceux qui les occupent ? Comment puis-je vous prouver que je possède toutes les aptitudes requises...

– Ces gens-là se sont rendus indispensables, fut la simple réponse. Faites comme eux...

– Mais comment, si on ne m'en offre pas l'occasion ?

– Provoquez-la vous-même.

– De quelle façon ?

En son for intérieur, elle jugeait ce directeur dénué de logique.

– Ça c'est votre affaire, et non la mienne, conclut-il en se levant pour indiquer la fin de l'entretien. Sachez, Mademoiselle, qu'au moins dix-huit autres postulantes se sont présentées ici cette semaine et que je n'ai pas le loisir de répondre à toutes vos questions. Les fonctions que j'exerce ici s'accordent mal avec le rôle de professeur de journalisme.

Elle sauta dans un tramway de banlieue et, en cours de route, examina de nouveau l’entrevue sous tous ses aspects. « Comment se rendre indispensable ? » répéta-t-elle, en grimpant les trois étages menant à la chambre, où elle et sa sœur logeaient. « Comment ? »

Elle ne perdait pas de vue ce problème, car la ténacité écossaise, malgré bien des générations d’ancêtres exilés du sol natal, dominait toujours dans sa nature. En tout cas, il lui fallait trouver une solution sans tarder.

Sa sœur Letty et elle arrivaient d’une petite ville de Californie avec l’espoir de faire leur chemin dans la grande cité de San Francisco. Leur père, John Wyman, un pauvre diable de cultivateur ruiné par des spéculations malheureuses, s’était vu dans l’obligation de laisser ses filles se débrouiller seules. Monitrices dans une école durant la journée, le soir, elles avaient suivi des cours de sténodactylographie, se constituant ainsi un bagage pratique pour se lancer dans une aventure qui ne s’annonçait guère comme un succès. La ville foisonnait de sténodactylographes débutantes et les deux jeunes filles n’avaient à offrir que leur inexpérience. À part soi, Edna ambitionnait le journalisme ; mais elle voulait d’abord entrer dans un bureau, afin de s’assurer la sécurité matérielle et le temps nécessaire pour se préparer à la profession de son choix. Hélas ! l’emploi de bureau ne s’était point présenté, ni pour elle ni pour Letty et de jour en jour leurs économies fondaient, alors que le loyer demeurait le même et que le poêle dévorait le charbon avec une égale voracité. Leur petit pécule était bien maigre, à présent !

– Il y aurait peut-être Max Irwin, dit Letty. C’est un journaliste réputé. Va le trouver, Ed. Il pourrait peut-être te donner un conseil.

– Mais je ne le connais pas ! objecta Edna.

– Connaissais-tu davantage le directeur que tu viens d’aller voir ?

– N-o-on, mais ce n'est pas la même chose.

– Et les gens inconnus de toi qu'il te faudra interviewer, lorsque tu posséderas la science du journalisme ! insista Letty.

– Je n'ai pas encore considéré la question sous cet angle. Somme toute, où est la différence, si je vais voir M. Max Irwin pour un journal, ou pour mon propre compte ? En outre, j'acquerrai ainsi de l'entraînement. Je vais chercher son adresse dans l'annuaire.

– Letty, je sens que je ferai mon chemin dans les lettres, proclama-t-elle d'un ton péremptoire l'instant d'après. J'en ai l'intuition, saisis-tu bien ce que je veux dire ?

Letty comprit et approuva :

– Je me demande à quel genre d'homme tu auras affaire, dit-elle doucement.

– Je te renseignerai là-dessus d'ici quarante-huit heures.

Letty battit des mains.

– Bravo ! Voilà le vrai esprit journalistique ! Disons d'ici vingt-quatre heures, et ce sera parfait.

– ... Et excusez-moi de vous avoir dérangé, conclut-elle après avoir exposé sa situation à Max Irwin, correspondant de guerre réputé et vétéran de la Presse.

– Du tout, répondit-il, repoussant d'un geste les excuses de la jeune fille. Si vous ne menez pas campagne pour vous-même, qui donc s'en chargera ? Je devine nettement vos aspirations : vous voulez entrer au *Moniteur*, et tout de suite, alors que vous ne possédez aucune expérience de la partie. D'abord, avez-vous quelque piston ? Il existe dans cette ville une douzaine de personnalités dont une simple ligne constituerait un « sésame,

ouvre-toi » infaillible. Ensuite votre propre mérite déciderait de votre succès ou de votre échec ; le sénateur Longbridge, par exemple, ou Claus Inskeep, le roi des tramways, ou Lans, ou encore MacCheney…

Il s'arrêta dans l'expectative.

– Je ne connais aucun de ces messieurs, prononça-t-elle, consternée.

– Il n'est pas indispensable que vous les connaissiez personnellement. Connaissez-vous quelqu'un parmi leurs relations ? ou une personne qui connaisse quelqu'un parmi leurs relations ?

Edna hocha la tête.

– Eh bien, tournons-nous d'un autre côté, poursuivit-il. Décidément, il faudra que vous agissiez par vos propres moyens. Voyons un peu…

Il se tut et réfléchit un instant, les paupières fermées et un pli au front. Elle observait son visage avec attention, quand soudain, le journaliste rouvrit les yeux et ses traits s'éclairèrent.

– Ça y est ! J'ai trouvé ! Mais non, attendez encore un instant.

À son tour, il scruta le minois de sa visiteuse, avec une insistance telle que la jeune fille sentit ses joues s'empourprer.

– Je crois que vous vous en tirerez… encore que cela reste à voir, proféra-t-il, d'un ton énigmatique. Ce sera, en outre, une belle occasion de montrer s'il y a de l'étoffe en vous, et votre réussite constituera auprès du *Moniteur* une meilleure recommandation que toutes les lettres des sénateurs et des magnats de l'univers. Ce que je vous propose, c'est un tour à la « Soirée d'amateurs » des Loops.

– Je… je ne saisis pas très bien, balbutia Edna, car cette phrase ne présentait, pour elle, aucun sens. Qu'est-ce que les Loops ? et cette « Soirée d'amateurs » ?

– J'oubliais que vous débarquiez pour ainsi dire de la campagne. Félicitons-nous-en, si seulement vous possédez le cran du journaliste. Vous enregistrerez ainsi des impressions neuves impartiales, vigoureuses et saines. Les Loops sont situés aux confins de San Francisco, non loin du Parc : c'est un lieu de distractions. On y trouve un scenic-railway, un toboggan aquatique, un orchestre, un théâtre, une ménagerie, un cinéma et j'en passe. Les petites gens s'y rendent pour voir les bêtes et s'amuser, et d'autres spectateurs pour s'égayer en regardant s'amuser les petites gens. En somme, un établissement de gaieté démocratique, où l'on respire un bol d'air frais, voilà ce que sont les Loops.

« Surtout, ne manquez pas le music-hall, où les numéros se succèdent sans arrêt : jongleurs, acrobates, hommes-caoutchouc, danseurs du feu, chanteurs nègres, musiciens, mimes, solistes sentimentaux. Tous sont des artistes de profession. Ils en vivent, et beaucoup d'entre eux touchent de jolis cachets. Quelques-uns sont des bohèmes, paraissant là où ils décrochent un engagement, à l'Obermann, à l'Orphée, à l'Alcatraz, au Louvre, etc. D'autres effectuent dans toute la province des tournées assez fructueuses. C'est pour eux une diversion intéressante et les gains séduisants ne manquent pas d'attirer de nombreux candidats.

« Bref, dans son désir de divertir le public, l'administration des Loops, a institué ce qu'on appelle des « Soirées d'amateurs » : deux fois par semaine, quand les professionnels ont terminé leurs exhibitions, la scène appartient aux aspirants artistes. Les spectateurs demeurent dans la salle pour former le jury. Le public se transforme en critique d'art, ou il le croit, ce qui revient au même ; mais il paie sa place et y prend plaisir !

Ainsi la « soirée d'amateurs » devient-elle pour l'établissement une affaire rémunératrice.

« Cependant, et il convient de le noter, ces soi-disant amateurs ne le sont pas à titre bénévole. Ils sont payés pour exécuter leur numéro ; on pourrait tout au plus les appeler des « amateurs professionnels ». Il tombe sous le bon sens que la direction arriverait difficilement à recruter des gens prêts à affronter gratuitement une salle déchaînée, car dans ces occasions les spectateurs se transforment en démons. C'est très amusant... pour le public.

« Eh bien ! ce qu'on vous demande – et il faut pour cela des nerfs solides – c'est de vous rendre aux Loops, de vous engager pour deux soirées, celles de mercredi et de samedi, d'exécuter vos deux numéros et d'écrire ensuite vos impressions pour *le Moniteur du Dimanche.*

– Mais... mais... balbutia-t-elle. Je... je...

Sa voix trahissait sa déception et les larmes imminentes.

– Je comprends, dit-il avec douceur, vous vous attendiez à quelque chose de tout différent. À nos débuts, nous sommes tous les mêmes. Rappelez-vous l'amiral de la Marine Royale qui autrefois avait balayé le pont, et astiqué les cuivres du navire. Il faut accepter les mauvais côtés de l'apprentissage ou renoncer immédiatement au métier. Voyons, que décidez-vous ?

Suffoquée par la brusquerie de la question, elle hésitait. Le visage du vieillard s'assombrit :

– Considérez ce point de départ comme une épreuve, dit-il en manière d'encouragement, une épreuve assez pénible, sans doute, mais inévitable ! Armez-vous de courage pour l'affronter.

– J'essaierai, murmura-t-elle.

En même temps, elle s'effarait de la hâte fébrile de ces citadins avec qui elle allait entrer en contact.

– À la bonne heure ! Tenez, moi, lors de mes débuts, j'ai essuyé les pires déboires. Ensuite, on m'a confié les affaires de police et les divorces. Quelle période assommante ! À la longue, tout s'est terminé à mon plus grand profit. Vous avez plus de chance que moi. Vous commencez par un travail facile, peut-être pas spécialement reluisant, mais qu'importe ? Essayez. Montrez ce dont vous êtes capable et on fera appel à vos talents pour une collaboration plus importante et plus rémunératrice. Alors, c'est entendu, filez cet après-midi aux Loops et faites-vous engager pour deux numéros.

– Mais quel genre de numéros puis-je exécuter ? demanda-t-elle.

– Bah ! Ce n'est pas compliqué. Savez-vous chanter ? Ne vous tourmentez pas : il n'est pas indispensable d'être une prima dona. Criez, faites n'importe quoi ; tout ce qu'on vous demande, c'est d'amuser la salle, de lui procurer des distractions à sa portée. Faites hurler le public : il se montrera satisfait. Soyez accompagnée d'une autre personne afin de ne pas vous laisser intimider. Bavardez. Circulez parmi les amateurs attendant leur entrée en scène, interrogez-les, étudiez-les, photographiez-les mentalement. Saisissez, autant que possible, l'atmosphère, la couleur, toute la couleur locale que vous pourrez. Puisez là-dedans des deux mains, pour en extraire l'essence, l'esprit, la signification. Vous ne comprenez pas ce que cela veut dire ? Trouvez-le, vous êtes là pour cela. Voilà ce que les lecteurs du *Moniteur du Dimanche* désirent savoir.

« Que votre style soit clair, vos phrases vigoureuses, bien appropriées et concrètes dans les comparaisons. Évitez la vulgarité et les lieux communs. Apprenez à choisir les traits essentiels, éliminez le superflu ; sachez peindre avec des mots, et *le Moniteur* vous ouvrira ses portes. Prenez quelques vieux numéros du *Moniteur du Dimanche* et inspirez-vous de l'article principal. Exposez en quelques lignes votre sujet dans le préambule, et développez-le au cours du morceau. Ensuite, soignez votre

conclusion, afin que si la place manquait dans le journal, on puisse couper votre texte n'importe où et y rattacher la fin. Ainsi votre récit tiendra encore debout… Pour l'instant, cela suffit. »

Lorsqu'ils se levèrent, Edna, galvanisée par l'enthousiasme du vieux journaliste, par son verbe rapide et saccadé frémissait du désir d'apprendre.

– Et n'oubliez pas, Miss Wyman, si vous voulez arriver, que l'essentiel dans le journalisme n'est pas le reportage. Évitez de tomber dans cette ornière. Le reportage est un genre comme un autre dont il faut que vous vous rendiez maîtresse, mais qu'il ne vous influence pas outre mesure. Certes, il est essentiel de savoir composer un article de reportage, faute de quoi vous piétinez sur place. Bref, mettez dans celui-ci votre personnalité tout entière tout en restant vous-même : me comprenez-vous ? Et maintenant, bonne chance !

Arrivés à la porte, ils se serraient la main. Max Irwin interrompit les remerciements de la jeune femme.

– Ah ! encore autre chose ! Montrez-moi votre papier avant de l'envoyer : je pourrai peut-être, çà et là, le remettre d'aplomb.

Edna réussit à se faire introduire auprès du directeur des Loops, un homme replet, aux lourdes mâchoires, aux sourcils broussailleux et d'aspect agressif : son visage, au milieu duquel se projetait un gros cigare, était légèrement renfrogné. L'homme se nommait Symes, Ernest Symes.

– Quel genre ? demanda-t-il sans lui donner le temps de prononcer la moitié de sa courte requête.

– Soliste sentimentale, soprano, répliqua-t-elle aussitôt, se rappelant le conseil d'Irwin de ne pas garder sa langue dans sa poche.

– Quel nom ? dit M. Symes, daignant à peine tourner les yeux de son côté.

Elle hésita. Elle s'était jetée si brusquement dans cette aventure qu'elle avait tout à fait oublié de s'affubler d'un pseudonyme.

– N'importe quel nom ! Un nom de théâtre, sacrebleu ! gronda-t-il, impatient.

– Nan Bellayne, jeta-t-elle, éperonnée par la situation, B-e-l-l-a-y-n-e ; oui c'est bien cela.

Il griffonna ce nom dans un registre.

– C'est bon ! Exécutez votre numéro mercredi et samedi.

– Combien toucherai-je ? demanda Edna.

– Deux dollars et demi par soirée. Deux séances, cinq dollars. Passez à la caisse le lundi qui suivra la deuxième séance.

Et sans même la simple politesse d'un « Bonjour », il tourna le dos à son interlocutrice et se replongea dans le journal qu'il lisait lors de son entrée.

Le mercredi soir, Edna arriva de bonne heure, accompagnée de Letty et portant son costume, peu compliqué, dans une mallette d'osier : il se composait d'un châle quadrillé, emprunté à la blanchisseuse et de la jupe élimée que la femme de ménage mettait pour nettoyer ! Une perruque grise, louée au costumier pour vingt-cinq *cents* par soirée, complétait le tout. Il faut dire qu'Edna personnifiait une vieille Irlandaise chantant, le cœur brisé, l'absence de son fils.

Bien qu'elle fût en avance, elle arriva au milieu d'un tumulte indescriptible.

La première partie de la représentation battait son plein ; l'orchestre jouait et, par intervalles, la salle applaudissait à tout rompre. L'invasion des amateurs gênait les machinistes dans les coulisses, encombrait les couloirs, les loges, les décors, si bien que tous se barraient mutuellement le chemin. Ce remue-

ménage déplaisait souverainement aux professionnels, qui se comportaient comme il convient aux membres d'une caste supérieure et dont l'attitude envers ces parias d'amateurs se caractérisait par le dédain, voire la grossièreté. Malmenée, coudoyée, bousculée, Edna se cramponnait à son panier, tout en cherchant une loge, sans perdre un détail de ce tohu-bohu.

Elle trouva enfin une loge, mais déjà occupée par trois « dames » amateurs qui se fardaient, en se chamaillant, devant l'unique miroir. Son maquillage, très sommaire, prestement terminé, elle laissa le trio conclure une trêve, le temps d'échanger quelques appréciations sur son compte. Letty ne la quittait pas d'une semelle ; avec patience et persévérance, elles arrivèrent à se glisser dans un coin, entre deux portants, d'où elles voyaient le plateau.

Un petit homme brun et leste, d'aspect débonnaire, en queue de morue et gibus, valsait autour de la scène à pas menus et affectés, tout en chantant avec un filet de voix un couplet évidemment pathétique. Comme il achevait sa chanson, une forte commère, coiffée d'une étonnante profusion de cheveux blonds, bouscula Edna, lui marcha sur les pieds et la poussa de côté avec mépris :

– Artiste à la manque ! siffla-t-elle en passant.

Aussitôt elle entrait en scène, saluant gracieusement l'auditoire, tandis que le petit homme brun continuait de tourbillonner follement sur ses pointes.

– Bonsoir, petite !

À ces mots, articulés dans son oreille d'une voix caressante, Edna ne put réprimer un mouvement de surprise. Un jeune homme à l'air doux, au visage lunaire, lui souriait avec bonté. Déguisé en clochard classique, il lui manquait encore l'inévitable barbe.

– Oh ! il ne faut pas une minute pour l'ajuster, expliqua-t-il, devinant au regard d'Edna la question qu'on allait lui poser, et il agitait l'accessoire demandé. Elle fait trop transpirer. Et aussitôt : quel est votre genre à vous ?

– Soprano sentimentale, répondit-elle, en s'efforçant de paraître naturelle.

– Et pourquoi faites-vous cela ? demanda-t-il, sans ambages.

– Pour m'amuser, tiens ! Et que voulez-vous savoir encore ? répliqua-t-elle.

– Je m'en suis tout de suite douté. Vous n'écririez pas dans un journal, par hasard ?

– Je n'ai jamais vu qu'un directeur de journal dans ma vie, dit-elle évasivement, et je... il... bref, nous n'avons pu nous entendre.

– Vous sollicitiez un emploi ?

Edna acquiesça de la tête, d'un air indifférent ; cependant, l'inquiétude commençait à la gagner et elle se creusait la cervelle pour changer de sujet.

– Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

– Que dix-huit autres postulantes s'étaient présentées à lui pendant cette semaine-là.

– La douche glacée, hein ? Le jeune homme éclata de rire en se frappant les cuisses. Vous voyez, ici nous sommes un peu méfiants. Les journaux du dimanche voudraient offrir à leurs lecteurs le ridicule de ces soirées d'amateurs dans un joli petit paquet élégamment présenté, mais le patron ne l'entend pas de cette oreille-là. Rien que d'y penser, ses yeux lancent des éclairs.

– Et vous, quel genre avez-vous choisi ? s'enquit-elle.

– Qui ? Moi ? Aujourd'hui, je fais le clochard. C'est moi Charley Welsh, vous savez ?

Elle comprit que, par un simple énoncé de son nom, il se figurait la renseigner d'emblée sur son compte, mais elle ne put que répondre, poliment :

– Ah vraiment ?

Elle faillit éclater de rire au désappointement peint sur le visage de l'homme, mais elle réussit à cacher son amusement.

– Voyons, dit-il tout à coup, vous n'allez pas me dire que vous n'avez jamais entendu parler de Charley Welsh ? En ce cas, il faut que vous soyez rudement jeune. Eh bien, c'est moi l'*Unique,* l'Unique amateur dans mon genre. Sûrement, vous avez dû me voir. Je me produis partout. Je pourrais être professionnel, mais je jouis d'un plus gros succès dans mon rôle d'amateur.

– Mais qu'est-ce que cela signifie, être Unique ? demanda Edna. Je voudrais bien le savoir.

– Eh bien, répondit le galant Charley Welsh, je vais vous renseigner. L'Unique, c'est le sans rival, celui qui, mieux que quiconque, incarne un certain genre. Vous saisissez ?

Edna saisit à merveille.

– Pour concevoir une idée du travail, poursuivit-il, vous n'avez qu'à jeter les quinquets sur moi. Je suis l'Unique amateur universel. Aujourd'hui, je parodie le genre clochard. Il est plus dur de parodier que de jouer naturellement, mais ça, c'est du grand art. Vous comprenez ? Je m'attaque à n'importe quoi, au monologue juif, au chant, à la danse et au comique idiot. Dame, c'est moi Charley Welsh, l'Unique Charley Welsh !

Et tandis que le petit homme brun et la forte commère blonde gazouillaient sur la scène et que les autres professionnels attendaient leur tour, Charley Welsh prodiguait à Edna quantité

de renseignements qu'elle emmagasinait à l'intention du *Moniteur du Dimanche.*

– Tra, la, la ! chantonna-t-il brusquement, voilà son Excellence qui vous cherche. Vous venez en tête du programme. Ne vous tracassez pas pour le chahut quand vous entrerez en scène. Finissez votre numéro comme une grande fille qui n'a pas froid aux yeux.

À ce moment, Edna sentit sa vocation de journaliste l'abandonner, et un immense désir de se trouver à mille lieues de là l'envahit. Mais, tel un ogre prêt à la dévorer, le régisseur lui barrait la retraite.

L'orchestre attaqua les premières mesures de sa chanson et dans la salle tous les bruits s'éteignirent pour faire place au silence de l'attente.

– Courage ! lui murmura Letty en lui pressant la main, tandis que Charley Welsh lui lançait un péremptoire : Surtout ne flanchez pas !

Mais il lui semblait avoir pris racine dans le plancher et elle dut s'appuyer contre le décor. L'orchestre recommença la ritournelle et une voix, au deuxième balcon, retentit avec une netteté surprenante.

– Devini… devinette ! Cherchez Nanette !

Une cascade de rires accueillit cette boutade et Edna recula.

Mais la poigne solide du régisseur s'abattit sur son épaule et d'un geste irrésistible poussa la jeune fille sur la scène. Cependant, le public avait aperçu la main et le bras et, comprenant ce qui se passait, hurla de joie : un vacarme infernal couvrit l'orchestre et Edna vit les archets racler les cordes sans paraître en tirer le moindre son. Il lui fut impossible d'entonner sa chanson à temps et comme elle attendait patiemment, les poings sur

les hanches et l'oreille tendue pour essayer de suivre la musique, la salle éclata de nouveau. Edna apprit par la suite que c'était là une tactique destinée à déconcerter l'amateur en l'empêchant d'entendre l'orchestre.

Cependant, Edna recouvrait peu à peu sa présence d'esprit. Elle eut l'impression que devant elle, du parterre au paradis, déferlait une mer de visages convulsés par le plaisir. Les spectateurs poussaient des éclats de rire qui rebondissaient comme des vagues, et son sang d'Écossaise se glaça de colère. Alors la vue des musiciens, se démenant en pure perte, lui inspira une idée : sans proférer le moindre son, elle se mit à remuer les lèvres, à gesticuler des bras et à s'agiter comme si elle eût chanté réellement. La salle redoubla de bruit pour couvrir sa voix, mais elle continua tranquillement sa pantomime. Cette scène dura un long moment. De guerre lasse, le public, désireux d'entendre, se tut soudain et s'aperçut que la jeune femme lui servait un spectacle muet. Pendant un instant, tout le monde tendit l'oreille : seul, l'orchestre jouait, cependant que les lèvres d'Edna continuaient leur mimique. Les spectateurs comprirent alors qu'ils étaient dupés et reconnurent d'eux-mêmes leur défaite par une salve d'applaudissements. Edna jugea le moment propice, et avec une révérence et une retraite à reculons, se trouva hors de scène dans les bras de Letty.

Le plus mauvais quart d'heure était passé : le reste de la soirée, elle se promena parmi les amateurs et les professionnels, parlant, écoutant, observant, s'efforçant de comprendre, et enregistrant mentalement le moindre détail. Charley Welsh s'était de lui-même constitué son guide et son ange gardien et il s'acquitta si bien de sa mission que, le spectacle terminé, elle se sentait prête à écrire son article.

Mais son engagement comportait deux soirées et sa raison lui conseillait de persévérer jusqu'au bout. D'ailleurs, au cours des journées suivantes, elle se rendit compte que certains de ses

renseignements exigeaient vérification ; le samedi, elle revint donc avec son panier d'osier en compagnie de Letty.

Le directeur semblait la chercher et, dès qu'il l'aperçut, elle lut dans ses yeux un certain soulagement. Il se précipita à sa rencontre et s'inclina avec une déférence ridicule comparée à sa récente grossièreté. Comme il se penchait, elle vit derrière lui Charley Welsh cligner discrètement de l'œil.

Mais elle n'était pas au bout de ses surprises. Le directeur exprima le désir d'être présenté à Letty, bavarda et plaisanta avec les deux sœurs et s'efforça de se montrer aimable. Il alla jusqu'à offrir à Edna une loge particulière, ce qui déchaîna chez les trois dames amateurs, précédemment citées, une jalousie indicible. Edna n'en revenait pas ! Seule la rencontre de Charley Welsh dans le couloir jeta quelque clarté sur ce mystère.

– Eh bien ! s'exclama-t-il. La route est belle, pas vrai ? Tout marche à vos souhaits ?

Edna sourit de satisfaction.

– Il vous prend sûrement pour une journaliste. J'avais une folle envie de rire en le voyant se faire doux et gentil à votre arrivée. Entre nous, ce n'est pas votre métier, dites ?

– Je vous ai fait part de mes relations avec les directeurs de journaux, riposta-t-elle. Et, je vous l'assure, c'était franc.

Mais l'Unique hocha la tête d'un air sceptique.

– Non pas que je m'en offusque ! déclara-t-il. Si vous êtes critique, eh bien, consacrez-moi quelques lignes, bien tapées. Au cas contraire, nous n'en resterons pas moins amis. Quoi qu'il en soit, on voit bien que vous n'êtes pas de notre monde.

À la fin de son numéro, qu'elle enleva cette fois avec l'aplomb d'une vieille recrue, le directeur revint à la charge : après quelques mots aimables présentés le plus courtoisement du monde, il alla droit au but.

– J’espère que vous ne vous montrerez pas trop méchante, dit-il d’un ton insinuant. Je compte sur votre gentillesse…

– Ah ! répondit-elle, feignant de ne pas comprendre, inutile de me persuader de recommencer. À ce que je vois, je plais au public et vous me garderiez volontiers, mais rien ne me fera changer de décision.

– Vous savez ce que je veux dire ! s’exclama-t-il, reprenant son ancien ton bourru !

– Non, inutile ! fit-elle, obstinée. Le music-hall est trop… trop déprimant pour les nerfs, pour les miens, du moins.

Il parut à la fois surpris et peu convaincu, mais n’insista pas davantage.

Cependant, le lundi matin, quand elle vint à son bureau pour toucher le cachet de ses deux soirées, elle fut étonnée à son tour.

– Vous m’avez mal compris ! déclara-t-il à brûle-pourpoint. Je me rappelle vaguement avoir parlé de vous rembourser votre tramway. C’est notre coutume, mais jamais, au grand jamais, nous ne rétribuons les amateurs. Pareille mesure détruirait l’intérêt de toute notre œuvre. Non ! Charley Welsh a dû se moquer de vous. Lui-même n’est pas payé. Aucun amateur ne reçoit d’argent. Ce serait absurde ! Pourtant, voilà cinquante *cents*. Vos frais de déplacement se trouvent ainsi réglés, y compris ceux de votre sœur.

Et il ajouta, d’un ton suave.

– Maintenant, en tant que directeur des Loops, permettez-moi de vous adresser mes remerciements pour votre gracieux concours.

Le soir même, suivant sa promesse, Edna s’en fut remettre à Max Irwin sa copie dactylographiée.

Tout en la parcourant du regard, il hochait de temps à autre la tête, en signe d'approbation, et ponctuait sa lecture d'un feu roulant de remarques élogieuses.

– À la bonne heure !... c'est cela !... parfait !... psychologiquement juste !... l'idée est ingénieuse !... vous avez saisi... parfait !... un peu faiblard ici, mais ça passera... vigoureux !... solide, vivant !... bonne peinture !... excellent... transcendant...

Arrivé au bas de la dernière page, il tendit la main à Edna.

– Ma chère demoiselle, je vous félicite. Je dois avouer que vous avez dépassé mon attente qui, le moins que j'en puisse dire, était optimiste. Vous êtes une vraie journaliste, une journaliste de race... Vous possédez le don, et vous réussirez à coup sûr *le Moniteur* acceptera votre article, et vous entrerez dans la maison. Sinon, un autre journal s'empressera de tirer parti de votre talent.

« Mais au fait, demanda-t-il, se rembrunissant, vous n'avez pas touché mot de vos cachets pour ces deux soirées : c'était pourtant un point essentiel de l'article. Je vous l'ai indiqué, rappelez-vous ! »

Le vieux journaliste s'indigna en entendant le récit de la jeune femme.

– Il faut absolument récupérer cet argent, d'une manière ou d'une autre. Voyons un peu, laissez-moi réfléchir...

– Ne prenez pas cette peine, monsieur Irwin, fit-elle. Je vous ai assez mis à contribution. Permettez-moi d'utiliser votre téléphone : je vais risquer une nouvelle tentative auprès de M. Ernest Symes :

Il lui céda son fauteuil, et Edna décrocha le récepteur :

– Charley Welsh est malade, commença-t-elle, quand elle eut obtenu la communication. Quoi ?... Non ! je ne suis pas Charley Welsh. Charley Welsh est alité et sa sœur désire savoir

si elle peut se présenter de sa part cet après-midi pour toucher ses cachets.

– Dites à la sœur de Charley Welsh qu'il est venu lui-même ce matin et a reçu son argent, répliqua, excédée, la voix bien connue du directeur des Loops.

– Bien, poursuivit Edna. Maintenant, Nan Bellayne demande si elle et sa sœur peuvent passer cet après-midi à la caisse, toucher le cachet de Nan Bellayne.

– Qu'a-t-il répondu ? s'écria Max Irwin, très intéressé, comme elle raccrochait.

– Il a dit que Nan Bellayne était trop forte pour lui et qu'elle pouvait venir avec sa sœur toucher son cachet. Il leur donnerait des entrées aux Loops par-dessus le marché.

– Encore un mot, dit-il interrompant les remerciements d'Edna, comme à sa visite précédente. Maintenant que vous avez montré ce dont vous êtes capable, je considérerai comme – hum ! – une faveur de vous remettre moi-même quelques lignes vous recommandant à la direction du *Moniteur*.

Glen Ellen, 1906

UNE FILLE PERDUE[10]

Ce fut par suite d'une brouille avec Billy que Loretta s'en alla en visite à Santa Clara. Billy n'y comprit rien, et sa sœur affirma l'avoir entendu marcher et pleurer toute la nuit dans sa chambre.

Loretta aussi, sans pouvoir fermer l'œil, passa presque toute la nuit dans les larmes. Sa sœur Daisy le savait, car c'était dans ses bras que l'autre sanglotait.

Le mari de Daisy, le capitaine Kitt, ne l'ignorait pas davantage. Les pleurs de Loretta et les consolations de Daisy lui avaient coûté une bonne partie de son sommeil.

Or, le capitaine Kitt n'aimait guère à perdre le sommeil. Il ne tenait pas non plus à ce que Loretta épousât Billy... ni personne autre. Le capitaine la jugeait indispensable à sa sœur aînée pour l'aider au ménage. Cependant il s'abstenait de formuler cette opinion, et se contentait de dire que Loretta était trop jeune pour penser au mariage.

Voilà pourquoi le capitaine suggéra l'idée d'envoyer Loretta en visite chez Mme Hemingway, où il n'y aurait pas de Billy.

Moins d'une semaine après son arrivée à Santa Clara, Loretta se trouva convaincue de l'excellence de cette idée. D'abord, bien que Billy n'en voulût rien croire, elle se refusait à l'épouser. Et en second lieu, encore que le capitaine n'en crût rien non plus, elle ne désirait pas quitter Daisy.

---

10 A Wicked Woman. (*The Smart Set,* novembre 1906. Recueilli dans *When God Laughs*. Macmillan, janvier 1911.)

Au bout de deux semaines à Santa Clara, elle se sentit absolument certaine de ne pas vouloir de Billy pour époux : mais elle l'était beaucoup moins de ne pas souhaiter quitter Daisy. Non pas qu'elle aimât moins Daisy, mais… elle concevait certains doutes.

Le jour même de l'arrivée de Loretta, un projet nébuleux s'ébaucha dans l'esprit de Mme Hemingway.

Le lendemain, elle informa son époux Jack que Loretta était une jeune personne à tel point innocente qu'elle en serait positivement stupide à défaut de sa charmante naïveté. En preuve de quoi elle raconta à son mari diverses choses qui le firent pouffer de rire.

Le troisième jour, le plan de Mme Hemingway prit forme dans son cerveau. Elle accoucha d'une lettre et écrivit sur l'enveloppe : « Monsieur Edward Bashford, au Club Athénien, à San Francisco. »

« Cher Ned », débitait la missive.

Antérieurement à son mariage, elle avait aimé celui-là pendant trois bonnes semaines. Puis elle s'était liée par contrat avec Jack Hemingway, qui possédait des droits antérieurs et… son cœur avec.

Ned Bashford, lui, était trop philosophe pour se torturer cet organe à ce propos. Il se contenta d'ajouter cette aventure à quantité d'autres de même nature, d'où il puisait son intarissable stoïcisme.

Par esthétique et par tempérament, c'était un Athénien, un Grec fatigué. Et il aimait à citer des passages de Nietzsche, pour montrer que lui aussi s'était tiré avec honneur de la longue maladie qui suit une ardente recherche de la vérité : que lui aussi s'était relevé, trop sage, trop rusé, trop profond pour se laisser affliger par la folie des novices amoureux de la vérité.

– Adorer les apparences, répétait-il souvent : ajouter foi aux formes, aux tons, aux mots, à tout l'Olympe des apparences ! Ce passage choisi amenait toujours cette conclusion sur ses lèvres : Ces Grecs étaient superficiels à force de trop de profondeur.

Lui-même était un Grec assez jeune, las et usé. Il tenait les femmes pour dépourvues de foi et de franchise, du moins au moment de ses rechutes, lorsqu'il descendait de sa philosophie calme et altière dans le pessimisme. Il ne croyait pas à leur loyauté ; mais, fidèle à son maître allemand, il ne leur arrachait pas les gazes aériennes dont se voile leur manque de sincérité, se contentant de les accepter en qualité d'apparences et d'en tirer le meilleur parti possible.

Lui aussi était superficiel... à force de trop de profondeur.

– Jack me prie de ne pas oublier d'ajouter que vous pourrez vous livrer ici à d'excellentes parties de natation, écrivait Mme Hemingway, et apportez tout votre attirail de pêche.

Mme Hemingway écrivait encore autre chose dans cette lettre, et terminait en annonçant son intention de lui faire connaître une jeune fille absolument honnête, innocente et sans tache.

– Jamais ne s'est épanoui sur notre planète bourgeon de féminité plus pur et immaculé, disait-elle entre autres phrases choisies et alléchantes.

Et elle déclara à son mari triomphalement :

– Si je ne réussis pas cette fois à marier Ned...

Laissant imprécise la terrible alternative que son vocabulaire se refusait à exprimer ou son imagination à concevoir.

Contrairement à toutes ses appréhensions, Loretta s'aperçut qu'elle ne se trouvait pas malheureuse du tout à Santa Clara.

Il est vrai que Billy lui écrivait tous les jours, mais ses lettres étaient moins accablantes que sa présence.

En outre, l'épreuve de sa séparation de Daisy lui parut moins pénible qu'elle ne s'y attendait. Pour la première fois de sa vie elle ne s'éclipsait pas dans le flamboiement de la brillante et mûre personnalité de Daisy. Grâce à cette conjonction de circonstances favorables Loretta ne tarda guère à scintiller au premier plan, tandis que Mme Hemingway, modeste et dépourvue de fausse honte, se retirait au second.

Loretta découvrit bientôt qu'elle pourrait briller autrement que d'une lumière reflétée ; sans aucune préméditation, elle devint un petit centre d'attraction. Quand elle se mettait au piano, quelqu'un se trouvait toujours là pour lui tourner les pages et exprimer sa préférence pour certains morceaux. Si elle laissait tomber son mouchoir, quelqu'un le ramassait aussitôt. Sortait-elle pour se promener où cueillir des fleurs, quelqu'un s'offrait à l'accompagner.

Elle apprit aussi à lancer des mouches dans les étangs tranquilles et au-dessous des rapides, et à ne pas embrouiller dans les buissons les lignes de soie ou les attaches de hameçons.

Jack Hemingway ne se souciait guère d'instruire les débutants et pêchait beaucoup tout seul, ou pas du tout, ce qui laissait amplement le temps à Ned Bashford d'admirer Loretta sous son voile d'apparences. À ce point de vue, elle personnifiait tout ce que sa philosophie pouvait souhaiter de mieux. Ses yeux bleus, francs comme ceux d'un garçon, l'empêchaient de frissonner à l'idée de la duplicité que, selon sa philosophie, devaient receler ces profondeurs vivantes.

Elle possédait la grâce d'une svelte fleur, la fragilité de couleurs et de lignes d'une fine porcelaine : toutes choses auxquelles il prenait grand plaisir, sans songer à la force vitale qui palpitait là-dessous, et en dépit de Bernard Shaw, en qui il avait foi.

Loretta s'épanouissait comme un bourgeon. Elle développait rapidement sa personnalité. Elle se découvrait une volonté bien à elle et non emmenée à perpétuité avec les caprices de Daisy. Elle était choyée par Jack Hemingway, gâtée par Alice Hemingway et dévotement servie par Ned Bashford. Ils encourageaient ses fantaisies et riaient de toutes ses folies, tandis quelle donnait libre cours à toutes les aimables petites tyrannies qui existent à l'état latent dans le cœur de toutes les femmes délicates et jolies. Tout ce qui l'entourait, à présent, faisait s'estomper peu à peu son désir de ne pas quitter Daisy, et cela ne la tourmentait plus, comme aux temps révolus de sa camaraderie avec Billy. Au fur et à mesure qu'elle avait connu Billy, elle s'était rendu compte qu'elle ne pourrait se passer de Daisy et vivre séparée d'elle. Maintenant, plus elle connaissait Ned Bashford, et plus elle abandonnait l'idée de rester avec Daisy.

Ned Bashford, cependant, avait commis quelques erreurs : il confondait toujours la superficialité et la profondeur, et mélangeait apparence et réalité au point de n'en faire qu'une seule et unique chose. Loretta était différente des autres femmes, elle ne cachait pas son jeu, et était la vérité vraie. Il s'en ouvrit à Mme Hemingway, et lui en dit même un peu plus. Celle-ci fit mine d'acquiescer, tandis qu'elle surprenait la paupière de son mari en train de s'abaisser furtivement en un clin d'œil qui ne laissait aucun doute sur sa signification.

C'est vers cette époque que Loretta reçut une lettre de Billy, assez différente des précédentes. Naturellement, comme dans toutes celles qu'elle avait reçues, il s'épanchait sur ses malheurs : c'était une longue litanie de tous les symptômes de ses maladies, il racontait ses souffrances, sa nervosité, son manque

de sommeil, et s'étendait sur l'état de son cœur. Puis suivaient quelques reproches, comme il n'en avait jamais formulés auparavant, mais suffisamment circonstanciés pour la faire pleurer, et suffisamment vrais pour donner à son visage une expression tragique. Elle ne se départit pas de cet air angoissé pendant le petit déjeuner, ce qui rendit perplexes Jack et Mme Hemingway, et ennuya Ned. Ils interrogeaient du regard ce dernier, mais il ne pouvait leur répondre, et se contenta de hocher la tête.

– Je saurai avant ce soir, dit Mme Hemingway à son mari.

Mais Ned rencontra Loretta, dans le courant de l'après-midi, dans le grand salon. Elle essaya de partir, mais il lui prit les mains, et elle se trouva face à lui, les cils mouillés et les lèvres tremblantes. Il la regarda silencieusement et avec componction. Ses cils se mouillèrent encore plus.

– Allons, allons, ma petite, il ne faut plus pleurer, lui dit-il pour la calmer.

Il entoura son bras autour de son cou, comme pour la protéger. Comme une enfant fatiguée, elle blottit son visage contre son épaule. Il frissonna d'une façon peu habituelle pour un Grec qui vient à peine de se remettre de la longue maladie.

– Oh, Ned, sanglota-t-elle, si vous saviez seulement comme je suis perverse !

Il lui sourit avec indulgence, et respira profondément, en une forte respiration toute chargée de l'odeur de ses cheveux. Il songea alors aux quantités d'aventures qu'il avait eues avec les femmes, et respira longuement pour la seconde fois. Il lui sembla alors qu'il émanait de cette femme la parfaite douceur d'une enfant – « l'aura d'une âme pure », ce fut dans ces termes qu'il se dépeint à lui-même cette sensation.

Il remarqua alors que ses sanglots allaient en s'amplifiant.

– Allons, qu’est-ce qu’il y a, ma petite ? lui demanda-t-il avec douceur, et presque paternellement. Jack a-t-il été méchant avec vous, ou bien votre sœur bien-aimée a-t-elle oublié de vous écrire ?

Elle ne répondit pas, et il sentit profondément qu’il devait lui embrasser les cheveux, et qu’il ne pourrait plus être maître de cette situation si elle se prolongeait.

– Répondez-moi, demanda-t-il doucement, et nous verrons ce que je puis faire.

– Impossible ! Vous me mépriseriez. Oh ! Ned, que j’ai honte !

Il émit un petit rire incrédule et lui effleura les cheveux de ses lèvres, si légèrement qu’elle ne s’en aperçut pas.

– Chère petite, oublions tout cela, quoique ce puisse être, je veux vous déclarer combien je vous...

Elle l’interrompit d’un petit cri de délice, puis sanglota :

– Trop tard !

– Trop tard, répétait-il avec surprise.

– Oh ! pourquoi ai-je fait cela ? Pourquoi ai-je fait cela ? gémit-elle.

Il se sentit le cœur traversé d’un frisson.

– Quoi ?

– Oh, je... lui... Billy... Je suis une fille perverse, Ned. Je sais que vous ne me reparlerez jamais de votre vie.

– Ce... hum !... Ce... Billy... demanda-t-il, hésitant. Est-ce votre frère ?

– Non…, il… je… ne savais pas. J'étais si jeune ! Je ne pouvais pas l'empêcher. Oh ! j'en perdrai la raison ! J'en perdrai la raison !

Loretta se sentit libérée du bras dont Ned lui entourait l'épaule. Il se recula doucement et la déposa sur un large fauteuil, où elle enfouit son visage et se mit à sangloter à nouveau.

– Je… je ne comprends pas, dit-il.

– Que je suis malheureuse ! gémit-elle.

– Malheureuse ? Pourquoi ?…

– Parce que… il veut que je l'épouse.

Le visage de l'homme s'éclaira instantanément et il posa doucement une main sur les siennes.

– Il n'y a pas de quoi vous faire du mauvais sang, remarqua-t-il, ce n'est pas une raison parce que vous ne l'aimez pas pour… naturellement, vous ne l'aimez pas ?

Loretta secoua vigoureusement la tête et les épaules dans un geste de protestation négative.

– Vous ne l'aimez pas ?

Il voulait être sûr.

– Non ! affirma-t-elle avec une violence explosive. Je n'aime pas Billy. Je ne peux pas l'aimer.

– Ce n'est pas une raison, parce que vous ne l'aimez pas, reprit Bashford avec assurance, pour vous tourmenter à cause du simple fait qu'il vous demande de l'épouser.

Elle se remit à pleurer et s'écria entre deux sanglots :

– C'est là ce qui m'ennuie. Je voudrais l'aimer. Oh ! je souhaiterais être morte !

– Voyons, ma chère enfant, vous vous tracassez à propos de vétilles. – Sa main gauche rejoignit la droite sur celles de la jeune fille. – Les femmes font cela tous les jours. Parce que vous avez changé d'avis ou que vous ne saviez pas au juste ce que vous vouliez, parce que vous avez, pour employer une expression un peu forte, envoyé promener un homme !

– Envoyé promener ! – Elle venait de lever la tête et le regardait avec des yeux baignés de larmes. – Oh ! Ned ! s'il n'y avait que cela !

– Que cela ? – demanda-t-il d'une voix caverneuse, en retirant lentement ses mains de dessus les siennes. Sur le point de reprendre la parole, il se contint.

– Mais je ne l'épouserai pas ! protesta Loretta avec force.

– À votre place, j'en ferais autant ! conseilla-t-il.

– Mais je suis obligée de l'épouser !

– Obligée de l'épouser ! – Elle fit un signe de tête affirmatif. – Voilà une expression un peu catégorique.

– Je le sais, dit-elle, en essayant de réprimer le tremblement de ses lèvres. Puis elle continua, avec plus de calme : – Je suis une fille perverse ! Une fille terriblement perverse ! Personne ne sait à quel point je suis perverse !... Billy est le seul à le savoir.

Un silence tomba. Ned Bashford avait pris une figure grave et regardait Loretta d'un air étrange.

– Lui ?... Billy seul le sait ? demanda-t-il enfin.

Un signe de tête hésitant mais affirmatif et une rougeur ardente des joues constituèrent la réponse.

Il délibéra quelque temps en lui-même, comme un nageur se prépare à plonger.

– Racontez-moi tout, dit-il d’une voix très ferme, sans rien me cacher.

– Et… me pardonnerez-vous jamais ? implora-t-elle d’une voix affaiblie et tremblante.

Il hésita, poussa un long soupir, et fit le plongeon.

– Oui, dit-il désespérément. Je vous pardonnerai. Allez-y !

– Personne n’était là pour me prévenir, commença-t-elle. Nous restions si souvent seuls ensemble ! Je ne connaissais rien du monde, alors…

Elle s’arrêta songeuse. Bashford se mordait la lèvre d’impatience.

– Si seulement j’avais su !

Nouvelle pause.

– Oui ! Oui ! Continuez ! pressa-t-il.

– Nous étions ensemble presque tous les soirs.

– Vous et Billy ? demanda-t-il avec une violence douce dont elle s’alarma.

– Oui, avec Billy. Nous étions souvent ensemble. Si j’avais su… Il n’y avait personne pour m’avertir… J’étais si jeune…

Au moment de poursuivre elle le regarda avec inquiétude.

– Le misérable ! s’exclama Bashford.

Ned Bashford se leva d’un bond. C’était, non pas un Athénien lassé, mais un jeune homme furieusement en colère.

– Non ! Non ! Billy n’est pas un misérable ! mais un excellent garçon, au contraire, dit Loretta, en prenant sa défense avec une fermeté qui surprit Bashford.

– Je m'attends à ce que vous me disiez bientôt que tout cela a été de votre faute ! fit-il d'un ton sarcastique.

Elle répondit d'un signe affirmatif.

– Quoi ?

– Ce fut entièrement ma faute, continua-t-elle posément. Je suis la première à blâmer.

Bashford cessa de se promener de long en large, et quand il reprit la parole, ce fut d'un ton résigné.

– Très bien ! dit-il. Je ne vous blâme pas le moins du monde, Loretta. Et vous avez agi très sincèrement. Mais Billy a raison et vous avez eu tort. Il faut vous marier.

– Avec Billy ? demanda-t-elle d'une voix faible et comme lointaine.

– Oui, avec Billy... Je m'en charge. Où demeure-t-il ? Je l'obligerai à s'exécuter, moi !

– Mais je ne veux pas épouser Billy ! s'écria-t-elle alarmée. Oh ! Ned ! n'en faites rien !

– Que si ! répondit-il sévèrement. C'est votre devoir... et celui de Billy. Ne le comprenez-vous pas ?

Loretta se fourra de nouveau le visage dans le fauteuil capitonné et éclata en sanglots passionnés.

Bashford, tout en prêtant l'oreille, ne put d'abord que distinguer ces mots :

– Mais je ne veux pas quitter Daisy ! Je ne veux pas quitter Daisy !

Il se remit à marcher de long en large, puis s'arrêta curieusement pour écouter.

– Comment pouvais-je savoir… oh ! oh ! sanglotait Loretta. Il ne m'a pas prévenue… Personne ne m'avait jamais embrassée… Je n'aurais jamais rêvé qu'un baiser pût être si compromettant… jusqu'à ce que… oh ! oh !… jusqu'à ce qu'il me l'eût écrit… Je n'ai reçu la lettre que le matin.

Le visage du jeune homme s'éclaira, comme si la clarté d'une aube descendait sur lui.

– C'est pour cela seulement que vous pleurez.

– N… non.

Il sentit son cœur se renforcer dans sa poitrine.

– Alors, pourquoi pleurez-vous ? demanda-t-il d'une voix désespérée.

– Parce que vous avez dit que je devais épouser Billy. Et je ne veux pas, moi ! Je ne veux pas quitter Daisy ! Je ne sais pas ce que je veux. Oh ! si je pouvais mourir !

Il se raidit pour un nouvel effort.

– Écoutez-moi, Loretta, et soyez raisonnable. Qu'est-ce que cette histoire de baisers ? Vous ne m'avez pas tout dit ?

– Je… je n'ose pas tout vous dire.

Un nouveau silence tomba. Elle le regardait d'un air suppliant.

– Est-ce nécessaire ? balbutia-t-elle enfin.

– Parfaitement, dit-il d'un ton impératif. Il faut tout m'avouer.

– Eh bien alors… s'il le faut…

– Allez donc !

– Je… je… nous… Elle balbutia encore, puis lança précipitamment : Je l'ai laissé faire et il m'a embrassée.

– Continuez, dit Bashford, en désespoir de cause.

– C'est tout.

– C'est tout ? demanda-t-il d'un ton profondément incrédule.

– Comment, tout ?

Sa voix contenait une interrogation non moins profonde.

– Je veux dire… hum !… hum !… rien de pire ?

Il se sentait écrasé de sa propre maladresse.

– Pire ? Elle paraissait franchement intriguée. Que pourrait-il y avoir de pire ? Billy m'a depuis…

– Quand cela ?

– Dans la lettre que j'ai reçue le lendemain matin. Billy me disait que son… que mon… que nos baisers seraient une chose terrible si nous ne nous mariions pas.

Bashford se sentait la tête à l'envers.

– Que disait encore ce Billy ?

– Il disait que quand une femme se laisse embrasser par un homme, elle l'épouse toujours… qu'agir autrement serait affreux. C'est la coutume, ajoutait-il ; et je prétends, moi, que c'est une mauvaise coutume, une odieuse coutume, que je déteste. Je sais que c'est effrayant, conclut-elle d'un air de défi, mais je ne puis m'empêcher de penser ainsi.

Bashford, machinalement, tira une cigarette de son étui.

– Cela ne vous ennuie pas que je fume ? demanda-t-il en frottant une allumette.

Puis il reprit ses sens.

– Je vous demande pardon ! s'écria-t-il en lançant dans la cheminée allumette et cigarette. Je n'ai nulle envie de fumer : ce n'est pas ce que je voulais faire... je voulais dire ceci...

Se penchant sur Loretta, il s'empara d'une de ses mains, puis s'assit sur le bras du fauteuil, et lui entoura le cou.

– Loretta, je suis un sot. Je vous parle très franchement. Et je veux ajouter autre chose : je voudrais que vous fussiez ma femme !

Dans le silence qui s'établit, il attendait avec inquiétude.

– Ne pouvez-vous répondre ? demanda-t-il.

– Je veux bien, si...

– Si quoi ?...

– Si je ne suis pas obligée d'épouser Billy.

– Vous ne pouvez pas nous épouser tous les deux ! cria-t-il presque.

– Et ce n'est pas la coutume... ce que... ce que disait Billy ?

– Mais non, ce n'est pas la coutume. Maintenant, Loretta, consentez-vous à m'épouser ? Oui ou non ?

– Ne m'en veuillez pas, fit-elle, avec une moue timide.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa.

– Je voudrais bien que ce fût la coutume, ajouta-t-elle d'une voix affaiblie sous son étreinte. Parce qu'alors je serais contrainte de vous épouser, Ned... mon chéri... n'est-ce pas ?

LA FOLIE DE JOHN HARNED[11]

Je vais vous raconter une histoire vraie ; elle s'est passée à Quito, dans l'arène, pendant une course de taureaux. J'étais assis dans une loge en compagnie de John Harned, de Maria Valenzuela et de Luis Cervallos. Ce drame s'est déroulé sous mes yeux ; j'y ai assisté du commencement jusqu'à la fin. J'étais venu sur le vapeur *Ecuadore* faisant le service de Panama à Guayaquil. Maria Valenzuela est ma cousine, une femme d'une ravissante beauté, que j'ai toujours connue. Je suis, moi, de race espagnole – un Équatorien de naissance, il est vrai, mais je descends de Pedro Patino, un des capitaines de Pizarre. Ceux-là étaient des braves, des héros ; Pizarre n'a-t-il pas mené trois cent cinquante cavaliers espagnols et quatre mille Indiens jusqu'au cœur des Cordillères, à la recherche de trésors ? Et les quatre mille Indiens, ainsi que trois cents des courageux cavaliers n'ont-ils pas péri en vain dans cette aventure ? Mais Pedro Patino n'est pas mort, lui ! Il a vécu pour fonder la famille des Patino. Oui, je suis équatorien mais, je le répète, de sang espagnol. Je me nomme Manuel de Jesus Patino. Je possède de nombreuses haciendas, et dix mille esclaves indiens, encore que la loi prétende que ce sont des hommes libres, travaillant de leur plein gré en vertu d'un contrat. Bah ! la loi est une drôle de farce ! Nous autres, Équatoriens, nous nous en moquons. Nous faisons notre loi pour nous-mêmes, à notre façon. J'ai dit que je m'appelle Manuel de Jesus Patino. Rappelez-vous ce nom : il fera figure, un jour, dans l'histoire. Il y a des révolutions, en

---

11 The Madness of John Harned. (*Lady's Realm*, Londres, mai-octobre 1909. Recueilli dans *The Night-Born*. The Century Co., février 1913.)

Équateur ; nous les appelons « élections ». Excellente plaisanterie, n'est-ce pas ? Vous appelez cela, je crois, jouer sur les mots ?

John Harned était un Américain extrêmement riche dont j'avais fait la connaissance à l'hôtel Tivoli, à Panama. Il se rendait à Lima. Mais, à l'hôtel Tivoli, il rencontra Maria Valenzuela. Or, Maria Valenzuela, comme vous le savez, est ma cousine ; elle est belle et j'ajoute, sans exagération, la plus belle femme de l'Équateur, et même de toutes les grandes capitales du monde : Paris, Londres, Madrid, New York, Vienne. Elle attire les regards de tous les hommes, et elle retint longuement ceux de John Harned, à Panama. Il eut le coup de foudre, aucun doute là-dessus. Elle était équatorienne, je vous l'accorde, mais elle appartenait à tous les pays de l'univers. Elle parlait plusieurs langues, elle chantait... ah ! comme une artiste ! Son sourire était merveilleux, divin. Ses yeux, ah ! ses yeux ! combien d'hommes ai-je vus fascinés par leur regard ! Ils étaient ce que vous autres, Anglais, appelez stupéfiants. C'étaient des promesses de paradis ; les hommes se noyaient dans ces yeux-là !

Maria Valenzuela était riche – encore plus riche que moi, qui suis considéré pourtant comme un homme opulent en Équateur. Mais John Harned ne se souciait pas de son argent. Il avait un cœur... un drôle de cœur. C'était un toqué ! Il commit la bêtise de ne point partir pour Lima, mais quitta le vapeur à Guayaquil, et suivit ma cousine à Quito. Elle rentrait d'un voyage en Europe. Je ne sais ce qu'elle voyait d'étonnant en John Harned, toujours est-il qu'il lui plaisait, sans quoi elle ne lui aurait pas permis de la suivre à Quito. Elle-même lui avait demandé de venir. Je me rappelle fort bien à quelle occasion. Elle lui avait dit :

– Venez à Quito, je vous montrerai une course de taureaux – quelque chose de brave, d'adroit, de magnifique, vous verrez !

Il lui avait répondu :

– Je vais à Lima, non pas à Quito. Mon passage est retenu sur le bateau.

– Vous voyagez pour votre plaisir ?... Alors ?

Et elle le regarda comme Marie Valenzuela seule savait regarder les hommes, avec des yeux pleins de promesse.

Et il céda. Il vint, non pour la course de taureaux, mais pour ce qu'il avait lu dans ses prunelles... Car des femmes telles que Maria Valenzuela, il en naît tout juste une par siècle. Ces femmes-là n'appartiennent à aucun pays ni à aucune époque : elles sont, comme vous dites, « universelles ». Ce sont des déesses. Les hommes tombent à leurs pieds. Elles se jouent d'eux, les font glisser comme du sable entre leurs doigts. Cléopâtre était, dit-on, une de ces femmes-là ; Circé aussi, elle changeait ses admirateurs en pourceaux. N'est-il pas vrai, dites ?... Ah ! Ah ! vous voyez !

Tout cela parce que Maria Valenzuela avait dit :

– Vous autres, Anglo-Saxons, vous êtes... comment dirai-je ?... des sauvages... Vous vous battez à coups de poing pour de l'argent. Deux hommes se martèlent mutuellement jusqu'à n'y voir plus clair et se brisent le nez... Odieux ! Et les spectateurs vocifèrent, hurlent de joie. C'est barbare, voyons ! N'allez-vous pas soutenir le contraire !

– Mais ce sont des hommes, répondit John Harned ; et s'ils se battent pour de l'argent c'est qu'ils le veulent bien : personne ne les y force. Ils le font parce que le plus cher de leurs désirs, c'est de lutter.

Maria Valenzuela répliqua avec un sourire méprisant :

– Ils s'entretuent souvent, n'est-il pas vrai ? Je l'ai lu dans les journaux.

– Mais le taureau – votre taureau – n'est-il pas souvent tué dans l'arène, lui ? Et il n'y vient pas de son propre gré ! C'est in-

juste pour la pauvre bête... à la différence du pugiliste, elle est bien obligée de se battre.

– Raison de plus pour que votre pugiliste soit une brute ! repartit Maria Valenzuela. C'est un primitif, un animal ! Il cogne à coups de patte, comme un ours des cavernes, et il est féroce !... Tandis que la course de taureaux... ah ! Vous n'en avez jamais vu, bien sûr ! Le toréador est l'adresse personnifiée. Il est moderne et plein de romanesque. Ce n'est qu'un homme, et avec toute sa fragilité humaine, il attaque de front un taureau sauvage qu'il tue d'un coup d'épée, une simple et mince épée, comme cela !... droit au cœur du mastodonte ! Spectacle sublime, qui fait battre le cœur, ce petit être humain, ce monstre en face de lui, cette couche de sable, ces milliers de gens suspendant leur souffle ! La grosse bête se lance à l'attaque, l'homme chétif, immobile comme une statue, ne bronche pas d'un muscle, il ne tremble pas et dans sa main l'épée légère brille comme du vif-argent au soleil. Plus près, toujours plus près, le taureau fonce sur cette proie figée. L'homme ne bronche toujours pas ! Puis, tout d'un coup – comme cela ! – l'épée scintille, s'allonge, le coup est porté au cœur, jusqu'à la garde, le taureau s'écroule mort sur le sable, l'homme reste indemne ! C'est courageux, magnifique !... Ah ! je voudrais aimer un toréador. Mais l'homme qui se bat à coups de poing pour de l'argent, c'est la bête humaine, le fou furieux qui reçoit une grêle de coups sur sa face stupide, et s'en délecte ! Allons ! Venez à Quito ! Je vous montrerai le vrai sport, le sport des braves, des vrais hommes !

Cependant, John Harned ne se rendit pas à Quito pour la course de taureaux, mais pour plaire à Maria Valenzuela... Ce John Harned était un fort gaillard, plus large d'épaules que nous autres Équatoriens, de plus haute taille, aux membres plus massifs et plus osseux. De fait, il était mieux bâti que la plupart de ceux de sa race. Il avait des yeux bleus, encore que je leur aie vu prendre des tons gris avec, parfois, le reflet dur et froid de l'acier. Ses traits étaient fortement accusés – et non délicats

comme les nôtres – et sa mâchoire avait un air formidable. Autre détail : il avait la figure rasée, lisse comme celle d'un prêtre. Je vous demande un peu ! Un homme peut-il rougir d'avoir du poil au menton ? Le bon Dieu ne l'y a-t-il pas mis ? Je dis le bon Dieu, parce que je crois au bon Dieu, moi ! Je ne suis pas un païen, comme beaucoup de vous autres, Anglo-Saxons ! Or, Dieu est bon : n'a-t-il pas fait de moi un Équatorien qui a dix mille esclaves ! Et quand je mourrai, je prendrai ma place à côté de Dieu... Oui, les prêtres ont raison !...

Mais revenons à John Harned. Ce n'était pas un homme bruyant ni communicatif : il n'élevait jamais le ton et ne gesticulait jamais en parlant. On eût dit que son cœur était un bloc de glace. Pourtant il devait y avoir un peu de chaleur dans son sang, puisqu'il suivit Maria Valenzuela à Quito ! Et bien qu'il parlât toujours à voix basse sans jamais remuer les mains, c'était un véritable animal – comme vous l'allez voir : la bête humaine primitive, le féroce et stupide sauvage de jadis qui se vêtait de peaux de bêtes et habitait les cavernes en compagnie des ours et des loups...

Luis Cervallos, mon ami, est le meilleur des Équatoriens. Il est propriétaire de trois plantations de cacao à Naranjito et Chob. Sa grande plantation de canne à sucre se trouve à Milagro. Il possède de vastes haciendas à Ambato et à Latacunga, et s'intéresse à l'exploitation des gisements pétrolifères de la côte. Il a, en outre, consacré de nombreux capitaux à planter du caoutchouc le long des Guayas. Il est moderne, comme les Yankees, et, comme eux, il ne songe qu'au négoce. Il est très riche, mais sa fortune se répartit sur maintes entreprises, et il lui faut sans cesse recourir à des appels de fonds pour alimenter ses nouvelles affaires et les anciennes. Il a voyagé partout et a tout vu. Dans son jeune âge, il faisait partie du cercle militaire que vous appelez *West Point*. Certains scandales l'obligèrent à démissionner. Il déteste les Américains, mais Maria Valenzuela, sa compatriote, l'avait attiré et il convoitait aussi son argent pour ses diverses industries et sa mine d'or dans l'est de l'Équateur,

pays des Indiens aux corps peints. J'étais son ami et je souhaitais qu'il épousât Marie Valenzuela. De plus, j'avais placé une grande partie de mon avoir dans sa mine d'or ; elle promettait un bon rendement mais exigeait de grandes dépenses avant de livrer toutes ses richesses. Si Luis Cervallos devenait l'époux de Maria, ma situation financière allait aussitôt s'améliorer.

Mais John Harned suivit Maria Valenzuela à Quito et nous nous aperçûmes bientôt – Luis Cervallos et moi – qu'elle avait jeté son dévolu sur John Harned. « Dieu propose et la femme dispose », dit-on, mais cette fois le proverbe mentit, car Maria Valenzuela n'agit point à sa guise, du moins, pas avec John Harned. Ces événements se fussent peut-être également produits si Luis Cervallos et moi n'avions été présents, cet après-midi-là, à la course de taureaux de Quito ; quoi qu'il en soit, nous étions dans la loge, ce même après-midi, assis côte à côte. Et je vais vous raconter ce qui s'est passé :

Nous étions tous les quatre dans la loge personnelle de Luis Cervallos placée à droite de la loge présidentielle. De l'autre côté de nous se trouvait celle du général José Eliceo Salazar, qu'accompagnaient Joaquin Endara et Urcisino Castillo, tous deux également généraux, ainsi que le colonel Jacinto Fierro et le capitaine Baltazar de Echeverria. Seul un homme influent comme Luis Cervallos pouvait prétendre à la loge voisine de celle du Président, et je tiens de bonne source que celui-ci avait exprimé lui-même à la direction le désir que mon ami obtînt cette haute faveur.

L'orchestre venait d'achever l'hymne national de l'Équateur. Le défilé des toréadors était terminé. Le Président donna le signal de commencer la course. Les trompettes se mirent à sonner et le taureau se rua dans l'arène – vous voyez le tableau d'ici ; hors de lui, rendu fou par les dards brûlant comme du feu son épaule, l'œil égaré, ne cherchant qu'à foncer sur tout ennemi à sa portée. Les toréadors se cachèrent derrière leurs abris et attendirent. Soudain apparurent, venant de tous

côtés, les capadores faisant voleter au-dessus de leurs têtes leurs capes de couleur. Ils étaient cinq ; devant un tel nombre d'adversaires, le taureau s'arrêta, irrésolu, ne sachant lequel attaquer le premier. Alors un des capadores s'avança seul au-devant du taureau qui, de ses sabots de devant, grattait furieusement le sable de l'arène et soulevait des nuages de poussière autour de lui. Tête baissée, l'animal s'élança droit sur le capador solitaire.

La charge du premier taureau ne manqua jamais d'impressionner ceux qui assistent pour la première fois à ce spectacle, et John Harned ne fit pas exception à la règle.

– Regardez ! s'écria Maria Valenzuela. N'est-ce pas superbe ?

John Harned acquiesça de la tête, mais sans détacher son regard de l'homme armé d'un simple morceau de drap et du taureau prêt à foncer sur lui et à le transpercer de ses cornes larges et pointues.

Le capador fit un écart et évita le taureau en faisant tournoyer sa cape qu'il étala sur ses épaules :

– Eh bien ? qu'en pensez-vous ? demanda Maria Valenzuela. N'est-ce pas là ce que vous appelez un « numéro sportif » ?

– Certes, dit John Harned, c'est un joli tour d'adresse.

Ravie, elle battit des mains, et quelles délicieuses petites mains ! Les spectateurs applaudirent. Le taureau fit demi-tour et revint à la charge. Le capador l'évita, rejeta sa cape sur ses épaules, et de nouveau les bravos crépitèrent. La manœuvre se reproduisit trois fois. Ce capador, excellent, se retira, et un de ses camarades entreprit le taureau. On posa ensuite les banderilles, deux à la fois, dans les épaules du taureau, de chaque côté de son épine dorsale. Enfin s'avança Ordonez, le premier matador, armé de la longue épée et du manteau pourpre. Les trompettes sonnèrent la mort. Ordonez ne vaut pas Matestini,

néanmoins c'est un bon matador. Il planta sans hésitation son épée dans le cœur du taureau qui s'abattit sur le sable, les jambes repliées sous lui, et expira. Ce fut un joli coup, net et précis. Aussi fut-il très applaudi, et parmi la foule de nombreux spectateurs, transportés, jetèrent leurs chapeaux dans l'arène. Maria Valenzuela battit des mains comme les autres, et John Harned, demeuré impassible, considéra la jeune femme avec curiosité :

– Vous aimez ce spectacle ? demanda-t-il.

– Toujours, fit-elle, sans cesser de battre des mains.

– Oui, depuis sa plus tendre enfance, appuya Luis Cervallos. Je la vois encore, à quatre ans, venir pour la première fois à la plaza : elle était assise aux côtés de sa mère et frappait des mains, tout comme à présent. C'est une véritable Espagnole, une pure...

– Eh bien, vous avez assisté à une course de taureaux, dit Maria Valenzuela à John Harned, tandis qu'on attachait les mules au cadavre du taureau pour le traîner dehors. Cela vous plaît-il, oui ou non ? Qu'en pensez-vous ?

– Je pense que le taureau n'avait aucune possibilité d'en sortir vivant. Il était condamné d'avance, le résultat ne faisait aucun doute. Avant l'entrée du taureau dans l'arène, tout le monde le savait condamné à mort. Pour qu'il y ait un élément sportif, l'issue du combat doit être aléatoire. Il s'agissait là d'une bête stupide contre cinq hommes intelligents et avertis qui avaient déjà combattu maints taureaux. Peut-être serait-il plus équitable de laisser un seul homme se mesurer contre un seul taureau...

– ... ou un seul homme contre cinq taureaux, ajouta Maria Valenzuela.

Nous éclatâmes tous de rire à cette saillie, Luis Cervallos plus bruyamment que les autres.

– Parfaitement, fit John Harned, contre cinq taureaux, et à condition que l'homme, comme les taureaux, n'ait jamais mis auparavant les pieds dans une arène, un homme tel que vous, señor Cervallos.

– N'empêche que nous autres, Espagnols, nous raffolons des courses de taureaux, riposta Luis Cervallos !...

Et, je jurerais que le diable lui soufflait à l'oreille de faire ce qui va suivre.

– Ce doit être, alors, un goût cultivé artificiellement, répondit John Harned. À Chicago, nous tuons tous les jours des taureaux par milliers, mais personne ne voudrait payer pour assister à ce spectacle.

– Ah ! là-bas, c'est de la boucherie, interposai-je, mais, ici, c'est un art, un art délicat, raffiné, rare !

– Pas toujours, dit Luis Cervallos. J'ai vu des matadors maladroits et ce n'est pas beau, je vous assure.

En prononçant ces paroles, il frissonna et ses traits exprimèrent un véritable dégoût. J'eus dès lors la certitude que le diable lui dictait la comédie qu'il commençait à jouer...

Il reprit :

– Señor Harned a peut-être raison. On n'applique pas le franc-jeu au taureau. Ne savons-nous pas tous que, vingt-quatre heures durant, on prive d'eau la pauvre bête et qu'immédiatement avant la course on lui en donne à satiété ?

– De sorte qu'il entre dans l'arène alourdi par l'eau ? fit brusquement John Harned ; et je vis qu'il avait l'œil très gris, très froid et perçant.

– C'est une précaution indispensable pour le sport, répondit Luis Cervallos, vous ne voudriez tout de même pas que le taureau fût assez agile pour tuer les toréadors ?

– Je souhaiterais lui voir une chance de combattre à armes égales, dit John Harned en se détournant pour regarder l'arène où le second taureau venait d'entrer.

Ce n'était pas ce qu'on appelle un bon taureau. Effaré, il tournait tout autour de l'arène en cherchant une issue. Les capadores avaient beau s'avancer et lui agiter leurs capes sous le museau, il se refusait à foncer sur eux.

– C'est un taureau stupide, déclara Maria Valenzuela.

– Je vous demande pardon, fit John Harned. Il me semble au contraire intelligent : il sait qu'il ne doit pas s'attaquer à l'homme. Voyez ! Il flaire la mort, là, dans l'arène !

L'animal s'était, en effet, arrêté à l'endroit où le premier taureau était mort et humait le sable humide en soufflant bruyamment. Il refit le tour de la piste, la tête haute, regardant ces milliers de visages qui l'observaient, tous ces gens qui le sifflaient, le conspuaient, lui jetaient des pelures d'oranges avec toutes sortes d'injures. Cependant, l'odeur du sang finit par le décider et, avisant un capador, il se précipita si brusquement sur lui, que l'homme, pris au dépourvu, ne l'évita qu'à grand-peine : il sauta derrière son abri et abandonna sa cape. Le taureau, emporté par son élan, planta bruyamment ses cornes dans la palissade de l'enceinte.

Et John Harned prononça d'une voix calme, comme se parlant à lui-même :

– Je donnerai mille kilos de sucre à l'hôpital de Quito si un taureau tue un homme aujourd'hui.

– Vous aimez les taureaux, à ce que je vois ? dit Maria Valenzuela avec un sourire forcé.

– Je les préfère en tout cas à ces hommes-là, riposta John Harned. Un toréador n'est pas brave. Voyez ! Le taureau tire déjà la langue, il est fatigué avant d'avoir commencé !

– C’est l’eau, expliqua Luis Cervallos.

– Oui, c’est l’eau, répéta John Harned. Ne serait-il pas plus prudent de couper les jarrets au taureau avant son entrée ?

Maria Valenzuela fronça le sourcil ; l’insinuation railleuse de John Harned l’avait irritée et froissée. Mais Luis Cervallos me décocha, à la dérobée, un sourire qui m’éclaira tout à coup sur sa tactique : lui et moi jouerions le rôle de banderilleros. Notre taureau serait cet énorme Américain assis avec nous dans la loge. Notre tâche consistait à le cribler de dards jusqu’à le mettre hors de lui. Alors il ne serait peut-être plus question de son mariage avec Maria Valenzuela. C’était de bonne guerre ! Et dans notre sang coulait la vaillance des toreros.

La colère du taureau atteignait maintenant son comble. Les capadores s’en donnaient à cœur joie. Très vif, l’animal virevoltait parfois sur lui-même avec une telle vélocité qu’il glissait sur ses jambes de derrière et balayait le sable de son arrière-train. Il ne cessait de foncer, mais sans dégât, sur les capes qu’on lui lançait :

– Il n’aura jamais le dessus, dit John Harned. Il se bat contre le vent.

– Il prend la cape pour son ennemi, expliqua Maria Valenzuela. Voyez avec quelle adresse le capador lui donne chaque fois le change.

– Le taureau est trop stupide pour comprendre, dit John Harned. Voilà pourquoi il est voué d’avance à la mort. Les toréadors, les spectateurs, vous, moi, tout le monde sait dès le début qu’il combattra le vent. Lui seul l’ignore. Toutes les chances se tournent contre lui.

– C’est très simple, déclara Luis Cervallos. Le taureau ferme les yeux en chargeant. Donc…

– Donc, interrompit John Harned, l'homme n'a qu'un pas à faire pour s'écarter de son chemin, et le taureau passe à côté…

– C'est exact, approuva Luis Cervallos ; le taureau ferme les yeux ; et l'homme s'en rend parfaitement compte.

– Mais les vaches, elles, ne ferment pas les yeux, repartit John Harned. Je possède chez moi une vache de Jersey, une bonne laitière, qui aurait vite raison de toute cette bande-là.

– Mais les toréadors ne se battent pas avec des vaches, dis-je.

– Non, fit John Harned, ils en ont peur.

– Ils craignent, en effet, les vaches, admit Luis Cervallos. Si elles tuaient les toréadors, ce ne serait plus du sport.

– Ce serait, au contraire, du sport, riposta John Harned, si un toréador était tué de temps à autre. Si, devenu vieux, et peut-être infirme, il me fallait un jour gagner ma vie, je me ferais sans hésiter toréador. C'est un métier facile pour hommes mûrs et retraités.

– Mais, voyez donc ! insista Maria Valenzuela au moment où, pour la centième fois, le taureau fonçait bravement sur un capador qui l'évitait en l'aveuglant de sa cape… Voyez donc avec quelle adresse le toréador évite cette brute.

– D'accord ! dit John Harned. Cependant, croyez-moi, il faut mille fois plus d'adresse pour éviter la grêle de coups de poing d'un boxeur professionnel qui frappe les yeux grands ouverts et avec intelligence. D'ailleurs, ce taureau ne tient pas à se battre. Regardez ! il fiche le camp !

Certes, ce n'était pas ce qu'on a coutume d'appeler un bon taureau, car il recommençait à courir autour de l'arène, cherchant une issue !

– Néanmoins, ces taureaux-là sont parfois les plus dangereux, expliqua Luis Cervallos. On ne sait jamais à quoi s'attendre de leur part, ils sont rusés, ce sont des demi-vaches. Les toréadors ne les aiment pas, ils ne s'y fient jamais... Tenez, le voilà qui revient à la charge !

Une fois de plus, en effet, rendu furieux par ces murs qui ne s'ouvraient jamais devant lui, le taureau, en désespoir de cause, attaquait vaillamment ses ennemis...

– Pauvre bête ! dit John Harned, la langue lui sort de la gueule. D'abord, on le gonfle d'eau ; puis, les toréadors l'épuisent en se relayant, l'un après l'autre. Pendant que les uns le fatiguent, les autres se reposent. Mais on n'accorde aucun répit au taureau. Quand il est à bout de forces, le matador vient lui plonger son épée dans le corps.

C'était maintenant au tour des banderilleros. À trois reprises, l'un d'eux tenta sans succès de placer ses dards ; il ne fit que piquer le taureau et l'exaspérer. Les banderilles doivent être posées, comme vous savez, deux à la fois, dans l'épaule, de chaque côté et aussi près que possible de l'épine dorsale. Si l'homme n'en place qu'une, le coup est raté...

La foule conspua donc le maladroit et appela de ses cris Ordonez. Celui-ci se surpassa : quatre fois il s'avança, et quatre fois, du premier coup, il posa les banderilles, de sorte qu'à un moment donné huit d'entre elles se hérissaient sur le dos du taureau. Dans la foule ce fut de la frénésie, et une pluie de chapeaux et de pièces d'argent s'abattit sur le sable de l'arène.

Juste à ce moment, le taureau chargea à l'improviste l'un des capadores. L'homme glissa, perdit la tête, et le taureau l'attrapa, fort heureusement pour l'homme, entre ses larges cornes. Tandis que tous les spectateurs, le souffle suspendu, regardaient la scène, John Harned se dressa sur son siège et clama sa joie. Seul, dans le silence impressionnant, John Harned hurlait de bonheur satisfait et ses vœux allaient tout entiers au

taureau. Comme vous l'avez deviné, il souhaitait la mort de l'homme. John Harned avait le cœur inhumain. Son attitude excita la colère des invités du général Salazar, qui protestèrent à grands cris contre la conduite de John Harned. Urcisino Castillo le traita même de fichu Gringo et lui lança d'autres injures plus violentes encore, mais en espagnol, et John Harned ne comprit pas. Il applaudit debout pendant une dizaine de secondes, le temps qu'il fallut aux autres capadores pour distraire sur eux l'attention du taureau et permettre à leur camarade de se relever indemne :

– Cette bête n'a aucune chance d'en sortir, répéta John Harned en se rasseyant tout désappointé. L'homme n'avait pas une égratignure ; et ils ont détourné de lui cet imbécile de taureau !

Là-dessus, il se tourna vers Maria Valenzuela en s'excusant :

– Je vous demande pardon, je me suis laissé emporter, cela a été plus fort que moi.

Elle sourit, et lui tapota le bras de son éventail d'un air de reproche :

– C'est votre première course de taureaux, dit-elle. Quand vous en aurez vu d'autres, vous ne réclamerez plus à grands cris la mort de l'homme. Vous autres, Américains, vous êtes plus brutaux que nous. Vos combats à coups de poing en sont la cause. Nous nous contentons, nous, de voir tuer le taureau.

– Si seulement on laissait au taureau quelque chance de vivre, lui répondit-il, je finirais peut-être, avec le temps, par ne plus m'indigner contre ceux qui abusent de lui.

Les trompettes sonnèrent la mort du taureau. Ordonez s'avança avec l'épée et le drap écarlate. Mais l'animal avait de nouveau changé d'humeur et n'était pas disposé à se battre. Ordonez frappait le sable du pied, impatiemment, en poussant des

cris et en agitant son drap rouge en tous sens. À la fin le taureau se décida à charger, mais mollement, sans élan. Ce fut une piètre estocade : la lame porta contre un os et se brisa. Ordonez prit une autre épée. Le taureau, provoqué une fois de plus au combat, chargea derechef. À cinq reprises, Ordonez tenta l'estocade, et chaque fois l'épée n'entra qu'en partie ou atteignit un os. La sixième fois, enfin, l'épée pénétra jusqu'à la garde. Mais le coup fut déplorable : la lame avait manqué le cœur et ressortait d'au moins cinquante centimètres entre les côtes du flanc opposé. Les spectateurs sifflèrent le matador. Je regardai John Harned. Demeuré assis, immobile, il ne proférait pas un mot, mais il serrait les dents et agrippait nerveusement de ses mains la balustrade de la loge.

Le taureau avait perdu toute force combative. Bien que le coup ne fût pas mortel, il titubait sous l'épée qui l'embrochait transversalement. Fuyant le matador et les capadores, il contournait le bord de l'enceinte et regardait, les yeux exorbités, tous ces visages qui l'entouraient.

– Il semble dire : « Pour l'amour de Dieu, laissez-moi sortir d'ici, je ne veux pas me battre ! » prononça John Harned.

Le Yankee continua d'observer la scène, observant de temps à autre Maria Valenzuela à la dérobée pour voir comment elle prenait la chose. La jeune femme était furieuse contre le matador : il avait été d'une maladresse scandaleuse.

Bien qu'affaibli par la perte de son sang, le taureau ne voulait pas mourir encore. Il marchait lentement autour de la clôture, en quête d'une sortie. Il ne songeait plus à charger ; il en avait son content. Mais l'heure était venue : il fallait le tuer... Il existe dans le cou d'un taureau, derrière les cornes, un endroit où l'épine dorsale reste sans protection et où le coup sec d'une lame provoque la mort immédiate. Ordonez se plaça devant le taureau et abaissa jusqu'à terre son manteau rouge. Le taureau s'obstinait à ne pas foncer. Il restait sur place et flairait l'étoffe en inclinant la tête. Ordonez tendit le bras et visa l'endroit vital

du cou, entre les cornes. La bête redressa subitement la tête. Le coup était manqué. Le taureau épia l'épée et quand Ordonez agita son drap rouge sur le sable, l'animal de nouveau abaissa la tête pour le flairer, oubliant l'épée. Nouvelle estocade d'Ordonez, nouvel insuccès. La scène se répéta plusieurs fois. C'était stupide. John Harned se taisait toujours. À la fin, une estocade trouva le bon endroit et le taureau s'écroula sur le sable, tué instantanément ; les mules furent attachées à son cadavre et l'emportèrent :

– Les Gringos prétendent que c'est un sport cruel et inhumain, n'est-ce pas ? dit Luis Cervallos. On s'amuse à faire souffrir le taureau, n'est-il pas vrai ?

– Non, fit John Harned. Le taureau ne compte pas pour grand-chose en tout cela. Je plains plutôt ceux qui regardent. C'est un spectacle dégradant, qui apprend à se réjouir des souffrances d'un animal. D'ailleurs, ce combat de cinq hommes contre un taureau stupide est lâche et on donne ainsi une leçon de lâcheté aux spectateurs. Le taureau meurt, mais les badauds continuent à vivre et la leçon portera ses fruits. Non, la bravoure ne se nourrit pas de scènes de couardise !

Maria Valenzuela garda le silence. Elle ne daigna pas regarder l'Américain, mais elle n'avait pas perdu un mot de ses propos, et ses joues étaient blêmes de colère. Elle fixait les yeux sur l'arène tout en s'éventant, mais je voyais sa main trembler. John Harned, de son côté, semblait également ignorer sa présence. Il poursuivit, comme si elle n'était pas là, en proie, lui aussi, à la colère, à une colère froide :

– C'est un sport lâche, digne d'un peuple de lâches ! prononça-t-il enfin.

– Ah ! fit Luis Cervallos d'une voix douce, vous croyez donc nous comprendre ?

– Je comprends maintenant l’inquisition espagnole, dit John Harned : ce devait être à coup sûr plus délicieux que les courses de taureaux.

Luis Cervallos sourit, mais ne dit mot. Il observa les traits de Maria Valenzuela et se rendit compte que, dans le combat de la loge, le taureau avait le dessous. Jamais plus Maria ne reverrait le Gringo qui avait pu prononcer de telles paroles. Mais ni Luis Cervallos ni moi, nous ne nous attendions à ce qui allait suivre. L’âme des Gringos nous échappe, je le crains. Comment pouvions-nous soupçonner que John Harned, si froid dans sa colère même, allait subitement devenir fou furieux ? Car il devint subitement fou, comme vous l’allez voir. Le taureau ne comptait guère – il le reconnaissait lui-même. Alors, pourquoi le cheval prit-il tant de valeur à ses yeux ? C’est un mystère pour moi. L’esprit de John Harned manquait de logique – voilà la seule explication !...

– Il n’est pas d’usage d’amener des chevaux dans l’arène, à Quito, dit Luis Cervallos en levant les yeux de son programme. En Espagne, il y en a toujours. Mais aujourd’hui, par autorisation spéciale, nous en aurons ici. Avec le prochain taureau, viendront des chevaux et des picadores – ces hommes montés, et porteurs de lances.

– Le taureau, dit John Harned, est sacrifié d’avance. En est-il donc de même des chevaux ?

– On leur bande les yeux pour les empêcher de voir le taureau. J’ai vu tuer beaucoup de chevaux. C’est un spectacle plein de bravoure.

– Tout à l’heure, j’ai vu égorger le taureau, déclara John Harned. Je vais maintenant voir massacrer des chevaux, de façon à bien me pénétrer des beaux côtés de ce noble sport.

– Ce sont de vieilles rosses, annonça Luis Cervallos, bonnes à rien d’autre.

– Ah ! très bien ! fit John Harned.

Le troisième taureau entrait, suivi des capadores et des picadores auxquels il eut affaire sans tarder. Un picador se posta juste au-dessous de nous. La bête qu'il montait était, j'en conviens, une pauvre haridelle maigre et âgée, un vrai sac d'os recouvert d'une peau rongée par la vermine :

– Comment cette pauvre bête peut-elle supporter le poids du cavalier ? C'est inouï ! s'exclama John Harned. Et maintenant que le cheval se bat contre le taureau, de quelles armes dispose-t-il ?

– Le cheval ne se bat pas contre le taureau, dit Luis Cervallos.

– Oh ! fit John Harned, ce cheval est-il destiné à être éventré ? Lui bande-t-on les yeux pour qu'il ne voie pas le taureau qui vient le transpercer de ses cornes ?

– Pas tout à fait, dis-je à mon tour. Le picador se sert de sa lance pour empêcher le taureau d'éventrer le cheval.

– En tout cas, il arrive rarement, n'est-ce pas, que les chevaux soient éventrés ? s'enquit l'Américain.

– Non, répondit Luis Cervallos. J'ai vu, à Séville, tuer dix-huit chevaux en une seule journée, et le public en réclamait d'autres à cor et à cri.

– Avaient-ils les yeux bandés comme celui-ci ? demanda John Harned.

– Oui, répondit Luis Cervallos.

Nous cessâmes de parler pour suivre les péripéties du combat. Et dire que pendant tout ce temps-là John Harned devenait fou, et à notre insu !

Le taureau refusait d'attaquer le cheval. Celui-ci ne bronchait pas, et comme il ne pouvait voir, il ne s'imaginait pas que les capadores s'efforçaient de lancer le taureau sur lui. Les capadores agaçaient l'animal avec leurs capes, et dès qu'il fonçait sur eux, ils l'attiraient vers le cheval puis disparaissaient dans leurs abris. À la fin, le taureau, mis en fureur, aperçut le cheval devant lui :

– Le cheval ne voit pas, le cheval ne sait pas, murmurait John Harned comme se parlant à lui-même, sans se douter qu'il exprimait tout haut ses pensées.

Le taureau chargea. Bien entendu, le cheval ne se rendit compte de rien jusqu'au moment où, le picador ayant manqué son coup, il se trouva empalé, par en dessous, sur les cornes d'un taureau, d'une vigueur extraordinaire. Il souleva le cheval dans l'air avec son cavalier ; et quand le cheval s'écroula sur le côté dans le sable, le picador retomba sur ses pieds avec la légèreté d'un chat et s'échappa, tandis que les capadores détournaient le taureau loin de lui. Le cheval, vidé de ses organes essentiels, se releva néanmoins en poussant des cris de douleur. Ces cris provoquèrent le dénouement et rendirent John Harned complètement fou. Il se leva et je l'entendis proférer tout bas de sombres malédictions. Pas un instant il ne détacha ses yeux du cheval, qui, toujours hennissant et gémissant, tenta de courir mais s'affaissa sans force et roula sur le dos, les quatre fers en l'air, envoyant des ruades dans le vide. Alors, le taureau s'acharna sur lui, et à plusieurs reprises lui plongea ses cornes dans le ventre, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

John Harned, debout, contemplait la scène. Ses yeux n'étaient plus froids comme de l'acier, ils lançaient maintenant des flammes de colère. Il regarda Maria Valenzuela, qui le regarda à son tour, et l'indignation se peignit sur les traits de l'Américain. Sa folie allait éclater. À présent que le cheval était mort, tout le monde se tournait de notre côté ; John Harned

était en effet un grand gaillard, qui ne manquait jamais d'attirer l'attention.

– Asseyez-vous ! lui conseilla Luis Cervallos, ne vous donnez point ainsi en spectacle.

John Harned ne répondit pas. D'un coup de poing en plein visage il abattit Luis Cervallos, qui tomba inanimé en travers des sièges. Il ne se releva pas, et ne vit rien de ce qui s'ensuivit. Mais je n'en perdis pas grand-chose. Urcisino Castillo se pencha en avant dans la loge voisine et appliqua un coup de canne sur la figure de John Harned. L'autre riposta par un coup de poing qui renversa son adversaire sur le général Salazar et le fit basculer. John Harned était maintenant en plein délire. La bête primitive, en lui, était déchaînée et hurlante – cette bête des cavernes préhistoriques.

Je l'entendis hurler :

– Ah ! vous êtes venu voir un combat de taureaux ! Bon Dieu, je vais vous faire voir, moi, un combat d'homme !

Et quel combat ! Les soldats gardant la loge présidentielle accoururent, mais il arracha à l'un d'eux son fusil et lui frappa la tête à coups de crosse. De l'autre loge, le colonel Jacinto Fierro tirait sur lui avec un revolver. La première balle tua un soldat – j'en fus témoin. Mais la seconde atteignit John Harned au côté. Là-dessus, avec un juron, il plongea la baïonnette du fusil, enlevé au soldat, dans le corps du colonel. Scène horrible à voir ! Les Américains et les Anglais sont une race brutale. Pleins de mépris pour nos courses de taureaux, ils se complaisent néanmoins à verser le sang. Ce jour-là, à cause de John Harned, il y eut plus d'hommes tués qu'il en périt jamais dans toute l'histoire de la tauromachie de Quito – que dis-je ! de Guayaquil et de tout l'Équateur !

Tout cela pour un gémissement de cheval ! Pourquoi John Harned n'est-il pas devenu fou lors de la mise à mort du tau-

reau ? Une bête est une bête, que diable ! que ce soit un cheval ou un taureau. John Harned avait perdu la tête. Il n'y a pas d'autre explication. Assoiffé de sang, lui aussi était une bête sauvage. Je vous en fais juge. Que réprouvez-vous davantage : l'éventrement du cheval par le taureau, ou celui du colonel Jacinto Fierro par une baïonnette aux mains de John Harned ? Et John Harned en éventra bien d'autres, avec cette baïonnette ! Cet enragé, ce possédé du diable se battit encore avec plusieurs balles dans le corps, et il fut difficile à tuer. Quant à Maria Valenzuela, c'était une vaillante femme : elle ne poussa pas de cris, elle ne s'évanouit point comme les autres femmes. Elle resta assise, sans quitter sa place dans la loge, l'œil fixé sur l'arène pendant toute l'échauffourée. Elle s'éventait et son visage était blême, mais elle ne détourna pas une fois la tête.

De toutes parts, soldats, officiers et gens du peuple surgirent pour venir à bout de ce forcené de Gringo. De cette foule s'éleva un seul cri : « À mort les Gringos ! » Dans tous les pays de l'Amérique latine, ce vieux cri de guerre exprime l'antipathie générale pour les Gringos et leurs mœurs primitives. Ce cri fut poussé, je le reconnais. Mais les braves Équatoriens n'ont tué que John Harned, et avant de succomber il en a tué sept, lui ! En outre, il y eut de nombreux blessés. J'ai assisté à plus d'une course de taureaux, mais je n'ai jamais rien vu de si abominable que l'aspect des loges après la bagarre ! On eût dit un champ de bataille : les morts gisaient à droite et à gauche, au milieu des sanglots et des gémissements des blessés et des agonisants. Un homme, que John Harned avait éventré avec sa baïonnette, se tenait les entrailles à deux mains en hurlant de douleur. C'était, ma parole, mille fois plus terrible que les cris de douleur d'un millier de chevaux !

… Non, Maria Valenzuela n'a pas épousé Luis Cervallos. J'en suis navré pour lui. Il était mon ami, et j'avais placé des capitaux dans ses entreprises. Il fallut attendre cinq semaines avant que les chirurgiens pussent enlever les pansements de son visage. Il lui reste de cette journée une cicatrice sur la joue, sous

l'œil. Pourtant, John Harned ne l'avait frappé qu'une fois, et de son poing nu.

Maria Valenzuela se trouve maintenant en Autriche. Elle a épousé, dit-on, un archiduc ou quelque personnage de la haute noblesse, je ne sais... Je crois qu'elle avait un faible pour John Harned avant qu'il la suivît à Quito pour assister à cette fameuse course de taureaux. Mais pourquoi le cheval ? Voilà un mystère que je voudrais éclaircir. Pourquoi a-t-il pu voir tuer le taureau et dire même que cet animal ne comptait pas, et tout à coup devenir la proie d'une horrible folie à cause d'un gémissement de cheval ? Impossible de comprendre ces Gringos ! Ce sont des barbares !

LA GARCE[12]

Certaines histoires ne peuvent être que véridiques et l'imagination féconde d'un écrivain ne saurait les avoir inventées de toutes pièces. De même, il semble impossible de mettre en doute la sincérité de certains individus. Julian Jones était de ceux-là. Plusieurs de mes lecteurs refuseront peut-être d'ajouter foi au récit qu'il me fit. Pourtant, je suis à tel point convaincu de sa véracité que j'engagerais sans hésitation mes disponibilités financières dans la lointaine aventure dont il me parla.

Je fis connaissance avec Julian Jones à Panama, lors de l'Exposition du Pacifique, dans le pavillon de l'Australie. Je considérais une collection de fac-similés de pépites de grosseurs exceptionnelles découvertes dans les champs d'or des antipodes. À leur aspect bossué, biscornu et massif, il semblait aussi difficile de les supposer factices que de croire les indications de poids et de valeur qui les accompagnaient.

– Alors, c'est ça que les chasseurs de kangourous appellent une pépite ? s'écria par-dessus mon épaule une voix sonore, juste devant le spécimen le plus impressionnant.

Je me retournai et mon regard rencontra les yeux d'un bleu lavé de Julian Jones. Je levai la tête, car il arborait, à une hauteur d'environ deux mètres, une chevelure jaune ébouriffée dont la teinte paraissait aussi décolorée et passée que celle de ses yeux. Peut-être le soleil avait-il rongé sa couleur primitive ; en tout cas, son visage témoignait d'un hâle ancien et profond.

---

12 The Hussy. (*Cosmopolitan magazine*, décembre 1916. Recueilli dans *The Red One*. Macmillan, octobre 1918.)

Lorsque, détournant son regard des objets exposés, il le fixa sur moi, j'y remarquai une expression bizarre, comme si l'homme s'efforçait de se rappeler un fait d'importance capitale.

– Qu'est-ce qu'elle a, cette pépite ? demandai-je.

L'expression distraite et lointaine disparut.

– Eh bien, ses dimensions.

– Elle semble de forte taille, concédai-je. Mais son authenticité ne fait aucun doute. Le gouvernement australien oserait difficilement...

– De forte taille ! interrompit mon interlocuteur, avec dédain.

– C'est la plus grande qu'on ait jamais trouvée.

– Jamais trouvée !... ses yeux pâles flamboyèrent et il poursuivit : Croyez-vous que tous les blocs d'or découverts à ce jour soient cités dans les journaux et les dictionnaires ?

– Si certains ne l'ont pas été, lui fis-je sagement remarquer, je ne vois pas comment nous en aurions connaissance. Si une pépite est véritablement précieuse... ou plutôt celui qui l'a trouvée préfère que sa modestie n'ait pas à rougir...

– Mais tel n'était pas le cas. Je l'ai vue de mes propres yeux et, de surcroît, je suis trop hâlé pour rougir sous aucun prétexte. Je travaille dans les chemins de fer et j'ai passé pas mal de temps sous les Tropiques. Alors, mon teint avait la couleur de l'acajou, le beau vieil acajou, et plus d'une fois on m'a pris pour un Espagnol aux yeux bleus...

À mon tour, je l'interrompis.

– Cette pépite était donc plus grosse que celle-ci... monsieur... ?

– Jones. Julian Jones.

Il fouilla dans une poche intérieure et en tira une enveloppe à ce nom, adressée aux bons soins du Bureau central de San Francisco ; de mon côté, je lui remis ma carte.

– Enchanté de faire votre connaissance, monsieur, déclara-t-il, en me tendant la main, d'une voix forte accoutumée aux bruits violents ou aux vastes espaces. Parbleu, je connais votre nom ! j'ai même vu votre portrait dans les journaux. Excusez ma franchise, mais vos articles sur Mexico ne m'ont pas du tout emballé. Comme tous les Gringos, vous prenez le Mexicain pour un homme de race blanche. C'est une grave erreur. Ces « Spiggots[13] », ces Latins-Américains à la peau grasse, ne pensent, ne raisonnent ni ne réagissent comme nous. Même leur table de multiplication diffère de la nôtre. Vous croyez que sept fois sept font quarante-neuf ; eux pas. Ils calculent autrement. Ce qui est blanc à vos yeux ne l'est pas pour eux. Laissez-moi vous donner un exemple. Si vous achetez du café pour votre ménage par paquets d'une livre ou de dix livres...

– Quelle taille avait la pépite dont vous parliez ? demandai-je, exaspéré. Aussi grosse que la plus grosse de celles-ci ?

– Plus grosse encore, dit-il sans s'émouvoir, bien plus grosse que toute leur fichue collection réunie.

Il s'arrêta et fixa sur moi un regard décidé.

– Pourquoi n'aborderais-je pas cette question avec vous ? Votre réputation est faite pour inspirer confiance et, d'agrès ce que j'ai lu, vous avez bourlingué un peu partout. Voilà longtemps que je cherche un homme disposé à me comprendre.

– Vous pouvez vous fier à moi.

---

[13] Sobriquet donné par les Américains aux Équatoriens. (*N. d. T.*)

Je livre à mes lecteurs toute l'histoire telle qu'il me la raconta sur un banc, au bord du lac, devant le palais des Beaux-Arts, aux cris assourdissants des mouettes. Tant pis ! Il n'aurait pas dû manquer à notre rendez-vous. Mais n'anticipons pas.

Comme nous quittions le pavillon de l'Australie à la recherche d'un coin tranquille, une femme de petite taille, d'une trentaine d'années, au teint fané et à l'allure campagnarde, fonça sur lui à la façon d'un oiseau et s'accrocha à son bras avec la précision rapide et inexorable d'un engrenage de machine.

– Alors, tu te trottes sans même penser à moi ! glapit-elle.

Je lui fus présenté dans toutes les formes. Ignorante de mon nom, elle me considéra évidemment sans enthousiasme de ses yeux noirs rusés, rapprochés l'un de l'autre, aussi ronds et mobiles que ceux d'un perroquet.

– Tu ne vas pas au moins lui parler de cette garce ? ajouta-t-elle sur un ton de reproche.

– Sarah, nous allons discuter affaires, expliqua-t-il d'une voix excédée. Depuis si longtemps je cherche l'homme à même de me comprendre : à présent que je le tiens, j'ai bien le droit, ce me semble, de le mettre au courant de ce qui s'est passé.

Le brin de femme ne répliqua point, mais pinça les lèvres. Elle regarda devant elle la Tour des bijoux, avec une mine si sévère que nul rayon de soleil n'aurait pu l'adoucir. Nous gagnâmes lentement les bords du lac et, avisant un banc inoccupé, nous nous assîmes avec un soupir de soulagement.

– Ce qu'on peut se fatiguer à visiter cette exposition ! déclara la petite dame, presque avec défi.

Deux cygnes soupçonneux quittèrent, en se dandinant, le miroir de l'eau et vinrent nous examiner, Convaincus de notre ladrerie ou de notre pauvreté en cacahuètes, ils s'éloignèrent.

Jones tourna à demi le dos à sa femme et me raconta son histoire.

– Jamais été en Équateur ? Alors, suivez mon conseil… n'y allez pas… à moins que vous n'ayez assez de confiance en moi et de cran personnel pour risquer le voyage en ma compagnie. Car il n'y a pas si longtemps que j'y débarquais d'un charbonnier rouillé, au cul sale. Il faisait ses sept nœuds quand tout marchait bien, mais nous eûmes un vent contraire et une avarie de machine au large de l'île de Pitcairn.

« Je ne figurais point parmi l'équipage. Je suis mécanicien de locomotive. Mais je m'étais lié d'amitié avec le patron du bateau à Newcastle et je l'accompagnai, en copain, jusqu'à Guayaquil. J'avais appris que les appointements montaient sur le chemin de fer américain qui va de cette ville à Quito en traversant les Andes. Or, Guayaquil…

– Un trou à fièvre – glissai-je.

Il m'approuva d'un signe de tête.

– Thomas Nast y est mort un mois après son arrivée. C'était un de nos grands dessinateurs américains.

– Connais pas – conclut Julian Jones. Mais il n'est pas le seul… Ah ! J'ai été mal impressionné en arrivant dans le patelin. L'accostage du pilote se trouve à soixante milles en descendant le fleuve. « Où en est la fièvre ? » demandai-je au pilote qui monta à bord dès le petit matin.

« – Tu vois cette goélette de Hambourg, me dit-il en désignant un navire de tonnage appréciable ancré à proximité. Le capitaine et quatorze hommes viennent d'en mourir, le cuisinier et deux hommes sont à l'agonie : après, il n'y restera plus personne.

« Par à-coups, il m'apprit la vérité. À ce moment-là, à Guayaquil, chaque jour, une quarantaine de personnes mou-

raient de la fièvre jaune. Mais cela n'était encore rien, comme je devais m'en apercevoir ensuite. La peste bubonique et la variole faisaient rage, la dysenterie et la pneumonie décimaient la population et, par-dessus tout, le chemin de fer sévissait. Je dis bien. Pour les gens qui tenaient absolument à y monter, il se montrait plus néfaste que toutes les autres épidémies réunies.

« Quand nous jetâmes l'ancre devant Guayaquil, une demi-douzaine de capitaines des autres vapeurs vinrent à notre bord prévenir leur collègue de ne laisser descendre à terre aucun matelot ou officier de son équipage autres que ceux dont il voudrait se débarrasser. Une barque arriva me prendre de Duran, tête de ligne du chemin de fer, située sur l'autre côté du fleuve ; un homme sauta de l'embarcation et escalada l'échelle, trois échelons à la fois, tant il avait hâte d'aborder. Une fois sur le pont, avant même d'adresser la parole à l'un de nous, il se pencha sur la lisse et, montrant le poing à la ville, se mit à hurler : « Je t'ai eu, je t'ai eu ! »

« – Qui donc ? mon vieux, lui demandai-je.

« – Le chemin de fer, dit-il en débouclant sa ceinture et en tirant un gros Colt de 44 de dessous sa veste.

« – J'ai rempli mon contrat – trois mois – et il ne m'a pas eu. J'y étais conducteur.

« Voilà le chemin de fer où je devais travailler. Ce qu'il me raconta ensuite n'était guère rassurant. La voie, qui partait du niveau de la mer à Duran, montait jusqu'à quatre mille mètres sur le Chimborazo et descendait sur l'autre versant jusqu'à Quito, à trois mille mètres plus bas. Elle était si dangereuse que les trains n'y passaient que pendant le jour. À la tombée de la nuit les voyageurs devaient descendre pour aller dormir dans les villes tandis que le train attendait le retour de la lumière. Chaque convoi transportait une garde de soldats équatoriens, plus redoutables que tout le reste. Ils étaient censés assurer la sécurité de l'équipe du train, mais à la moindre alerte ils attra-

paient leurs fusils et se joignaient aux assaillants. Dès que se produisait un accident, les Spiggots se mettaient à crier « Mort aux Gringos ! » Et là-dessus ils massacraient l'équipe du train et à tout hasard les voyageurs gringos réchappés de l'accident. Tout cela suivant leur arithmétique qui, ainsi que je vous le disais, diffère totalement de la nôtre.

« Sacrebleu ! avant la fin de la journée, je constatai par moi-même que l'ex-conducteur ne mentait pas. Je devais prendre mon roulement dans la première division à Quito et m'y rendre dès le lendemain matin par le seul et unique train quotidien. Dans l'après-midi de ce premier jour, à Duran, sur les quatre heures, les chaudières du *Gouverneur Hancock* firent explosion et il coula par soixante pieds de fond devant l'embarcadère. C'était le grand bateau transbordeur qui amenait les voyageurs du chemin de fer à Guayaquil, sur l'autre rive du fleuve. Cette catastrophe fut cause d'événements plus graves encore. À partir de quatre heures et demie, des trains bondés commencèrent d'arriver. C'était jour de fête ; la Compagnie avait organisé une excursion dans la montagne et la foule des gens de Guayaquil rentrait.

« Cette foule, composée de cinq mille personnes, voulait passer l'eau et le bateau gisait par le fond : nous n'y étions pour rien, mais l'arithmétique des Spiggots ne l'entendait pas ainsi. « Mort aux Gringos ! » gueula l'un d'eux. Aussitôt tout se gâta. La plupart d'entre nous n'échappèrent à la mort que de l'épaisseur d'un cheveu. Je courus sur les talons du chef-mécanicien en portant un de ses gosses, pour rattraper les locomotives qui venaient de démarrer. Car là-bas, loin de tout, en cas de difficultés, on cherche d'abord à sauver les locomotives, pour la raison que sans elles pas de train possible. Quand nous pûmes partir, une demi-douzaine d'Américaines et autant d'enfants étaient blottis près de nous sur le parquet de l'abri et les soldats de l'Équateur chargés de protéger nos vies et nos biens nous canardaient à qui mieux mieux : ils nous ont bien tiré mille salves avant que nous fussions hors de portée.

« Nous campâmes sur les hauteurs et ne revînmes que deux jours après pour déblayer. Il y avait de la besogne : plates-formes, wagons couverts, fourgons, machine asthmatique de manœuvre, même wagonnets à main, la population avait tout balancé dans la mer par-dessus le *Gouverneur Hancock*. Ils avaient incendié la rotonde, mis le feu dans les soutes à charbon ; l'atelier de réparation ne ressemblait plus à rien. Il nous fallut aussi enterrer, en toute hâte, trois de nos collègues qui s'étaient fait prendre. Là-bas, la température est chaude. »

Julian Jones marqua un arrêt et, par-dessus son épaule, étudia l'expression désapprobatrice et le regard fixe de son épouse.

– Je n'oublie pas la pépite, dit-il, pour me rassurer.

– Ni la garce, lança la femme, apparemment à l'adresse des sarcelles qui voguaient sur le lac.

– Nous arrivons bientôt à la pépite...

– Qu'avais-tu besoin de rester dans ce pays maudit ? lança sa femme.

– Allons, Sarah, implora-t-il, c'est pour toi que je travaillais, et, en manière d'explication pour moi, il ajouta : Si les risques étaient grands, la paie tombait en conséquence. Certains mois, j'ai touché jusqu'à cinq cents jaunets. Et Sarah attendait mon retour en Nebraska...

– Après deux années de fiançailles, confia-t-elle à la Tour des Bijoux.

– ... malgré la grève et mon renvoi comme mineur et ma typhoïde en Australie... et tout le reste, reprit-il.

« Dans cette Compagnie-là, la chance m'accompagnait. Combien en ai-je vu mourir ; des copains tout frais arrivés des États, quelques-uns pas même une semaine après leur premier voyage. Si la maladie ou le service ne les tuait pas, c'était les

Spiggots. Mais mon heure n'avait pas sonné, bien qu'à cette époque il m'advînt de descendre avec ma machine au fond d'un éboulement de plus de dix mètres. J'y perdis mon chauffeur. Le conducteur et le directeur du Matériel roulant – ce dernier descendait à Duran pour voir sa fiancée – furent décapités par les Spiggots et leurs têtes exposées sur des poteaux. Pendant ce temps, j'étais tapi sous cinquante centimètres de charbon dans le tender. Ils croyaient que j'avais gagné la forêt : j'y restai un jour et une nuit, le temps de laisser l'agitation se calmer. Ah ! j'ai eu de la veine ! Le pis qui m'arriva fut un rhume et un furoncle. Mais les autres tombaient comme des mouches tant de fièvre jaune et de pneumonie que des Spiggots et du chemin de fer. L'ennui, c'est que je ne pouvais me faire d'amis. Sitôt que je commençais à me lier un peu avec un de mes collègues, il mourait – à part un chauffeur du nom d'Andrews : celui-là devint fou à lier.

« Je me débrouillai dans mon boulot dès le début ; j'habitais à Quito une maison couverte d'énormes tuiles espagnoles, que j'avais louée. En outre, je n'ai jamais eu de grandes difficultés avec les Spiggots : je les laissais se balader à l'œil dans le tender ou sur le chasse-vaches. Moi, les vider ? Jamais. Une fois Jack Harris en avait expulsé un groupe. Je suivis son enterrement *muy pronto*...

– Parle donc anglais, adjura la petite dame.

– Sarah ne peut supporter que je m'exprime en espagnol, dit-il, en manière d'excuse. Cela lui porte sur les nerfs et je lui ai promis de m'abstenir désormais. Comme je le disais, la vie était belle, tout marchait à la papa, et j'économisais mes appointements pour remonter au Nebraska et épouser Sarah, lorsque je tombai sur Vahna...

– La garce ! siffla Sarah.

– Voyons, Sarah, supplia son géant de mari, il faut bien que je parle d'elle pour en arriver à la pépite.

« Ce soir-là, je descendais une locomotive haut-le-pied à Amato, situé à cinquante kilomètres environ de Quito. Je faisais équipe avec Seth Manners. Je le formais au métier de mécanicien et lui faisais conduire la machine tandis qu'assis à sa place, je rêvassais à Sarah que voici. Je venais de recevoir d'elle une lettre où, comme d'ordinaire, elle me pressait de rentrer au pays et faisait allusion aux dangers que court un célibataire comme moi lâché en liberté dans un patelin rempli de señoritas et de fandangos. Bon Dieu ! Si seulement elle avait pu les apercevoir ! De véritables épouvantails avec leurs visages peints, livides comme ceux de cadavres et leurs lèvres rouges comme... comme certains écrasés que j'ai aidé à ramasser.

« C'était par une superbe nuit d'avril, pas un souffle de vent. Une admirable lune dominait juste la crête du Chimborazo. Ça, c'est une montagne ! La voie la contournait à quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer et son sommet se dressait encore à trois mille mètres plus haut.

« J'étais peut-être en train de sommeiller tandis que Seth conduisait la machine : tout à coup, il bloqua les freins si brutalement que je faillis passer à travers la lucarne de l'abri.

« – Sacré nom... commençai-je. « Bon Dieu ! » s'exclama Seth, comme nous nous penchions pour mieux voir ce qui obstruait la voie.

« C'était une Indienne, et croyez-moi, les Indiens n'ont rien de commun avec les Spiggots. En pleine descente de la montagne, Seth avait réussi à arrêter la machine à cinq mètres de l'obstacle. Mais la femme ! Elle... »

Je vis se raidir Mme Julian Jones, bien qu'elle continuât de fixer d'un regard menaçant deux sarcelles qui glissaient au-dessous de nous sur les hauts-fonds de la pièce d'eau.

– La garce ! siffla-t-elle encore, d'un ton implacable.

Jones s'arrêta net, mais reprit bientôt :

– C’était une grande fille, svelte et délicate – vous voyez le genre que je veux dire – avec une longue chevelure noire retombant sur ses épaules : elle se tenait là, les bras étendus, pour arrêter la machine. Elle portait, drapé autour d’elle, un bizarre vêtement qui n’était pas fait d’étoffe mais de peaux d’ocelots, tachetées, douces et moelleuses.

– La garce ! murmura Mme Jones.

Mais M. Jones poursuivit, imperturbable :

– En voilà des façons de faire stopper une locomotive ! dis-je à Seth en descendant sur la droite. J’avançai devant notre machine, vers l’Indienne. Elle avait les paupières hermétiquement closes et tremblait si fort que cela se voyait au clair de lune. De plus, elle ne portait aucune chaussure.

« – Qu’est-ce qui ne va pas ? lui demandai-je sans douceur. Elle tressaillit, parut sortir de son extase et ouvrit les yeux… de grand yeux noirs, admirables. Croyez-moi, cela valait la peine d’être vu…

– La garce !…

À cette exclamation sibilante, les deux sarcelles s’écartèrent précipitamment de quelques pieds. Quant à Jones, il ne sourcilla point.

– Pourquoi arrêtes-tu cette locomotive ? lui criai-je en espagnol. Pas de réponse. Elle me considéra un instant, puis regarda la machine qui ronflait. Tout à coup, elle fondit en larmes.

« – Si tu essayes de t’offrir des balades de cette manière-là, continuai-je en espagnol, tu te feras un de ces jours écrabouiller et mon chauffeur te ramassera en marmelade sur notre chasse-vaches.

« Mon espagnol de Spiggot n’avait rien de brillant, mais je vis qu’elle comprenait ; pourtant elle se borna à secouer la tête, sans rien dire. Mais, sapristi ! elle valait le coup d’œil… »

J'observai Mme Jones, non sans appréhension ; elle dut s'en apercevoir, car elle murmura :

– Dans le cas contraire, croyez-vous qu'il l'aurait emmenée chez lui ?

– Allons, Sarah, du calme ! protesta-t-il. Ce n'est pas chic ! Laisse-moi finir mon histoire…

« Alors, Seth me cria :

« – Vas-tu rester là toute la nuit ?

« – Viens ! dis-je à l'Indienne. Grimpe ! Mais une autre fois ne t'amuse pas à faire des signaux aux locomotives entre les stations.

« Arrivé au marchepied, je me tourne vers elle pour l'aider à monter : plus personne ! Je passe de nouveau à l'avant : la voie paraît libre. Éclipsée ! À droite et à gauche, c'est la falaise abrupte et le précipice. Enfin, je la trouve couchée à terre, tout contre le chasse-vaches. Si nous avions démarré, nous l'écrasions en moins d'une. Tout cela semblait absurde et je ne savais que penser. Peut-être cherchait-elle à se suicider. Bref, je l'attrape par le poignet et la remets sur ses pieds, assez brusquement. Elle se décide alors à monter. Les femmes savent bien reconnaître quand un homme ne plaisante pas avec elles. »

Je comparai ce Goliath à sa petite épouse aux pupilles d'oiseau et me demandai s'il l'avait traitée souvent avec fermeté.

– Seth regimba bien un peu, mais je la fis entrer dans l'abri et asseoir à côté de moi.

– Seth devait avoir fort à faire à conduire la machine, remarqua Mme Jones.

– Ne t'ai-je pas dit que je le dressais à ce métier ? se défendit Jones. Nous fîmes ainsi le trajet jusqu'à Amato. L'Indienne ne desserra pas les dents et sitôt que la machine stoppa elle sau-

ta en bas et disparut. Pas un « merci bien, m'sieu ». Rien de rien !

« Le lendemain matin, au moment où nous allions mener à Quito une douzaine de plates-formes chargées de rails, nous la trouvâmes qui nous attendait dans l'abri. Au grand jour, je la jugeai encore plus remarquable que la nuit précédente.

« – Hum ! elle t'a adopté, plaisanta Seth.

« Ma foi, on aurait pu le croire. Elle restait là à me… à nous couver du regard comme un bon chien affectueux que vous vous seriez attaché avec un chapelet de saucisses dans le ventre et qui sait très bien que vous ne lèverez pas la main sur lui.

« – Fiche ton camp de là ! lui dis-je, *pronto* ! »

À ce mot espagnol, Mme Jones nous rappela sa présence par un haut-le-corps.

– Tu le vois bien, Sarah, je ne voulais pas d'elle, même au début.

Mme Jones se raidit. Ses lèvres remuèrent, mais elle ne proféra aucun son.

– Seth m'accabla de ses railleries : « Tu ne peux tout de même pas la plaquer comme ça », disait-il. « Tu lui as sauvé la vie… » « Erreur ! répliquai-je sèchement, c'est toi. » « Mais elle se figure que c'est toi, cela revient au même. Maintenant elle t'appartient, d'après la coutume de ce pays. Tu devrais le savoir ! »

« – Elle fera ton ménage, blaguait Seth. Je le laissai débloquer la machine, mais après, je l'occupai à pelleter le charbon afin de ne pas lui laisser le temps de travailler de la langue. En repassant à l'endroit où nous l'avions ramassée j'arrêtai le train pour lui permettre de descendre. Elle tomba à genoux, m'étreignit les jambes de ses bras et sanglota éperdument. Que pouvais-je faire ? »

Mme Jones nous donna à entendre qu'elle savait à coup sûr ce qu'elle aurait fait à la place de son mari.

– Dès notre arrivée à Quito, elle disparut comme la veille. Sarah ne veut point me croire quand je lui dis à quel point je me sentis soulagé d'en être débarrassé. Je me rendis donc à ma case et m'expliquai avec un dîner excellent préparé par ma cuisinière, une métisse du nom de Paloma. Ni indienne ni spigotte, cette femme était vieille et ressemblait plus à une chouette qu'à une colombe. La seule vue de sa face édentée me coupait l'appétit. Mais elle tenait bien mon ménage, ne dépensait pas outre mesure.

« Cet après-midi-là, après une bonne et longue sieste, qui est-ce que je trouve dans la cuisine, aussi à l'aise que si elle avait été de la maison ? Ma bougresse d'Indienne ! La vieille Paloma, accroupie à ses pieds, lui frictionnait les genoux et les jambes comme pour la guérir des rhumatismes... Je savais bien que cette fille n'en souffrait pas, car j'avais apprécié son agilité. Du coup, ma colère éclata. Sarah le sait, je ne puis supporter des femmes à traîner autour de moi... surtout des femmes jeunes et pas mariées. Mais que faire ? La vieille Paloma prenait le parti de l'Indienne et jurait de la suivre si elle partait. De plus, elle me traitait d'imbécile de plus de façons que n'en connaît la langue anglaise. Les jurons espagnols te plairaient, Sarah, et tu aurais été ravie d'entendre fulminer contre moi la vieille Paloma.

« Je finis par céder bien à contrecœur. La vieille prétextait avoir besoin de l'aide de Vahna pour le ménage – mensonge manifeste. Paloma ne me confia jamais la vraie raison de son attachement pour cette fille. En tout cas, Vahna se montra peu encombrante. Elle restait tranquillement à la maison, bavardant avec Paloma et lui faisant quelques commissions.

« Toutefois, je ne tardai pas à deviner chez elle une terreur secrète. Si un copain entrait pour boire un coup ou faire une partie de pedro, l'inquiétude de l'Indienne faisait peine à voir. Je questionnai Paloma sur les motifs de ce tourment : la vieille

prit un air solennel et hocha la tête, comme si tous les diables de l'enfer se disposaient à nous envahir.

« Enfin, certain jour, Vahna reçut une visite. N'étant point de service, je passai la journée avec elle – il me fallait bien lui montrer quelque politesse même si elle s'était fourré dans la tête d'habiter chez moi contre mon gré – quand j'aperçus dans son regard une expression bizarre. Sur le seuil de la porte se dressait un jeune Indien qui lui ressemblait, mais en plus jeune et en plus mince. Elle l'emmena dans la cuisine où dut se tenir grand palabre, car il ne partit qu'à la nuit tombée. Il revint dans le courant de la semaine, mais j'étais absent. À mon retour, Paloma me mit dans la main une grosse pépite d'or que Vahna s'était fait rapporter par le gars. Ce caillou pesait au bas mot deux livres et valait plus de cinq cents dollars. Elle m'expliqua que Vahna désirait me l'offrir en paiement de sa pension. Il me fallut bien l'accepter pour avoir la paix.

« Puis, longtemps après, surgit une autre visite. Nous étions assis autour du feu...

– Lui et la garce, précisa Mme Jones.

– Avec Paloma... rectifia M. Jones.

– Lui, sa cuisinière et sa femme de ménage étaient assis autour du feu, concéda Mme Jones.

– Je reconnais que Vahna me témoignait beaucoup d'affection, affirma-t-il, non sans témérité ; mais dans un élan de prudence, il ajouta : beaucoup trop, vu que je ne ressentais pour elle aucune inclination.

« Donc, comme je le disais, elle reçut une autre visite, celle d'un vieil Indien, grand, maigre, aux cheveux blancs, avec un nez crochu comme un bec d'aigle.

« Il entra délibérément, sans frapper. Vahna poussa un cri et s'effondra sur les genoux. Elle tourna vers moi des yeux sup-

pliants, comme une biche qu'on va immoler et qui ne veut pas mourir. Puis, pendant une minute qui me parut une éternité, l'Indien et Vahna se dévisagèrent. Paloma, la première, parla au vieux dans son langage, car il lui répondit. Ma parole ! on eût dit qu'elle s'adressait au Tout-Puissant ! Ses vieilles guibolles s'entrechoquaient et elle s'humiliait devant lui comme une chienne.

« Et cela dans ma propre maison ! J'avais envie de saisir le bonhomme par la peau du cou *et* de le jeter dehors, mais il était si vieux !

« D'une voix terrible, il crachait littéralement ses paroles à la vieille Paloma qui s'obstinait à discuter : à la fin, elle dut trouver un argument péremptoire, car le vieillard se radoucit ; il daigna poser une question à Vahna. Celle-ci baissa le front, parut déconcertée, rougit et répondit d'un seul mot en secouant la tête. Là-dessus, l'homme tourna les talons et disparut. Je pense qu'elle avait dit « non ».

« À la suite de cette scène, Vahna parut troublée devant moi et se confina dans la cuisine. Mais bientôt elle recommença de se tenir dans la grande salle. Bien que toujours fort timide, elle fixait continuellement sur moi ses grands yeux...

– La garce !

Cette fois, j'entendis nettement l'exclamation. Mais Julian Jones et moi nous y étions habitués maintenant.

– Je ne crains pas de dire, poursuivit Jones, que je commençais à m'intéresser à elle – oh ! pas dans le sens que Sarah l'entend. Cette pépite de deux livres m'occupait l'esprit. Si Vahna consentait à me renseigner sur son origine, je pourrais dire adieu au chemin de fer et revenir au Nebraska et retrouver Sarah.

« Puis ce fut la fin des haricots... Arrive une lettre du Wisconsin : Ma tante Elisa venait de mourir et me laissait sa grande

ferme. Je poussai un cri de joie en apprenant la nouvelle. Hélas ! Je fus plus tard complètement dépouillé par les juges et les hommes de loi ; ils ne me laissèrent pas un *cent* et je les paie encore par acomptes.

« Mais je ne pouvais le prévoir. Je fis donc mes préparatifs pour cingler vers le Pays de Dieu. Paloma en fit une maladie et Vahna, tout en larmes, gémissait : « Ne t'en va pas ! ne t'en va pas ! »

« Je donnai préavis à la Compagnie et j'écrivis à Sarah pas vrai, Sarah ?

« Ce soir-là, assise auprès du feu, comme à une veillée mortuaire, Vahna consentit pour la première fois à me faire ses confidences.

« – Reste ici, me dit-elle, et la vieille Paloma l'approuva du geste. Je te montrerai l'endroit d'où mon frère a tiré la pépite, si tu ne nous quittes pas.

« – Trop tard, lui dis-je, et je lui en fournis l'explication. »

– Lui as-tu appris que j'attendais ton retour en Nebraska ? questionna Mme Jones, froide et impassible.

– Voyons, Sarah, pouvais-je froisser les sentiments d'une pauvre Indienne ? Bien sûr que non, je ne le lui ai pas appris.

« Elle et Paloma se parlèrent alors dans leur langue et Vahna me dit :

« – Si tu restes, je te montrerai la plus grosse des pépites... la mère de toutes les autres.

« – Grosse comme quoi ? lui demandai-je. Comme moi ?

« Elle se mit à rire.

« – Plus grosse que toi, me dit-elle. Beaucoup, beaucoup plus.

« – C'est impossible !

« Mais elle m'affirma l'avoir vue et Paloma soutenait ses dires. Bref, à les entendre, cette seule pépite valait des millions de dollars. La vieille Paloma ne l'avait jamais vue, mais elle en connaissait l'existence par ouï-dire. Cette pépite constituait un secret de tribu qu'elle ne pouvait partager, n'étant qu'à demi indienne.

Julien Jones marqua une pause ponctuée d'un soupir.

– Les deux femmes insistèrent tellement que je finis par me décider pour...

– La garce, proféra aussitôt Mme Jones.

– Non, pour la pépite. Avec la ferme de tante Elisa, je devenais assez riche pour lâcher le chemin de fer, mais pas suffisamment pour mépriser la grosse galette, et puis je ne pouvais m'empêcher de croire ces deux femmes. Je pensais devenir un Vanderbilt ou un J.-P. Morgan, et je commençai à sonder Vahna. Mais elle ne voulait rien lâcher.

« – Viens avec moi, répétait-elle. Nous serons de retour dans une quinzaine de jours avec autant d'or que nous pourrons en porter.

« – Nous emmènerons un bourricot ou une caravane de bourricots proposai-je. Mais rien à faire. Paloma était de son avis. L'aventure présentait trop de danger. Nous risquions d'être pris par les Indiens.

« Bref, nous partîmes tous deux quand la lune éclaira les nuits, voyageant seulement pendant ce temps et nous reposant dans la journée. Vahna m'interdisait d'allumer du feu et mon café me manquait cruellement. Lorsque nous atteignîmes les hauteurs des Andes, dans certain col la neige gêna beaucoup notre avance. Mais Vahna connaissait les sentiers : bien que nous ne perdions pas une minute, il nous fallut une semaine en-

tière pour parvenir au but Grâce à une boussole de poche que j'avais emportée, il me serait facile de retrouver la route. Je ne pourrais me tromper, car il n'existe pas au monde un pic qui ressemble à celui sur lequel nous avions grimpé. Je ne vous décris pas maintenant son aspect particulier, mais je vous y mènerai tout droit, en partant de Quito.

« Il n'est pas d'une ascension facile et celui-là n'est pas encore né qui pourrait en atteindre le sommet pendant la nuit. Nous y arrivâmes après le coucher du soleil et il fallut attendre le jour. Je vous en raconterais pendant des heures et des heures sur cette dernière phase du voyage, mais passons. Le sommet, plat comme un billard, mesurait à peu près le quart d'un arpent et on n'y voyait presque pas de neige. Vahna m'expliqua que la violence habituelle du vent l'empêchait de s'y attacher.

« Nous étions à bout de souffle et le mal de montagne me saisit au point que je dus m'allonger pour prendre quelque repos. Mais quand la lune se montra, j'explorai les parages. Pas plus à la vue qu'à l'odeur je ne discernai rien qui ressemblât à de l'or. J'en fis la remarque à Vahna, mais elle se borna à éclater de rire en battant des mains. Là-dessus mon mal de montagne me reprit et je m'assis sur un gros rocher en attendant qu'il fût calmé.

« – Allons, voyons, lui dis-je, quand je me sentis mieux, ne fais plus la sotte et dis-moi où est cette pépite.

« – Elle est maintenant plus proche de toi que je ne le serai jamais, répondit-elle, et ses grands yeux se remplirent de passion. Vous autres, Gringos, vous êtes tous pareils. Votre cœur n'a d'amour que pour l'or ; à vos yeux, les femmes ne comptent guère.

« Je ne répondis rien. Ce n'était pas le moment de lui parler de Sarah, ma fiancée. Mais Vahna chassa vite ses idées mélancoliques et se remit à me taquiner en riant.

« – La trouves-tu à ton goût ? disait-elle.

« – Qui donc ?

« – La pépite qui te sert de siège.

« Je bondis comme si j'avais été assis sur un poêle tout rouge.

« Je n'y vis qu'un roc ordinaire et je sentis le cœur me manquer. Vahna devenait complètement folle ou bien elle avait cru me faire une bonne blague. Je me trompais doublement. Elle me tendit la hachette et me dit de cogner sur le rocher. Je lui obéis : à chacun de mes coups, apparaissaient des places jaunes. Par le grand Moïse ! De l'or ! Le damné rocher était tout en or ! »

Jones se dressa soudain de toute sa hauteur et tendit ses longs bras vers le sud. Ce geste sema la panique au cœur d'un cygne : l'oiseau battit en retraite et alla se flanquer dans une vieille dame qui poussa un cri et lâcha le sac de cacahuètes qu'elle tenait à la main.

Jones se rassit et reprit :

– De l'or, de l'or, d'une telle pureté et d'une telle douceur que j'en détachais des copeaux. Le bloc était recouvert d'une sorte de peinture grise imperméable. Rien d'étonnant que je l'eusse pris pour un rocher. Il mesurait 3,50 mètres de long et au moins 1,75 mètre de large avec les deux bouts arrondis en forme d'œuf. Tenez. Regardez-moi cela.

Il tira de sa poche un étui en cuir, l'ouvrit et en sortit un objet enveloppé de papier de soie. Et il posa dans ma main un copeau d'or de la dimension d'une pièce de dix dollars. Je vis sur une face la substance grisâtre qui l'enduisait.

– Je l'ai arraché à une des extrémités, continua Jones en rangeant le copeau. Et je me félicite de le mettre dans ma poche, car tout à coup, derrière moi, retentit un cri. Je me retournai et

aperçus le maigre vieillard au bec d'aigle qui était tombé chez nous certain soir : une trentaine d'indiens l'accompagnaient, tous jeunes et vigoureux.

« Vahna s'effondra et se mit à pousser des gémissements mais je lui dis :

« – Relève-toi et tâche d'arranger les choses.

« Non ! Non ! sanglotait Vahna. C'est la mort ! Adieu, *amigo*. »

Ici Mme Jones leva la tête et son mari modéra soudain le débit de ses paroles.

– Allons, Vahna, relève-toi, lui dis-je, pour combattre avec moi.

« Alors ce fut une tigresse qui lutta au faîte de la montagne, attaquant les adversaires des dents et des ongles. De mon côté, je ne chômais pas, bien que je n'eusse que ma hachette et mes longs bras. Mais ils étaient trop !...

« Quand je revins à moi, un instant après qu'ils m'eurent assommé... Tenez, touchez cela... »

Enlevant son chapeau, Julian Jones guida l'extrémité de mes doigts dans le chaume clair de sa chevelure et je palpai une brèche d'au moins 7 centimètres de longueur dans l'os même de son crâne.

– Revenu à moi, je vis Vahna écartelée sur le bloc d'or ; le vieux au bec d'aigle marmottait solennellement comme s'il accomplissait quelque cérémonie religieuse : il tenait un couteau de pierre, vous savez, un éclat mince et coupant de cette matière ressemblant à l'obsidienne dont ils font des pointes de flèches. Je ne pouvais remuer car ils me maintenaient et, du reste, je n'en avais pas la force. Bref, le couteau de pierre servit pour elle ; quant à moi, ils ne me firent même pas l'honneur de me

tuer au haut de leur rocher sacré. Ils me poussèrent par-dessus bord comme une charogne.

« Mais les busards ne m'ont pas eu. Je vois encore, au moment de ma chute, la lune resplendissant sur tous ces pics neigeux. Je fus lancé d'une hauteur de 150 mètres ; par bonheur, à mi-chemin de la descente, je tombai dans une crevasse pleine de neige amoncelée.

« Lorsque je repris connaissance – plusieurs heures après, car il faisait plein jour – je me trouvai dans une grotte ou un tunnel creusé par l'eau de la fonte des neiges qui coulait par-dessus le rebord, juste au-dessous de l'endroit d'où j'avais été projeté. Quelques pieds de plus en avant et j'allais m'écraser au pied de la montagne. Je ne dus la vie qu'à un miracle.

« Depuis, je l'ai bien payé. Il m'a fallu deux années et plus pour me rendre compte de cette aventure. Je me rappelais seulement que je m'appelais Julien Jones, que j'avais été révoqué lors de la grande grève et que j'étais marié à Sarah que voici. Pas davantage. Je ne savais plus rien de ma vie dans l'intervalle et quand Sarah essayait d'éveiller mes souvenirs, j'attrapais des maux de tête : en somme, j'avais le cerveau dérangé et je m'en apercevais bien.

« Par une belle soirée de pleine lune, j'étais assis sous le porche de la ferme de son père en Nebraska, lorsque Sarah sortit de la maison et me mit dans le main *ce* petit copeau d'or. Elle venait de le trouver, paraît-il, dans la doublure déchirée de la valise que j'avais ramenée de l'Équateur... Et moi qui, depuis deux ans, ne savais même plus que j'avais été en Équateur ni en Australie !

« Je regardais ce copeau au clair de lune, le retournais en tous sens, cherchant à me rappeler d'où il venait, quand soudain, dans ma tête, se produisit un craquement comme si quelque chose venait de s'y rompre. D'un seul coup, je revis Vahna écartelée sur l'énorme pépite et le vieux au bec d'aigle

brandissant le couteau de pierre et... et enfin, tout ce qui m'était advenu depuis mon départ du Nebraska jusqu'à l'instant où je rampai vers le jour hors de mon trou dans la neige, après avoir été précipité du haut de la montagne.

« En revanche, j'avais oublié tous les événements consécutifs à cette chute. Lorsque Sarah me dit que je l'avais épousée, je refusai de l'entendre. Il fallut, pour m'en convaincre, le témoignage de toute sa famille et du pasteur qui nous avait unis.

« Plus tard, j'écrivis à Seth Manners. Le chemin de fer ne l'avait pas encore tué et il m'apprit bien des choses. Je vous montrerai ses lettres : je les ai à l'hôtel. Un jour qu'il faisait son trajet régulier, il me vit déboucher sur la voie. Je ne me tenais pas debout, je marchais à quatre pattes. Il me prit d'abord pour un veau ou un gros chien. Je n'avais plus rien d'humain, dit-il, et je ne reconnaissais personne. Autant que je puisse calculer, il s'écoula dix jours entre mon ascension de la montagne et le moment ou Seth me ramassa. Ce que je mangeai pendant ce temps, je l'ignore. Rien du tout, peut-être. Paloma, sous la direction des médecins de Quito, me prodigua des soins dévoués. C'est sûrement cette vieille métisse qui a fourré le morceau d'or dans ma valise. Enfin on constata que j'avais perdu la raison et la Compagnie du chemin de fer me rapatria en Nebraska.

« En tout cas, voilà ce que m'a écrit Seth, et Sarah sait à quoi s'en tenir. Elle a échangé une longue correspondance avec la Compagnie ayant mon rapatriement. »

Mme Jones fit un signe d'assentiment, émit un soupir et témoigna une impatience évidente de prendre congé de moi.

– Depuis ce temps – poursuivit son époux – je suis incapable d'aucun travail... et je ne puis songer à ramener le bloc d'or. L'argent appartient à Sarah et elle ne lâcherait pas un penny...

– Il ne retournera jamais dans ce pays ! trancha Mme Jones.

– Mais, Sarah, Vahna est morte tu le sais bien, tenta-t-il de discuter.

– Je ne sais rien de rien, répondit-elle d'un ton cassant, mais ce pays-là n'est pas fait pour un homme marié.

Elle pinça les lèvres et fixa son regard du côté où resplendissait le soleil à son couchant. Un instant, je considérai son visage pâle, menu et implacable, mais respirant la santé.

– Comment expliquez-vous la présence d'une telle masse d'or en cet endroit ? demandai-je à Julien Jones. Un aérolithe d'or massif ?

– Pas du tout. Il a été apporté là par les Indiens.

– Sur un sommet aussi inaccessible... étant donné son poids et ses dimensions ?...

– Rien de plus simple, fit-il en souriant. Quand la mémoire me fut revenue, je me heurtai longtemps moi-même à ce problème. « Voyons, comment diable ! » pensais-je en moi-même, et je passais des heures à y réfléchir. Lorsque, enfin, j'eus trouvé la solution, je me fis l'effet d'un idiot.

Il marqua une pause et annonça :

– Ils ne l'ont pas apporté.

– Mais vous venez de dire le contraire.

– Ils l'ont apporté oui, dans un sens, mais ils n'ont pas hissé là-haut cette énorme pépite. Ils n'ont fait qu'en réunir les éléments.

Il attendit jusqu'à ce qu'il vît la compréhension paraître sur mon visage.

– Ensuite ils ont fondu tout cet or ou l'ont martelé en un seul lingot. Vous n'ignorez pas que les premiers Espagnols débarqués dans le pays, sous le commandement d'un nommé Pi-

zarre, n'étaient qu'une bande de voleurs et d'égorgeurs. Ils ravagèrent le pays et massacrèrent les Indiens. Ceux-ci possédaient des quantités d'or. Alors, ce que les Espagnols ne purent trouver, les Indiens survivants le cachèrent sous la forme de cette masse au sommet de la montagne. Depuis lors, elle attend mon bon plaisir... et le vôtre, si vous voulez me suivre.

Et là, près de la pièce d'eau du Palais des Beaux-Arts, prirent fin mes relations avec Julian Jones.

Sur ma promesse de financer l'expédition, il s'engagea à venir à mon hôtel le lendemain matin avec les lettres de Seth Manners et celles de la Compagnie du Chemin de fer. Mais je l'attendis en vain. Dans la soirée je téléphonai à son hôtel et la caissière m'informa que M. Julian Jones et son épouse étaient partis au début de l'après-midi avec leurs bagages.

Mme Jones l'a-t-elle ramené en hâte à sa ferme du Nebraska ? Je me rappelle qu'au moment de nous séparer, quelque chose dans son sourire évoqua en mon esprit l'expression de Mona Lisa l'énigmatique.

Kohala Hawaï, 5 mai 1916.

CHANTAGE AILÉ[14]

Confortablement allongé sur une chaise longue dans sa bibliothèque, Peter Winn, les yeux clos, était perdu dans ses méditations.

En pensée, il échafaudait un plan de campagne qui donnerait bientôt à réfléchir à une certaine coterie de financiers. L'idée lui en était venue la nuit précédente et il se complaisait en ce moment à l'étudier en ses moindres détails. En s'assurant la direction d'une banque provinciale, de deux magasins de nouveautés et de plusieurs campements d'exploitation forestière, il s'assurait du même coup la haute main sur une obscure petite ligne de chemin de fer dont le nom importe peu ici.

Actuellement, ce tortillard ne représentait pas grand-chose, mais grâce à lui il deviendrait le centre d'un vaste réseau comportant plus de kilomètres de grande ligne que ce chemin de fer local ne comptait de traverses. Ce projet était si simple qu'il en avait ri tout haut : rien d'étonnant que, par sa simplicité même, il eut échappé à la perspicacité de ses rivaux !

La porte de la bibliothèque s'ouvrit et un homme fluet, d'âge moyen et aux yeux de myope abrités derrière des lunettes, entra. Il tenait à la main une enveloppe et une lettre dépliée. En sa qualité de secrétaire de Peter Winn, il avait pour tâche de parcourir, de trier et de classer sa correspondance. Avec un air d'excuse où perçait une pointe d'amusement, il tendit la lettre à son patron :

---

14 Winged Blackmail. (*The Lever,* Chicago, septembre 1910. Recueilli dans *The Night-Born.* The Century Co., New York, février 1913.)

– Cette lettre vient d’arriver par le courrier du matin, lui dit-il ; il ne faut évidemment en tenir aucun compte ; cependant j’ai pensé que vous voudriez en prendre connaissance.

– Lisez-moi ça ! ordonna Peter Winn sans ouvrir les yeux.

Le secrétaire toussota pour s’éclaircir la gorge, et commença :

– La lettre est datée du 17 juillet, mais sans entête. Timbre de la poste « San Francisco ». Elle fourmille d’atroces fautes d’orthographe. Voici ce qu’elle dit :

« M. Peter Winn,

« Monsieur,

« Je vous envoit respecktueusement par express un pijon qui veau de l’or. C’est un lou-lou… »

– Un« lou-lou », qu’est-ce que cela ? interrompit Peter Winn.

Le secrétaire gloussa :

– Du diable si je le sais ! Un superlatif quelconque, je suppose. Voici la suite :

« Veuillé le chargé de deux fafiots de mille dollars et le relaché. Si oui, je ne vous embêterai jamais plus, sinon il vous en cuirat »… C’est tout ! Pas de signature. J’ai cru que cela vous amuserait. »

– Le pigeon est-il arrivé ? demanda Peter Winn.

– À vous dire vrai, je n’ai pas songé à m’en enquérir.

– Eh bien ! faites-le !

Le secrétaire inclinait à considérer l'incident comme une mauvaise plaisanterie, mais Peter Winn fut d'un avis différent lorsqu'on lui apporta le pigeon :

– Regardez-le ! fit-il en palpant l'oiseau. Voyez ce corps élancé et ce long cou : c'est un pigeon-voyageur, et je ne me rappelle pas avoir vu de plus beau spécimen… ailes puissantes, bien musclé… comme l'a fait remarquer notre correspondant inconnu, c'est un « lou-lou ». On aurait envie de le garder !

– Pourquoi pas ? ricana de nouveau le secrétaire. Vous n'allez pas, j'imagine, le renvoyer à l'auteur de cette lettre ?

Peter Winn secoua la tête :

– Si ! Je vais lui répondre. On ne me menace pas impunément, fût-ce anonymement ou pour plaisanter !

Il prit un morceau de papier, y traça trois mots : « Allez au diable ! » signa et plaça ce court message dans le petit étui dont on avait eu soin de munir le volatile :

– Et maintenant, allons le relâcher !… Où est mon fils ? Je voudrais qu'il assistât à l'envol.

– Il est en bas, à l'atelier. Il y a passé la nuit et s'y est fait apporter ce matin son petit déjeuner.

– Celui-là finira par se casser le cou ! grommela Peter sans conviction en se dirigeant, suivi de l'autre, vers la véranda.

Debout sur le haut du perron, il donna son essor au pigeon. La jolie créature s'ébouriffa en un rapide battement d'ailes, voleta de-ci, de-là, hésitante, pendant quelques instants, puis s'éleva droit en l'air. Parvenue très haut elle s'arrêta de nouveau, puis, sûre apparemment de sa direction, elle fila vers l'est, au-dessus des chênes qui parsemaient le parc de la propriété.

– Splendide ! Splendide ! murmura Peter Winn… Je regrette presque de ne l'avoir pas gardé !

Mais Peter Winn, homme très occupé, avait tant de projets en tête et tant de rênes en main qu'il oublia vite l'incident. Trois jours plus tard, le côté gauche de sa maison de campagne sautait pendant la nuit. L'explosion ne fut pas bien grave en ce sens que personne ne fut blessé, mais l'aile entière fut détruite. Ailleurs, la plupart des vitres furent brisées, et il y eut d'importants dégâts matériels. Par le premier bateau transbordeur de San Francisco débarquèrent, le lendemain matin, une demi-douzaine de détectives. Quelques heures après, le secrétaire, tout surexcité, faisait irruption dans le bureau de son patron :

– Il est revenu, monsieur ! s'écria-t-il.

L'homme était pantelant, la sueur lui coulait du front et ses yeux semblaient lui sortir de la tête derrière ses lunettes...

– Qui est revenu ? demanda Peter.

– Le... le... l'oiseau,... le« lou-lou », monsieur !

Alors le financier comprit. Il demanda :

– Avez-vous dépouillé le courrier ?

– Pas encore, j'allais justement commencer.

– Alors, faites vite, et voyez si vous n'y trouvez pas une autre lettre de notre mystérieux ami, l'amateur de pigeons !

Il y avait une lettre, en effet. Elle disait :

« M. Peter Winn,

« Honorable Monsieur,

« Ne faite pas la bête. Si vous aviez été résonable, votre baraque n'aurait pas sauté. Je vous avise respectueusement que je vous envoie le même pijon, soiniez le bien, merci, fixez cinq byets de mille dolars sur lui et lâchez-le. Ne lui donnez pas à manger et ne suivez pas l'oiseau, il connaît mieux son chemin

mintenan et vat plus vite. Si vous ne fêtes pas comme je l'indique gare à vous ! ! ! »

Peter Winn était furieux. Cette fois, il n'attacha au pigeon aucun message. Il manda des détectives et, sur leur conseil, on alourdit le pigeon en le munissant de petit plomb. Puis, comme le vol précédent avait été effectué en direction de l'est, vers la baie de San Francisco, le plus rapide des canots-automobiles de Tiburon eut pour mission de prendre l'oiseau en chasse s'il la survolait.

Mais on avait trop lesté le pigeon et c'est à peine si, accablé sous le poids, il put atteindre le rivage. Alors, on commit la faute inverse : on le laissa repartir avec trop peu de plomb. Le volatile s'éleva tout droit, prit sa direction et fila vers l'est. Il franchit la baie de San Francisco, piqua tout droit sur l'île Angel et, là, le canot-automobile, obligé de contourner l'île, perdit sa trace.

Cette nuit-là, des patrouilles de gardes armés parcoururent toute la propriété. Il n'y eut pas d'explosion, mais le lendemain à la première heure Peter Winn apprit par téléphone que la maison de sa sœur, à Alameda, avait été incendiée de la cave au grenier. Deux jours plus tard, le pigeon était de retour ; il arrivait, cette fois, par voiture, dans une sorte de baril de pommes de terre. En même temps parvenait une autre lettre, ainsi libellée :

« M. Peter Winn,

« Vous pouvé être fiair de votre ouvrage ! C'est moi qui ait fait le coup pour la méson de votre seur. Envoyé 10.000 dollars par retour : le tô ne fait que monter, vous voyé ! Ne surchargez plus cet oiso ! Il vous est impossible de le suivre et cès de la cruauté bien inutile pour cétanimal. »

Peter Winn allait s'avouer battu : les détectives étaient désemparés et Peter se demandait où le maître-chanteur porterait son prochain coup : il s'attaquerait, qui sait ? aux existences

mêmes de ses proches. Peter alla jusqu'à téléphoner à sa banque de San Francisco de lui envoyer dix mille dollars en billets de mille.

Peter Winn, nous l'avons vu, avait un fils. Il s'appelait Peter comme lui, et avait le même menton carré, volontaire, le même regard de froide et tenace résolution. À vingt-six ans, c'était un homme dans toute l'acception du terme. Il était tout à la fois la terreur et l'orgueil du financier, partagé entre l'admiration que lui inspiraient les exploits aéronautiques de son fils, et la crainte qu'il n'y trouvât une fin horrible et prématurée...

– Tiens bon, père ! n'envoie pas l'argent, dit Peter Winn junior. Mon avion numéro 8 est prêt, et je suis sûr d'avoir enfin mis au point mon système de ris diminuant la saillie des ailes ; tu verras, cette invention révolutionnera l'aviation ! Le problème essentiel est la vitesse, mais encore faut-il de la surface portante pour le départ et la prise d'altitude. Or, je possède les deux : une fois là-haut je prends mes ris, et le tour est joué ! Plus la surface des plans diminue, plus la vitesse s'accroît. C'est la loi découverte par Langley, et je l'applique. Je puis aussi bien monter par temps calme, plein de poches d'air, comme lorsque cela danse, et grâce à mon système de réglage de la surface portante, je suis à peu près certain d'atteindre toutes les vitesses voulues – surtout avec mon nouveau moteur Sangster-Endholm.

– Tu finiras un de ces jours par te casser le cou, fit son père en guise d'encouragement.

– Père, sais-tu les vitesses que j'obtiens : 90 milles, voire 100 milles à l'heure !... Écoute : Je me disposais à faire un vol d'essai demain mais je partirai aujourd'hui même, cet après-midi, cela ne me prendra pas plus de deux heures de préparatifs. Garde ton argent. Donne-moi le pigeon, je le lâcherai et le suivrai jusqu'au pigeonnier d'où il vient !... Attends, je vais prévenir les mécaniciens !

Là-dessus, il téléphona à l'atelier et transmit ses ordres en termes nets et précis d'un ton autoritaire qui réjouit fort le cœur paternel. Peter Winn chérissait son fils unique... ce digne rejeton de la vieille souche – et Peter Winn avait des notions très arrêtées sur la valeur de sa famille.

Deux heures plus tard, ponctuel à la minute, le jeune homme se disposait à partir. Dans un étui, tout armé et au cran de sûreté, pendait à sa hanche un pistolet automatique de gros calibre. Après un examen minutieux de l'appareil, il s'assit dans la carlingue. Il mit en marche le moteur et, au milieu d'une pétarade, le gracieux avion glissa un moment sur le sol et monta dans les airs. Puis il décrivit de vastes cercles vers l'ouest, vira, louvoya, tira des bordées, manœuvra enfin pour se mettre en position de départ.

Ce départ dépendait du pigeon. Peter Winn père le tenait en main. Il n'était plus, cette fois, chargé de petit plomb : on avait attaché à la patte de l'oiseau un demi-mètre de ruban de couleur voyante, pour qu'il fût plus facile de suivre son vol. Peter Winn lâcha le volatile. Il s'éleva aisément, malgré le léger poids du ruban. Nulle incertitude dans ses mouvements : il effectuait ce trajet pour la troisième fois et en connaissait la direction.

À une altitude de plusieurs centaines de pieds, il fila horizontalement, comme une flèche, droit vers l'est. L'avion aussitôt vola à sa poursuite. La course était commencée. D'en bas, Peter Winn vit le pigeon dépasser l'appareil. Soudain l'avion se rapetissa. Il venait de prendre ses ris et révélait maintenant ses qualités de vitesse, l'ample surface portante de tout à l'heure avait considérablement diminué et le monoplan présentait l'aspect élancé d'un agile faucon soutenu sur deux ailes, longues et extrêmement étroites.

Le jeune Winn éprouva une agréable surprise. L'accroissement subi de vitesse dépassait de beaucoup ses prévisions. Avant même de s'en rendre compte, il arrivait sur le pigeon. Effrayée par le monstre qu'elle crut voir derrière elle, la bestiole prit aussitôt de l'altitude, à l'instar des pigeons toujours prêts à survoler un oiseau de proie.

Décrivant de grandes courbes, l'avion suivit l'oiseau toujours plus haut, dans l'azur. D'en dessous il était difficile de voir le pigeon, et le jeune Winn ne voulait pas le perdre de vue. À un certain moment, l'oiseau, fidèle à son instinct, s'abattit pour attaquer ce qu'il prenait pour le dos de l'ennemi à sa poursuite. Un coup de bec suffit : constatant que l'appareil était une chose sans vie, il cessa son ascension et continua son vol horizontal vers l'est.

Un pigeon voyageur en plein vol peut atteindre une très grande vélocité. Aussi Winn réduisit-il de nouveau sa toile. Il s'aperçut avec joie qu'il battait le pigeon de vitesse, mais cette fois il s'empressa de larguer ses ris afin d'augmenter légèrement sa surface planante et de ralentir à temps. Dès lors, il se sentit maître de la situation et, dans son allégresse, un refrain lui monta aux lèvres, qu'il continua de chantonner, inconsciemment, pendant le reste de la poursuite :

Ça va, ça va, ça va, vous dis-je,
C'est pas du vol, c'est du vertige ! ! !

Malgré tout, ce vol n'allait pas toujours tout seul. L'atmosphère est, comme on le sait, un milieu des plus instables. Tout à coup, il pénétra à angle aigu dans un courant qu'il reconnut : c'était ce gulf-stream aérien qui jaillit de la Porte d'Or. Son aile droite en fut la première atteinte. Un subit et brutal coup de vent souleva l'aile droite du monoplan et le fit pencher à un angle dangereux. Par bonheur son pilote connaissait les traîtrises de l'air ; il se laissa emporter dans une courbe molle et promptement – pas trop vite cependant – modifia l'angle de ses ailerons, abaissa son gouvernail vertical d'arrière

de façon à contrebalancer l'inclinaison du vent par son travers. Une fois l'appareil ramené à un plan horizontal, et quand le jeune aviateur sentit qu'il plongeait maintenant tout entier dans le courant invisible, il réajusta ses ailerons et ses hélices, largua encore quelques mètres de toile et reprit son essor à la poursuite du pigeon qui l'avait rapidement distancé durant ces quelques moments de désarroi.

L'oiseau filait tout droit vers le rivage du comté d'Alameda. À ce moment Winn éprouve une seconde déconvenue : il tomba dans un énorme trou d'air. Les yeux rivés sur le ruban attaché à la patte du pigeon, il mesura par ce morceau d'étoffe l'étendue de sa chute. Il tomba, tomba, avec au creux de l'estomac, cette sensation de vertige qu'il avait éprouvée déjà, tout enfant, lorsque pour la première fois il était descendu dans un ascenseur rapide. Mais, entre autres secrets de l'aviation, Winn avait appris que, pour monter, il est parfois nécessaire de descendre d'abord. L'air avait refusé de le supporter. Au lieu de lutter en vain contre ce manque de sustentation, il s'y prêta. D'une main sûre, avec une hardiesse qui fripait la témérité, il abaissa son gouvernail horizontal d'avant, et le monoplan piqua brusquement du nez dans le vide ; il tomba telle une pierre et fendit l'air comme une lame de couteau. À chaque fraction de seconde, la vitesse de chute s'accélérait de façon effrayante. Il accumulait ainsi la force de projection qui devait le sauver ; il ne lui fallut d'ailleurs que peu de temps pour y parvenir. Alors, modifiant soudain l'angle de ses deux gouvernails horizontaux d'avant et d'arrière, il fit rebondir en l'air et hors de la poche d'air l'avion dont les portants étaient tendus à l'extrême.

À une altitude de cent cinquante mètres, son guide l'entraîna au-dessus de la ville de Berkeley et releva son vol en direction des hauteurs de Contra Costa. Tout en poursuivant son ascension à la suite de l'oiseau, le jeune Winn s'aperçut qu'il survolait à présent le campus et les bâtiments de son université – l'université de Californie.

Une fois de plus, sur ces collines de Contra Costa, il faillit lui arriver malheur. Le pigeon volait à ce moment très bas et en face d'un bosquet d'eucalyptus qui opposait un front solide au vent, l'oiseau fut tout à coup projeté en l'air et battit désespérément des ailes sur une distance d'une trentaine de mètres. Winn comprit ce que cela signifiait : la bestiole avait été prise dans une trombe aérienne jaillissant à des centaines de mètres en l'air, à l'endroit où le violent vent d'ouest venait frapper le bouquet d'arbres. Sans perdre une seconde, Winn largua ses ris le plus possible et abaissa en même temps son angle de vol pour contrebalancer cette poussée de bas en haut. Malgré ces précautions, le monoplan exécuta pendant plus de cent mètres une danse folle avant de pouvoir stabiliser sa quille et laisser ce danger derrière lui.

Le pigeon franchit deux autres chaînes de collines. Puis Winn le vit plonger pour atterrir à un endroit où se dressait une petite cabane dans une clairière, au flanc d'un vallon. Winn salua cette clairière : elle constituait non seulement un excellent terrain d'atterrissage, mais vu l'inclinaison de la pente, un point de départ idéal pour son vol de retour.

Un promeneur en train de lire son journal releva brusquement la tête à la vue du pigeon lorsqu'il entendit le ronflement du moteur de Winn et vit l'énorme monoplan, toutes voiles déployées, foncer sur lui, ralentir soudain sur un coussinet d'air créé artificiellement au moment propice grâce à une adroite manœuvre des hélices horizontales, puis glisser sur quelques mètres, toucher terre et s'arrêter à une dizaine de pas de lui. La stupéfaction le cloua sur place. Mais lorsqu'il vit un jeune aviateur, assis dans la carlingue, le viser avec un revolver, l'homme prit ses jambes à son cou. Avant qu'il eût atteint le coin de la cabane, une balle lui traversa la jambe et le fit s'étaler de tout son long :

– Que me voulez-vous ? gémit-il sourdement, tandis que Winn se penchait au-dessus de lui.

– Vous emmener faire une petite balade dans mon nouvel appareil, répondit l'aviateur… c'est un « lou-lou », croyez-moi !

L'homme n'eut guère le temps de discuter, car l'étrange visiteur disposait d'arguments convaincants. Sur les instructions de Winn, appuyées de la menace du revolver, l'homme improvisa un tourniquet pour arrêter le sang de sa jambe blessée. Winn l'aida ensuite à s'asseoir dans la carlingue, puis se rendit au pigeonnier et prit le pigeon, qui avait toujours son ruban attaché à la patte.

Le prisonnier se montra doux comme un mouton. Ce spécialiste en chantage ailé ne témoignait pas d'aptitudes personnelles pour le vol… aérien. En voyant défiler la terre et l'eau si bas sous ses pieds, il n'éprouvait nulle tentation d'attaquer son ravisseur qui, pourtant, les deux mains occupées à la manœuvre, restait maintenant sans défense. Il n'avait qu'une idée : s'agripper le plus vigoureusement possible à son siège.

Peter Winn père fouillait le ciel à l'aide d'une puissante jumelle lorsqu'il vit surgir de derrière la rugueuse silhouette de l'île Angel le monoplan de son fils qui grossissait à vue d'œil. Quelques minutes après il criait aux détectives, à quelques pas de là, qu'un passager accompagnait le pilote… En chute verticale qui s'amortit sur un coussinet d'air, le monoplan atterrit enfin.

– Cette nouvelle machine est une merveille ! s'écria le jeune Winn en sautant de la carlingue… M'as-tu vu, au départ ? Je suis presque entré dans le pigeon ! Ça gaze, père, ça gaze ! Que t'avais-je dit ?

– Mais que ramènes-tu là ? demanda son père. Le jeune homme regarda son prisonnier, que dans son enthousiasme il avait presque oublié :

– Parbleu ! c'est notre amateur de pigeons ! Ces messieurs de la police vont prendre soin de lui, j'espère !

Peter Winn serra sans mot dire la main de son fils. Il caressa plusieurs fois le pigeon que lui avait remis le jeune Peter, puis retrouva enfin l'usage de la parole :

– Exposition n° 1, pour le public, dit-il.

UNE AVENTURE DANS LES AIRS[15]

Je suis un ancien capitaine des airs.

C'est-à-dire qu'au temps de ma jeunesse – laquelle n'est pas très éloignée – je naviguais en qualité d'aéronaute dans cet océan qui nous entoure et s'étend au-dessus de nos têtes. Bien entendu, cette profession comporte des risques et, cela va de soi, elle m'a procuré de nombreuses aventures dont je vais vous narrer la plus émouvante.

C'était avant l'époque où j'adoptai les ballons gonflés à l'hydrogène, entièrement de soie enduits, doublés, bordés, etc. et destinés non plus à des ascensions d'une heure, mais à des voyages de plusieurs jours.

J'employais alors pour mes ascensions le *Petit Nassau*, ainsi baptisé en souvenir du *Grand Nassau* son ancêtre.

C'était un ballon à air chaud, genre montgolfière, de belles dimensions, mais formé d'une seule épaisseur de toile capable de tenir environ une heure en l'air et d'atteindre une altitude de seize cents mètres au moins. Il faisait mon affaire, car j'exécutais alors des descentes de huit cents mètres en para-chute dans les parcs d'attractions et les foires de province.

Je me trouvais à Oakland, en Californie, ou une Compagnie de tramways urbains m'avait engagé pour la saison d'été. Cette compagnie possédait un vaste terrain aux portes de la ville et il était de son intérêt d'y installer quelques attractions afin

---

15 An Adventure in the Upper Sea. (*The Independent*, New York, 29 mai 1902. Recueilli dans *Dutch Courage*. Macmillan, septembre 1922.)

d'attirer sur ses lignes les citadins désireux de respirer une bouffée d'air pur. Mon contrat prévoyait deux ascensions par semaine. Les gens goûtaient fort ce genre de spectacle, car ces jours-là la recette montait considérablement.

Pour vous permettre de comprendre mon histoire, je vais vous donner quelques explications sur les caractéristiques du ballon à air chaud employé pour les descentes en parachute. Si vous avez assisté à une de ces performances, vous vous rappelez sans doute que, aussitôt le parachute détaché, le ballon se retourne, la fumée et l'air chaud qui le gonflaient s'en échappent, il s'aplatit, tombe verticalement et atteint le sol avant le parachute. Ainsi il n'est point besoin de poursuivre le gros sac abandonné de son passager à travers des kilomètres de campagne : on gagne du temps et même on s'épargne des tracas.

Ce renversement s'obtient en attachant au sommet du ballon une longue corde, lestée à sa partie inférieure. Le parachutiste, assis sur son trapèze, est suspendu au-dessous du ballon et, par son poids, le maintient vertical. Mais quand il lâche prise, le poids du lest agit sur le sommet de l'enveloppe : le bas, où se trouve l'ouverture, se retourne instantanément vers le ciel en laissant échapper l'air chaud. Sur le *Petit Nassau* j'employais un sac de sable pour lester la corde.

Ce jour-là la foule était encore plus nombreuse que d'ordinaire et la police avait fort à faire pour la contenir. Il se produisait des bousculades et les cordes menaçaient de se rompre sous la pression des hommes, des femmes et des enfants. En sortant du vestiaire, je remarquai deux jeunes filles de quatorze et seize ans environ qui tenaient par la main un gamin d'une dizaine d'années. L'enfant avait franchi la corde de l'enceinte et essayait de leur échapper. Il se débattait, à moitié exalté et à moitié riant. Sur le moment, je ne vis là qu'un jeu d'enfant, mais par la suite cette scène se précisa dans mon esprit.

– Fais dégager la foule, George ! dis-je à mon aide. Nous n'avons pas besoin d'accidents.

– Compte sur moi, Charley, me répondit-il.

George Guppy m'avait assisté dans une longue série d'ascensions et, en raison de son sang-froid, de son esprit de décision et de son dévouement absolu, j'en étais arrivé à remettre ma vie entre ses mains avec la plus entière confiance.

Son rôle principal consistait à surveiller le gonflement du ballon et à vérifier que tout dans l'agencement du parachute fût en état de fonctionnement parfait.

Le *Petit Nassau*, déjà gonflé, tendait les cordes qui le retenaient. Le parachute gisait étalé sur le gazon, au-dessous du trapèze. J'enlevai mon pardessus, me mis en place et donnai le signal du « Lâchez tout ! ».

Comme vous ne l'ignorez pas, la perte de contact avec la terre est très brusque : cette fois le ballon, aussitôt qu'il eut pris le vent, s'inclina violemment et mit plus de temps que de coutume à se redresser. Je jetai les yeux en bas sur le spectacle familier du monde que je quittais. J'aperçus des milliers de gens, la tête levée et silencieux. Et ce silence me frappa. Je connais les foules et le moment était venu pour celle-ci de reprendre son souffle la première surprise passée, et de pousser une acclamation. Mais pas un battement de mains, pas un cri d'encouragement... le silence. En revanche, claire et distincte comme un son de cloche, sans le moindre tremblement d'émotion, me parvint la voix de George dans le mégaphone :

– Descends, Charley ! Fais descendre le ballon !

Qu'était-il arrivé ? J'agitai la main pour indiquer que j'avais entendu et je me mis à réfléchir. Quelque chose s'était-il dérangé dans le parachute ? Pourquoi devais-je faire descendre le ballon au lieu d'exécuter le saut que des milliers de personnes at-

tendaient ? Que se passait-il ? Je me creusais la tête, quand un autre sujet de stupéfaction s'offrit à moi.

Le sol se trouvait déjà à trois cent cinquante mètres et cependant j'entendais un enfant pleurer doucement et très près de moi, me semblait-il. Bien que *le Petit Nassau* s'élançât au ciel comme une fusée les sanglots ne s'affaiblissaient pas.

Je commençais à avoir peur et je cherchais des yeux d'où venaient ces plaintes, quand j'aperçus au-dessus de moi un gamin à cheval sur le sac de sable destiné à ramener à terre le *Petit Nassau*. C'était le gosse que j'avais vu se débattre entre les deux jeunes filles, ses sœurs, comme je l'appris plus tard.

Oui, il était bien là, à califourchon sur le sac et se cramponnant à la corde comme un noyé. Un coup de vent inclina légèrement le ballon et le moutard se balança dans l'espace, puis vint frapper l'enveloppe tendue avec une violence qui me secoua à une dizaine de mètres plus bas. Je m'attendais à le voir lâcher prise, mais il tenait bon, tout en braillant.

On m'expliqua par la suite qu'au lancer du ballon, l'enfant, échappant à ses sœurs, avait passé sous la corde et s'était sans hésiter jeté à cheval sur le sac. Je m'étonne encore que la secousse du départ ne l'ait pas débarqué.

Je compris pourquoi le ballon s'était redressé si lentement et pourquoi George m'avait crié de descendre. La mort dans l'âme je me demandais quelle décision prendre. Si je me séparais du ballon avec mon parachute, aussitôt le sac se retournerait, se viderait et tomberait comme une pierre. Il me restait l'unique espoir de voir le gosse tenir bon pendant que le ballon atterrirait de lui-même. Il m'était impossible d'arriver jusqu'à mon resquilleur ou de me hisser le long du mince parachute plié : en admettant que j'eusse réussi à atteindre l'orifice, que faire alors ? À cinq mètres de ce point, le gamin, sur son perchoir précaire, se balançait au-dessus du vide.

Les pensées se succédaient dans mon cerveau en moins de temps qu'il n'en faut pour les exprimer. Je me rendis bientôt compte de la nécessité de détourner l'attention du gamin du terrible danger qu'il courait.

Mettant en œuvre toute mon énergie pour paraître tout à fait calme, je lui criai gaiement :

– Hé, là-haut, comment ça va ?

Il baissa les yeux vers moi, refoula ses larmes et son visage s'illumina. Mais à cet instant le ballon passa dans un courant contraire, pivota à demi sur lui-même et s'inclina. Le gamin oscilla fortement et vint de nouveau frapper la toile. Du coup, il se reprit à pleurer.

– C'est amusant, hein ? lui demandai-je avec enthousiasme, comme si c'eût été réellement le jeu le plus passionnant du monde, et, sans lui donner le temps de me répondre, j'ajoutai :

– Comment t'appelles-tu ?

– Tommy Dermott.

– Enchanté de faire ta connaissance, Tommy, continuai-je. Mais je voudrais bien savoir qui t'a permis de monter avec moi ?

Il se mit à rire et m'avoua qu'il était monté histoire de s'amuser. Nous poursuivîmes sur ce ton, mais je tremblais de peur pour lui, tout en me torturant l'esprit afin d'entretenir la conversation. C'était tout ce que je pouvais faire et sa vie dépendait de mon habileté à éloigner ses pensées du danger. Je lui montrai le vaste panorama, qui, à douze cents mètres au-dessous de nous s'étendait jusqu'à l'horizon : la baie de San Francisco, pareille à un grand lac placide, le nuage des fumées sur la ville, la Porte d'Or, plus loin la frange de l'Océan et, dominant le tout, le mont Tamalpais nettement découpé sur le ciel ! À terre, je voyais aussi un cabriolet qui paraissait avancer

lentement, mais je savais par expérience que son conducteur poussait les chevaux à bride abattue dans la direction que nous suivions.

Cependant, le jeune Tommy se lassa du spectacle et je me rendis compte qu'il commençait à s'effrayer.

– Ce métier te plairait-il ? lui demandai-je.

Il se rasséréna un instant pour m'interroger à son tour.

– Est-ce bien payé ?

Mais le *Petit Nassau* se refroidissait peu à peu, perdait lentement de la hauteur : il rencontrait des courants contraires qui le ballottaient avec brutalité et une fois le gamin fut projeté violemment contre l'enveloppe : ses lèvres se mirent à trembler et les pleurs recommencèrent. J'essayai de plaisanter et de le faire rire, mais en vain. Le courage l'abandonnait et à tout instant je m'attendais à le voir filer près de moi dans sa chute vertigineuse.

Je désespérais. Quand, tout à coup, je me rappelai qu'une frayeur peut en chasser une autre, et, faisant les gros yeux à mon passager clandestin, je lui criai d'un ton sévère :

– Tiens bien cette corde, sinon tout à l'heure en bas je t'administrerai une volée qui ne sera pas piquée des vers. Compris ?

– Oui-i, monsieur,... gémit-il et je vis que mon stratagème portait. J'étais plus près de Tommy que la terre et il me craignait plus que le plongeon.

– Tu es bien assis là sur un coussin moelleux, tandis que ma barre est étroite et dure, elle n'a rien d'agréable.

Une idée lui vint et il en oublia la douleur de ses doigts.

– Quand allez-vous sauter ? me demanda-t-il. Voilà ce que je voulais voir.

À mon regret, et au risque de le décevoir, je dus lui apprendre ma décision de ne pas sauter.

Mais il éleva des objections.

– Pourtant, c'était annoncé dans les journaux ?...

– Tant pis ! Aujourd'hui je me sens comme qui dirait la flemme et je laisse descendre mon ballon tout seul. Il m'appartient, et j'ai le droit, ce me semble, d'en disposer à ma guise. Du reste, nous voici presque en bas, maintenant.

C'était vrai, nous plongions rapidement dans l'air. Alors mon galopin se mit à discuter s'il était juste ou non de désappointer le public et de provoquer ses récriminations. Le cœur joyeux, je soutins la controverse, me justifiant par mille bonnes raisons, jusqu'au moment où après avoir franchi un bosquet d'eucalyptus nous fumes sur le point d'arriver au sol.

– Tiens-toi bien ! lui criai-je, et me laissant glisser du trapèze, j'y restai suspendu par les mains afin d'atterrir sur les pieds.

Nous effleurâmes une grange, évitâmes de justesse un réseau de cordes à linge, jetâmes la panique dans une basse-cour, fîmes un bond au-dessus d'une meule de foin, tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. Enfin nous touchâmes terre dans un verger et aussitôt que mes pieds sentirent le sol, j'amarrai le ballon en faisant faire au trapèze deux tours autour du tronc d'un pommier.

Dans mon métier, j'ai eu bien des émotions : j'ai vu mon ballon prendre feu en l'air, je me suis trouvé accroché à la corniche d'une maison de dix étages ; un jour mon parachute ne se décidait pas à s'ouvrir, je suis tombé comme une pierre durant deux cents mètres, mais jamais je ne me suis senti aussi faible et

abattu qu'au moment où je m'approchai du gamin, qui n'avait pas une égratignure. Je le saisis par le bras.

– Tommy Dermott, lui dis-je, une fois mon calme revenu, Tommy Dermott, je vais te coller sur mon genou et t'administrer la plus belle fessée qu'un gosse ait reçue dans toute l'histoire du monde.

– Non ! Non ! protesta-t-il en se débattant, vous m'avez promis de ne pas me battre si je me tenais bien.

– C'est juste, lui dis-je, mais tu encaisseras tout de même. Ceux qui montent en ballon sont des hommes méchants et sans principes, aussi je veux te donner séance tenante une leçon pour t'apprendre à l'avenir à les éviter eux et leurs engins.

Je lui donnai sa fessée et si ce ne fut pas la plus belle au monde, elle fut sans doute la plus sonore qu'il reçut dans sa vie.

Mais cette aventure m'enleva tout mon cran et me découragea. Je résiliai mon engagement avec la Compagnie des Tramways.

Plus tard, je m'intéressai aux ballons gonflés au gaz, bien moins dangereux, à mon avis.

COURAGE HOLLANDAIS[16]

– C'est bien là notre veine !

Gus Lafee acheva de se sécher les mains et, d'un geste de mauvaise humeur, jeta sa serviette sur les rochers. Son attitude témoignait d'un profond découragement. Le jour lui parut subitement dépouillé de sa lumière et le soleil de toute sa gloire. Même l'air vif de la montagne perdait sa saveur et l'aube son charme habituel.

– C'est bien là notre veine ! répéta Gus cette fois à l'intention d'un autre jeune homme occupé à se plonger la tête dans l'eau du lac.

– Qu'as-tu encore à ronchonner ? s'exclama Hazard van Doorn en levant, d'un air interrogateur, un visage aux paupières fermées, couvert de mousse de savon. Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Regarde ! et Gus jeta vers le ciel un regard irrité. Un idiot nous a devancés. Nous sommes grillés, voilà tout !

Hazard ouvrit les yeux, juste assez pour apercevoir une étoffe blanche flottant au haut d'une muraille rocheuse à près de

---

16 Dutch Courage. (*The Youth's Companion*, 29 novembre 1900. Recueilli dans *Dutch Courage*. Macmillan, septembre 1922.)

« Courage hollandais » : Cette expression, plutôt argotique, s'applique à la bravoure factice qui accompagne un commencement d'ébriété. Entre autres alcools, le genièvre de Hollande passe pour la faire naître le plus promptement et lui a donné son qualificatif. (Il est inutile d'ajouter que la valeur morale des Hollandais n'est ici nullement en cause. *N. d. T.)*

quinze cents mètres au-dessus d'eux, il les referma aussitôt et son visage se crispa de douleur. Gus lui lança la serviette et le regarda sans compassion se débarrasser du savon inopportun. Lui-même se sentait trop déprimé pour s'intéresser à de pareilles vétilles.

Hazard poussa un gémissement.

– Cela te pique... beaucoup ? s'enquit froidement Gus, sans le moindre intérêt, et comme s'il s'inquiétait par pur devoir du bien-être de son camarade.

– Je pense bien ! répliqua le patient.

– Il est fort, le savon, hein ? Je l'ai remarqué moi aussi.

– Ce n'est pas le savon. C'est cela.

Hazard rouvrit ses yeux rougis et tendit la main vers l'innocent petit fanion blanc. C'est cela qui me fait mal.

Sans répondre, Gus Lafee se détourna et s'occupa d'allumer le feu pour préparer le déjeuner. L'étendue de sa déception et de son chagrin lui interdisait toute autre attitude que le silence. Hazard, qui partageait son sentiment, ne desserra pas les dents tandis qu'il prenait soin des chevaux : pas une seule fois il n'appuya sa tête contre leurs cous flexibles ou ne passa des doigts caressants dans leurs crinières. Tous deux demeuraient aveugles aux splendeurs changeantes du lac Miroir qui s'étalait à leurs pieds.

S'ils avaient pris la peine de longer la rive du lac sur une courte distance de cent mètres, à neuf reprises ils auraient pu voir se répéter le lever du soleil ; ils auraient vu jaillir derrière neuf pics successifs le vaste globe étincelant et contemplé dans les eaux le reflet fidèle de ce resplendissant spectacle. Mais la grandeur sublime de cette scène était perdue pour eux. Frustrés du principal plaisir de leur promenade à la vallée Yosemite, ils

ne pouvaient s'en consoler et devenaient inaccessibles aux merveilles du paysage.

Le Demi-Dôme dresse sa tête rongée par les glaces à dix-huit cents mètres au-dessus du niveau moyen de la vallée Yosemite. Le nom même de ce rocher titanesque en constitue une description exacte et complète. Il représente ni plus ni moins qu'un dôme cyclopéen, bien arrondi, coupé en deux aussi nettement qu'une pomme le serait par un couteau : une seule moitié du dôme subsiste, l'autre s'étant trouvé emportée par un grand fleuve de glace, à l'époque tourmentée de la période glaciaire.

En ces temps reculés, un de ces fleuves solides se tailla un vaste lit à même le roc plein. Ce lit est actuellement la vallée Yosemite.

Nous revenons au Demi-Dôme. Sur son côté nord-est, par des sentiers tortueux et des pentes ardues, on peut atteindre la « Selle » qui s'en détache comme une gigantesque tablette : de là, sur une longueur de trois cents mètres, se dessine le grand arc jusqu'au sommet du Dôme. Trop escarpés de quelques degrés pour qu'on pût en faire l'ascension sans aide, ces trois cents mètres de rocher défièrent de longues années durant les gens à l'esprit aventureux qui fixaient des yeux ardents sur la crête terminale.

Un jour, deux ascensionnistes pratiques se mirent en devoir de percer dans la roche à quelques pieds de distance les uns des autres des trous dans lesquels ils scellèrent des crampons. Mais quand ils se virent à cent mètres au-dessus de la Selle collés comme des mouches à la paroi, avec, de chaque côté d'eux, un abîme béant, leurs nerfs fléchirent et ils abandonnèrent l'entreprise.

L'honneur de l'achever devait revenir à un Écossais indomptable, un certain George Anderson. Il reprit le travail au point où les autres l'avaient laissé et, après avoir foré des trous

et grimpé pendant une semaine, il mit enfin le pied sur la cime redoutable et de là considéra les profondeurs du lac Miroir, au-dessous de lui.

Au cours des années suivantes, maints hardis compagnons profitèrent de la longue échelle de corde qu'il avait laissée en place ; mais un hiver, la neige et la glace emportèrent échelle et câbles. La plupart des crampons, bien que tordus et courbés, tenaient encore, mais depuis lors, peu d'hommes avaient tenté l'ascension périlleuse : parmi ceux-là plus d'un perdit la vie sur la pente traîtresse, et pas un ne réussit à gagner le sommet.

Gus Lafee et Hazard van Doorn avaient quitté les souriantes vallées de la Californie et fait le voyage des hautes Sierras pour tenter la grande aventure.

Aussi, jugez de leur déception quand ce matin-là à leur réveil, ils reçurent le message du petit fanion blanc.

– La nuit dernière il a dû camper au bas de la Selle et commencer l'ascension dès le point du jour, avança Hazard, longtemps après que les deux camarades eurent expédié le déjeuner et nettoyé les plats.

Gus acquiesça d'un signe de tête. Il n'est pas dans la nature des choses qu'un jeune homme demeure longtemps silencieux et la langue commençait à lui démanger.

– Sans doute est-il déjà redescendu à son campement et il se croit aussi grand qu'Alexandre, poursuivit l'autre. Je ne lui en veux pas ; tout de même, je voudrais que nous fussions à sa place.

– Tu peux être sûr qu'il est redescendu, dit enfin Gus. À cette époque de l'année, il fait bigrement chaud sur ce roc dénudé lorsque le soleil tape dessus. Tu sais bien que nous voulions aussi le monter de bonne heure et redescendre de même. Tout homme de bons sens, désireux d'arriver là-haut, doit tenter

l'expérience avant que le rocher s'échauffe et que ses mains transpirent.

– Et tu peux compter qu'il n'a pas grimpé avec ses souliers.

Hazard s'allongea sur le dos et considéra distraitement le bout d'étoffe flottant allègrement sur l'arête aiguë du précipice.

– Dis donc ! Et d'un sursaut il se mit sur son séant. Qu'est-ce qui se passe ?

Un rayon métallique jaillit du sommet du Demi-Dôme, puis un second et un troisième. Aussitôt les jeunes gens inclinèrent la tête en arrière, intrigués.

– Quel idiot ! s'écria Gus. Il ne pouvait pas descendre à la fraîcheur ?

Hazard hocha lentement le chef comme si cette question était trop compliquée pour exiger une réponse immédiate. Mieux valait différer son jugement.

Ainsi qu'ils le remarquèrent, les rayons apparaissaient à intervalles irréguliers. Tantôt longs, tantôt brefs, ils se succédaient avec rapidité ou bien cessaient complètement pour quelques instants.

– J'y suis ! Le visage de Hazard s'illumina de la joie de la compréhension. J'y suis. Le type de là-haut cherche à nous parler. Il nous renvoie le soleil à l'aide d'un miroir de poche. Point – trait – point – trait ! Tu ne vois pas ?

– Ah ! je sais ! C'est un moyen employé en temps de guerre pour envoyer des signaux. On appelle cela héliographier, pas vrai ? C'est de la télégraphie sans fil. On se sert des mêmes signes.

– Oui, l'alphabet morse. Dommage que je ne connaisse pas.

– Il a sûrement une communication à nous faire, sinon il ne se démènerait pas ainsi.

Les rayons continuaient de se succéder ; en fin de compte Gus s'écria :

– Le copain se trouve dans l'embarras, voilà ce qu'il veut nous expliquer. À coup sûr, il est blessé ou quelque chose ne va pas.

– Vas-y ! fit Hazard narquois.

Gus prit alors son fusil et déchargea en l'air trois fois de suite les deux canons. Avant que les échos se fussent évanouis, un éblouissement de rayons leur répondait.

Le message était si clair que le sceptique Hazard lui-même fut convaincu que l'homme qui les avait distancés se trouvait en quelque grave danger.

– Vite, Gus ! cria-t-il. Remballe l'équipement. Moi, je m'occupe des chevaux. Notre voyage n'aura pas été inutile après tout. Nous allons monter au Dôme et tirer ce type-là d'affaire. Où est la carte ? Par où arrive-t-on à la Selle ?

– Par le sentier cavalier au-dessous des chutes Printanières, lut Gus à haute voix dans le guide. Quinze cents mètres de marche assez rapide amènent le touriste à la chute Nevada, célèbre dans le monde entier. Non loin de là, s'élevant dans toute sa majesté et sa splendeur, le Bonnet Phrygien monte la garde...

– Saute tout cela ! interrompit Hazard, impatient. C'est le chemin qui nous intéresse.

– Eh bien voici ! « En suivant le sentier qui monte sur le côté de la chute on arrive à une bifurcation. Le chemin de droite conduit à la petite vallée Yosemite, au Repos des Nuages, etc. »

– Bon ; cela suffit ! Je peux suivre maintenant sur la carte, ajouta Hazard. Du Repos des Nuages, une ligne en pointillé se dirige vers le Demi-Dôme : en d'autres termes, la piste est abandonnée. Attention de bien la repérer. Tout cela demandera au moins une journée de marche.

– Quand on songe à toute cette distance, alors que nous sommes juste au pied du Dôme, gémit Gus en contemplant pensivement leur objectif.

– Raison de plus pour nous hâter. Allons ! grouille-toi maintenant.

Grâce à leur grande habitude de la vie nomade, quelques minutes suffirent aux jeunes gens pour amarrer leur équipement sur les chevaux de charge et monter en selle. Ce même soir, à la lueur indécise du crépuscule, ils parquèrent leurs bêtes dans une petite prairie de montagne. Ils préparèrent le café et le lard frit au pied même de la Selle. Avant de se glisser dans leurs couvertures, ils découvrirent le campement du malheureux étranger qui allait passer la nuit sur la cime dénudée du Dôme.

L'aube cédait la place au jour, lorsque les deux jeunes gens, hors d'haleine, s'assirent au sommet de la Selle et se mirent en devoir d'enlever leurs chaussures. De cet endroit élevé, quand ils regardaient en bas, il leur semblait être perchés sur le pivot du monde et même les pics de la Sierra, aux neiges éternelles, leur paraissaient bien au-dessous d'eux. D'un côté, à huit cent mètres de profondeur, gisait la petite vallée Yosémite, de l'autre, à quinze cents mètres, la grande Yosémite. Les rayons du soleil frappaient les grimpeurs, mais l'obscurité nocturne remplissait encore les deux vastes abîmes où plongeaient leurs regards. Plus haut, baignée dans la pleine lumière, apparaissait la courbe majestueuse du Dôme.

– Que comptes-tu faire de cela ? interrogea Gus, en désignant un flacon clissé de cuir que Hazard fourrait avec soin dans la poche de sa chemise.

– Du courage hollandais, parbleu ! Nous aurons besoin de toute notre énergie et d'un peu plus encore. Eh bien – il tapota le flacon, d'un geste significatif – ce petit supplément se trouve là-dedans.

– Excellente idée, approuva Gus.

Il eût été difficile de savoir d'où leur venait cette notion fausse : mais ils étaient jeunes et, au livre de la vie, il leur restait bien des pages à couper. En outre, ils croyaient à l'efficacité du whisky contre les morsures de serpents : aussi avaient-ils emporté une bonne provision d'alcool de pharmacie. Jusqu'alors, ils n'y avaient pas touché.

– On en boit un peu avant de partir ? demanda Hazard.

Gus regarda dans le précipice et hocha la tête.

– Mieux vaut attendre un peu plus tard, quand la montée deviendra vraiment difficile.

À quelque vingt-cinq mètres au-dessus d'eux apparaissait le premier crampon. Le poids des glaces hivernales l'avait tordu et plié vers le bas au point qu'il se détachait du rocher à moins de quatre ou cinq centimètres : à une telle distance, il était difficile de le saisir au lasso. À maintes reprises Hazard roula sa corde et la lança comme un véritable cow-boy, mais chaque fois il se vit frustré par la décevante saillie. Gus ne fut pas plus heureux.

Profitant des aspérités de la surface, ils parvinrent à monter de six à sept mètres et là découvrirent une crevasse peu profonde où se reposer. La coupure du Dôme était si proche d'eux qu'ils pouvaient, du bord de la crevasse, plonger leurs regards à plus de six cents mètres le long de la paroi lisse et à pic.

L'obscurité, qui s'attardait encore dans les profondeurs, les empêchait de voir plus bas.

Le crampon se trouvait maintenant à une quinzaine de mètres, mais le sentier qu'ils devaient parcourir était dénué de toute saillie et incliné à moins de cinquante degrés. Impossible d'y reprendre haleine en aucun point. Il fallait l'escalader d'une seule traite ou risquer de glisser. Étant donné le profil arrondi du Dôme, si le grimpeur lâchait pied, il glisserait, non pas dans la direction de son point de départ où il échouerait sur la Selle, mais dévierait au sud et atterrirait dans la petite Yosemite après un plongeon de huit cents mètres. Là était le danger.

– Je vais essayer – dit simplement Gus.

Ils nouèrent les deux lassos ensemble, ce qui leur donnait plus de trente mètres de corde et chacun d'eux lia une des extrémités à sa ceinture.

– S'il m'arrive de glisser, spécifia Gus, rattrape la corde et arc-boute-toi. Sinon, tu dégringoles avec moi, voilà tout !

– Entendu ! répondit l'autre, plein d'assurance. Tu ferais mieux de boire un petit coup avant de partir.

Gus regarda la bouteille. Il connaissait la limite de ses moyens.

– Attends de m'avoir rejoint au crampon. Tout est prêt ?

– Oui.

Il s'élança à quatre pattes comme un chat, s'accrochant de toute son énergie aux saillies du rocher, tandis que son camarade laissait filer soigneusement la corde. Mais sa progression rapide au début se ralentit bientôt. Il parvint à cinq mètres de son objectif, puis à trois… à deux mètres cinquante, mais il avançait si lentement ! Hazard, qui, de sa crevasse, le suivait des yeux, éprouva quelque mépris envers son compagnon et une certaine contrariété. L'ascension paraissait pourtant si facile.

Bientôt il ne manqua plus à Gus que un mètre soixante pour arriver puis, après un pénible effort seulement un mètre trente. Lorsqu'il ne se trouva plus qu'à un mètre, il marqua un arrêt – non pas exactement un arrêt car, à l'instar d'un écureuil dans sa roue, il se maintenait sur le Dôme en s'agrippant désespérément.

De toute évidence, Gus avait échoué. Il s'agissait à présent de se tirer de ce mauvais pas. D'un mouvement brusque, avec une souplesse de félin, il se retourna sur le dos, appuya son talon dans une légère dépression, grande comme une soucoupe, et redressa le torse. Alors son courage l'abandonna. La lumière du jour avait enfin atteint le lit de la vallée et ce vide effrayant le terrifiait.

– Grimpe jusqu'au bout ! lui ordonna Hazard ; mais l'autre se borna à hocher la tête.

– Alors, descends.

De nouveau Gus secoua la tête.

Quelle épreuve de se voir là, sans force, au bord de l'abîme ! En sécurité dans sa crevasse, Hazard devait affronter un problème d'ordre différent. Lorsque Gus commencerait sa glissade – ce qui ne tarderait pas – est-ce que lui, Hazard, parviendrait à rattraper le mou de la corde, puis, celle-ci tendue de nouveau, quand son compagnon filerait dans le vide, pourrait-il résister au choc ? Rien n'était moins sûr. Et il attendait là, dans une sécurité apparente, mais en réalité enchaîné à la Mort.

Alors surgit la perfide tentation : pourquoi ne pas se débarrasser de la corde fixée à sa ceinture ? Il serait sauvé. Ce moyen bien simple résolvait la difficulté. À quoi bon périr tous les deux !

Mais cette tentation ne put dominer son orgueil de race, sa fierté personnelle, son sentiment de l'honneur. Et la corde demeura en place.

– Descends ! cria-t-il ; mais Gus semblait pétrifié.

– Descends ! répéta-t-il, d'un ton menaçant, ou je tire.

Il secoua la corde pour montrer qu'il ne plaisantait pas.

– Ne fais pas cela ! supplia Gus entre ses dents serrées.

– Sûr que je le fais, si tu ne descends pas.

Et il donna une nouvelle secousse.

Avec un grognement de désespoir, Gus se laissa aller en s'efforçant de s'écarter le plus possible du bord. Hazard, les sens en alerte, exultant à l'idée de son calme parfait, rattrapait la corde avec une adresse extraordinaire. Puis, quand elle commença de se tendre, il s'arc-bouta. La commotion faillit l'arracher de la crevasse, mais il tint bon, tandis que Gus, au bout de la corde, décrivait en l'air une circonférence et venait atterrir sur le bord extrême sud de la Selle. L'instant d'après, Hazard lui tendait la bouteille.

– Prends-en un peu toi-même, dit Gus.

– Non, bois. Je n'en ai pas besoin.

– Eh bien, en ce cas, moi je n'en ai plus besoin.

Évidemment, Gus manquait de confiance dans la vertu de la liqueur.

Hazard remit le récipient dans sa poche.

– Tu continues ? demanda-t-il, ou bien abandonnons-nous la partie ?

– Jamais de la vie, s'indigna Gus. Je remets ça. Aucun Lafee n'a capitulé devant le danger, si j'ai perdu mon cran tout à l'heure, c'était à cause d'un malaise passager, une espèce de mal de mer. Je suis rétabli maintenant et je veux grimper au sommet.

– Bravo ! encouragea Hazard. Mais cette fois reste à ton tour dans la crevasse et je te montrerai la manière de s'y prendre.

Mais Gus refusa net. Il soutint qu'une nouvelle tentative serait plus aisée et moins périlleuse pour lui, alléguant que grâce à ses cent seize livres il lui serait moins difficile de s'agripper au rocher poli que Hazard avec ses cent soixante-cinq livres ; en outre, celui-ci, vu la différence de poids, pourrait mieux le retenir en cas de glissade. Enfin, il possédait l'avantage de sa précédente expérience. Hazard comprit le bien-fondé de ses arguments et céda bien malgré lui.

Le succès vint confirmer le point de vue de Gus. À la seconde tentative, au moment où il semblait prêt à renouveler sa chute, il atteignit d'un suprême effort le crampon convoité et, à l'aide de la corde, Hazard l'y eut bientôt rejoint. Le crampon suivant se trouvait à environ vingt mètres : mais, à peu près à mi-chemin, le mouvement de quelque glacier avait en des temps reculés creusé un léger sillon. Gus en profita et put aisément saisir le crampon au lasso. Il leur parut alors que la partie la plus ardue de leur entreprise fut accomplie. En réalité l'inclinaison de la roche au-dessus d'eux était presque de soixante degrés, mais une suite à peu près ininterrompue de crampons plantés à deux mètres les uns des autres s'offrait aux jeunes gens. L'emploi du lasso leur devenait superflu. En se dressant sur un crampon, c'était jeu d'enfant de jeter une boucle de la corde sur le suivant pour se hisser jusqu'à lui.

Un homme barbu et hâlé les accueillit au sommet et leur serra les mains avec une cordiale spontanéité.

– Parlez toujours de vos monts Blancs ! s'écria-t-il, s'interrompant au beau milieu de ses félicitations pour admirer le majestueux panorama. Il n'existe rien au monde, comparable à ceci !

Puis, reprenant le fil de ses pensées, il remercia les deux jeunes gens d'être venus à son secours. Non, il n'était ni blessé ni déprimé en aucune façon. Simplement par suite d'une maladresse, il avait la veille, au moment d'atteindre le sommet, laissé tomber sa corde. Dès lors, la descente lui devenait impossible. Ainsi, ils avaient compris ses signaux ? Non ? Bizarre ! Alors comment...

– Oh ! nous avons deviné que quelque chose clochait, intervint Gus, à votre façon d'envoyer les signaux quand nous avons déchargé notre fusil.

– Vous avez dû souffrir du froid cette nuit sans couvertures, dit Hazard.

– Je vous crois ! Je commence seulement à me dégeler.

– Tenez, prenez-en un peu.

Hazard lui présenta la bouteille. L'étranger la considéra d'un air grave pendant un instant et dit :

– Mon cher, voyez-vous cette rangée de crampons ? Comme j'ai l'intention de les redescendre très promptement je me vois obligé de refuser. Vraiment, je crois préférable de ne point en prendre. Néanmoins, je vous remercie de votre amabilité.

Hazard interrogea du regard son camarade et rempocha le flacon. Mais lorsqu'ils eurent passé le nœud coulant dans le dernier crampon et remis le pied sur la Selle, il produisit de nouveau le récipient.

– Puisque nous voilà descendus, nous n'en avons plus besoin, fit-il avec décision. Et j'en conclus qu'en somme le courage hollandais ne vaut pas grand-chose. Il désigna d'un regard la vaste rotondité du Dôme. Regarde ce que nous avons réussi à faire sans lui !

Quelques secondes plus tard, un groupe de touristes se promenant au bord du lac Miroir demeurèrent stupéfaits en présence de ce phénomène inattendu : une bouteille de whisky atterrissant au milieu d'eux, telle une comète tombée du ciel. Tout le long du chemin, en regagnant leur hôtel, ils ne cessèrent de manifester leur admiration devant les merveilles de la nature, particulièrement des météorites.

LES BORDS DU SACRAMENTO[17]

Soufflez, ô vents, soufflez, aï, ho !
Vers la Californie, ho !
Car il y a de l'or à boisseaux
Sur les bords du Sacramento.

Ce n'était qu'un petit garçon ; il entonnait d'une voix suraiguë la chanson dont s'accompagnent tous les matelots du monde en virant au cabestan quand ils lèvent l'ancre pour le port de « Frisco ».

Ce n'était qu'un petit garçon : il n'avait jamais vu la mer, mais à soixante-cinq mètres au-dessous de lui roulait le Sacramento. On l'appelait le « petit » Jerry pour le distinguer de son père, le « vieux » Jerry qui lui avait appris la chanson et dont il avait hérité la tignasse rousse, les yeux bleus et la peau claire couverte de taches de rousseur.

Le vieux Jerry, ancien marin, avait bourlingué sur mer durant toute sa jeunesse, toujours hanté par les paroles du fameux refrain. Puis un beau jour il l'avait chanté avec entrain dans un port d'Asie en s'arc-boutant avec vingt camarades autour de la couronne d'un cabestan.

Arrivé à San Francisco, il avait tourné le dos à son bateau et à la mer et s'en était allé voir de ses propres yeux les bords du Sacramento.

---

17 The Banks of the Sacramento. (*The Youth's Companion*, Boston, 17 mars 1904. Recueilli dans *Dutch Courage*. Macmillan, septembre 1922.)

Il vit aussi l'or, car il trouva à s'employer dans la mine « Rêve d'or » et montra une extrême adresse à manœuvrer les câbles du transbordeur qui portait le minerai d'une rive à l'autre du fleuve, à soixante-cinq mètres au-dessus de la surface des eaux.

On lui confia la manœuvre et l'entretien des câbles : cette tâche lui plaisait et lui-même devint bientôt un rouage indispensable de la mine.

Puis il avait aimé la jolie Margaret Kelly : mais elle l'avait quitté pour aller dormir son ultime sommeil dans le petit cimetière, sous les grands pins immobiles, alors que le jeune Jerry trottinait à peine.

Le vieux Jerry ne reprit jamais la mer. Il resta auprès de ses machines, prodiguant à ses câbles et au petit Jerry toute l'affection dont il était capable. Quand les mauvais jours se levèrent pour le « Rêve d'or » il demeura au service de la Compagnie, comme gardien des installations pour ainsi dire abandonnées.

Mais ce matin-là, il était invisible. On n'apercevait que le petit Jerry, assis sur le seuil de la cabane et fredonnant le vieux refrain.

Il avait préparé seul son petit déjeuner et l'avait pris, et venait de sortir pour jeter un coup d'œil sur le vaste monde. À six mètres de lui se dressait le tambour d'acier autour duquel s'enroulait le câble sans fin : auprès du tambour gisait la benne à minerai. En suivant de l'œil la fuite vertigineuse des câbles, Jerry distinguait sur l'autre rive l'autre tambour et l'autre wagonnet.

Le fonctionnement de l'appareil était des plus simples : la benne chargée traversait le fleuve en vertu de son propre poids, ramenant en sens inverse la benne vide. Cette opération avait eu

lieu des dizaines de milliers de fois depuis que le vieux Jerry s'occupait des câbles.

L'enfant interrompit sa chanson en entendant un bruit de pas. Un homme de haute taille, portant une chemise bleue, un fusil au pli du coude, sortit de l'ombre des pins. Petit Jerry reconnut Hall, gardien de la mine du Dragon doré, dont les câbles transbordeurs enjambaient le Sacramento, à quinze cents mètres en amont.

– Bonjour, gamin ! Qu'est-ce que tu fabriques ici, tout seul ? lui demanda le gardien.

– Je fais la popote, répondit Jerry d'un ton détaché, comme si c'eût été son occupation habituelle. Papa n'est pas là, alors...

– Où est-il allé ?

– À San Francisco. Parti hier soir. Son frère vient de mourir au pays et il est descendu voir le notaire. Il ne sera pas de retour avant demain soir.

Ainsi parla Jerry, tout fier de la responsabilité qui lui incombait de veiller sur les propriétés du Rêve d'or. Seul sur la falaise au bord du fleuve, faisant lui-même sa cuisine, il vivait en pleine aventure.

– Eh bien, sois sage, conseilla Hall, et surtout ne touche pas aux câbles. Je vais voir si je peux dégoter un daim dans le canyon de la Vache boiteuse.

– Il va pleuvoir, je crois, fit Jerry, après mûre réflexion.

– Je me moque bien d'une saucée ! répliqua Hall en s'éloignant parmi les arbres.

La prévision de Jerry se confirma amplement. À dix heures, les sapins se balançaient et gémissaient sous les rafales de pluie, qui secouaient les fenêtres de la cabane. Jerry alluma son feu et, à midi juste, il s'asseyait devant son déjeuner. Sa

vaisselle nettoyée et proprement rangée, Jerry décida de ne point sortir. Il se demanda à quel point Hall devait être trempé, s'il réussissait à ramener du gibier.

Vers une heure, on frappa à la porte et il alla ouvrir, un homme et une femme entrèrent en trébuchant, poussés par une violente rafale. Il reconnut M. et Mme Spillane, propriétaires d'un ranch situé dans une vallée solitaire à une quinzaine de kilomètres du fleuve.

– Où est Hall ? interrogea aussitôt Spillane d'un ton sec et rapide.

Jerry remarqua sa nervosité et la brusquerie de ses gestes : de son côté, Mme Spillane semblait en proie à une vive inquiétude. C'était une femme maigre, usée par le travail ; les tristesses de l'existence et le labeur incessant avaient durement buriné ses traits et voûté les épaules de son mari.

– Hall est allé chasser à la Vache boiteuse, répondit Jerry. Vous auriez voulu passer ?

La femme se mit à sangloter, tandis que Spillane proférait une exclamation de contrariété et se précipitait vers la fenêtre. Jerry l'y suivit et tous deux essayaient de voir les câbles à peine distincts sous l'averse.

Les gens qui vivaient à l'intérieur de la forêt avaient coutume de traverser le Sacramento au moyen des câbles du Dragon doré. Ils payaient en échange de ce service un léger péage que l'administration du Dragon employait à parfaire les appointements de Hall.

– Il faut absolument que nous passions, Jerry, déclara Spillane, et, de son pouce, par-dessus son épaule, désignant sa femme, il expliqua : son père vient d'être blessé à la « Feuille de Trèfle » dans une explosion. On ne croit pas qu'il s'en tire. Nous venons de l'apprendre à l'instant.

Jerry hésitait. Spillane voulait passer sur le câble du Rêve d'or, et, en l'absence de son père, le gamin n'osait prendre sur lui une telle responsabilité, car on n'avait jamais utilisé ce câble-là pour transborder des passagers : en fait, on ne s'en était même pas servi depuis fort longtemps.

– Hall ne tardera peut-être pas à revenir, dit-il.

Spillane hocha la tête et demanda :

– Où est ton père ?

– À San Francisco.

Spillane poussa un soupir et frappa violemment du poing la paume de son autre main. Sa femme sanglota de plus belle et Jerry l'entendit murmurer :

– Et dire que papa se meurt, se meurt !

Les yeux de l'enfant se remplirent de larmes : il restait là, indécis, ne sachant quel parti prendre. Mais l'homme décida pour lui.

– Écoute, petit, dit-il d'une voix ferme. Ma femme et moi allons passer sur ton câble. Veux-tu le faire manœuvrer ? Inconsciemment, Jerry esquissa un mouvement de recul. Son instinct se révoltait devant cette proposition scabreuse.

– Il vaudrait mieux voir si Hall est de retour, avança-t-il.

– Et si nous ne le trouvons point ?

Jerry hésitait encore.

– Je prends sur moi toute la responsabilité, ajouta Spillane. Il faut que nous traversions à tout prix.

Jerry hochait la tête.

– Inutile d’attendre Hall, poursuivit Spillane. Tu sais comme moi qu’il ne saurait être de retour à cette heure ! Alors, décide-toi et allons-y !

Rien de surprenant que Mme Spillane parût terrifiée, quand ils l’aidèrent à s’installer dans la benne à minerai. Au-dessous d’elle béait un gouffre insondable. La pluie et la brume agitées et brassées par de violentes bourrasques couvraient le fleuve au point que l’autre rive, à deux cent vingt mètres de distance, demeurait invisible : à leurs pieds la falaise tombait à pic pour se perdre dans les tourbillons de vapeur d’eau.

– Vous y êtes ? demanda Jerry.

– Vas-y ! hurla Spillane, pour dominer de la voix le tumulte de l’ouragan.

Monté près de sa femme il la tenait par la main ; Jerry remarqua cette attitude et la désapprouva.

– De la manière dont chasse le vent, vous n’aurez pas trop de vos deux mains pour vous cramponner ! cria-t-il.

L’homme et la femme se lâchèrent la main d’un même mouvement et empoignèrent les côtés de la benne. Lentement et avec précaution, Jerry commença de desserrer le frein. Le tambour s’ébranla sous le passage du câble et la benne s’enfonça doucement dans le vide, ses galets de suspension se déplaçant sur le guide fixe supérieur qui la supportait.

Jerry avait déjà manœuvré le câble auparavant, mais pour la première fois il s’y risquait hors de la surveillance paternelle. À l’aide du frein, il réglait la vitesse de la benne, précaution indispensable, car par instants, entraînée par des rafales plus puissantes, elle oscillait violemment en avant et en arrière : même, au moment précis où elle s’engouffrait dans un rideau de pluie, elle parut sur le point de se vider de ses occupants.

Ensuite, Jerry ne possédait plus aucun moyen de savoir où elle se trouvait, sauf en se repérant sur le câble. Il la regardait avec attention glisser sur le tambour.

– Cent mètres... murmura-t-il en suivant du regard la flèche indicatrice, puis cent quinze, cent trente, cent trente-neuf...

Le câble venait de s'arrêter net. Jerry relâcha le frein, empoigna le câble et le hala de toutes ses forces, sans plus de résultat. Quelque chose venait de se dérégler. Quoi ? Hors de toute visibilité, il ne pouvait le deviner. Cependant, il distinguait vaguement la benne vide venue de la falaise opposée. Elle se trouvait à quatre-vingts mètres environ. Cela signifiait, il ne l'ignorait pas, que là-bas dans la demi-obscurité à cent soixante-quinze mètres au-dessus de l'eau et à quatre-vingts mètres de l'autre rive, Spillane et sa femme, suspendus, demeuraient bloqués.

À trois reprises, Jerry appela de toute la force de sa voix aiguë, mais, du sein de la tourmente, aucune réponse ne lui parvint. Impossible de se faire entendre. Il attendit un instant, les pensées se pressant dans sa tête : alors les nuages semblèrent s'éclaircir et se dissoudre et il aperçut, durant quelques secondes, le cours tumultueux du Sacramento et la benne avec l'homme et la femme. Puis la brume redescendit, plus opaque que jamais.

Il vérifia de près le tambour, sans y déceler rien d'anormal. De toute évidence, c'était l'autre qui fonctionnait mal. Il frémit en songeant à l'homme et la femme suspendus, tout là-bas, en plein orage, au-dessus de l'abîme, secoués dans leur nacelle précaire et ignorant ce qui se passait. À tout prix il fallait les tirer de là. Il résolut de recourir au câble du Dragon doré pour se rendre au tambour de la rive en face.

Soudain, il se rappela que le hangar aux outils renfermait un palan et alla le chercher : il le fixa au câble sans fin et se mit

à haler, à haler au point qu'il sentit ses épaules prêtes à se déboîter. Mais le câble ne bougeait pas davantage. Il fallait absolument passer sur l'autre rive.

Il était déjà complètement trempé et insouciant de la pluie ; il courut sur le sentier du Dragon doré. La direction du vent le favorisait et l'entreprise se montra relativement aisée, bien que Hall ne fût pas là pour freiner et régler la course du wagonnet. Il s'en tira au moyen d'une forte corde à laquelle il fit faire un tour sur le câble fixe.

Lorsque toute la force de l'ouragan l'atteignit dans le vide, agitant le câble, hurlant et sifflant, secouant et inclinant la benne, il comprit mieux encore quel devait être l'état d'esprit de Spillane et de sa femme. Cette pensée décupla son courage tandis qu'au plus fort de la bourrasque, il revenait sur l'autre rive vers le câble du Rêve d'or.

À sa consternation, il trouva le tambour en parfait ordre de marche. Puisque aux deux extrémités tout fonctionnait bien, d'où provenait l'anicroche ? Du milieu, sans aucun doute.

De ce côté, la benne contenant Spillane et sa femme n'était distante de lui que de quatre-vingts mètres. Il pouvait à travers les tourbillons de vapeur d'eau distinguer ses passagers, blottis au fond, exposés à la pluie cinglante et à toute la fureur du vent. Profitant d'une accalmie, il cria à Spillane de vérifier le trolley.

L'homme l'entendit ; Jerry le vit, en effet, se redresser avec précaution sur les genoux, passer les mains sur les deux roulettes, puis se tourner vers la rive.

– Hé, petit : tout va bien !

Jerry saisit les mots faibles et étouffés comme s'ils arrivaient de très loin. Alors d'où provenait l'arrêt ? Restait à vérifier la benne vide, invisible, mais qu'il savait là-bas, quelque part dans cet abîme effrayant à soixante mètres derrière la benne occupée par Spillane et sa femme.

Il prit aussitôt une décision. Jerry n'avait que quatorze ans, il était maigre et nerveux, mais toute sa vie s'était passée dans les montagnes et il ne craignait pas le vertige.

Dans la boîte à outils, auprès du tambour, il trouva une vieille clé à molette, une courte barre de fer et un rouleau de corde de Manille presque neuve. Mais il chercha en vain un bout de planche pour faire « chaise de mâture ».

Il ne disposait que de madriers, sans rien pour les scier.

Il établit donc un siège des plus sommaires en fixant simplement une large boucle de la corde autour du câble de suspension de la benne vide. Assis dans la boucle, ses mains pouvaient le tirer le long du câble d'acier ; au point où la corde risquait de se couper, il attacha son paletot, pour remplacer le vieux sac qu'il ne possédait point.

Ces dispositions prises, il se laissa glisser au-dessus du fleuve, se halant à la force des poignets. Il emportait sa clé à molette, sa barre de fer et le reste de la corde. La pente du câble montait légèrement, mais il s'en souciait moins que du vent. Quand les furieuses rafales le balançaient d'avant en arrière, le faisant parfois presque tourner sur lui-même, et qu'il baissait les yeux vers la grisaille profonde, il frémissait de terreur. Le câble était bien vieux. Qu'arriverait-il s'il se rompait, sous son poids, joint aux assauts du vent ?

La peur le tenaillait et il ressentait une impression de vide au creux de l'estomac et malgré lui ses genoux s'entrechoquaient.

Cependant, il s'obstinait vaillamment à sa tâche. Le câble, vieux et usé, se hérissait de pointes de fil d'acier et quand il fit sa première halte pour échanger avec Spillane quelques paroles à tue-tête, ses mains, toutes meurtries, saignaient. La benne se trouvait juste au-dessous de lui et il put expliquer aux deux occupants ses allées et venues.

– Je voudrais bien pouvoir t'aider ! lui cria Spillane quand il repartit, mais la femme est à bout de forces ! En tout cas, petit, fais attention à toi ! C'est moi qui me suis fourré dans le pétrin… à toi de m'en tirer !

– J'y réussirai ! fit Jerry. Dites à Mme Spillane qu'elle sera bientôt à terre.

Dans la pluie battante qui l'aveuglait à demi et le balançait de-ci, de-là, comme un capricieux pendule, hors d'haleine, les mains déchirées et cuisantes, le souffle haletant, il finit par atteindre la benne vide.

Du premier coup d'œil, il se rendit compte que son dangereux voyage n'avait pas été inutile. La roue avant du trolley, rongée par un long usage, avait sauté du câble, le maintenant coincé entre elle et le support de son pivot.

De toute nécessité, il fallait dégager la roue et pendant cette opération, fixer la benne au câble au moyen de la corde dont il s'était muni. Au bout d'un quart d'heure d'efforts il n'était encore parvenu qu'à attacher la benne. La goupille qui reliait la roue à son axe était rouillée et écrasée. D'une main, il cognait dessus, en se tenant de son mieux de l'autre ; mais le vent continuait de le balancer et de le faire tourner et ses coups frappaient presque toujours à faux. Il déployait les neuf dixièmes de sa force à essayer de conserver son équilibre. De crainte de lâcher sa clé, il dut l'attacher à son poignet à l'aide de son mouchoir.

Au bout d'une demi-heure, il était arrivé à ébranler la goupille, mais ne pouvait la sortir ; à une dizaine de reprises, désespéré, il fut sur le point d'abandonner la partie. Tout à coup une idée lui vint. Fouillant ses poches avec une hâte fébrile, il y trouva ce qu'il désirait : un clou de charpentier.

À défaut de ce clou, fourré dans sa poche, il ne savait plus trop ni quand ni pourquoi, il aurait dû faire sur le câble un autre

voyage aller et retour. Enfin, il passa son clou dans l'œil de la goupille, obtenant ainsi une prise solide, et l'arracha sans difficulté.

Ensuite, il frappa avec la barre de fer pour libérer la roue. En fin de compte, il parvint à la remettre en place et, au moyen de la corde, souleva la benne jusqu'à ce que le trolley reposât normalement sur le câble.

Tout cela avait demandé du temps : plus d'une heure et demie s'était écoulée. Alors, seulement, il lui fut possible de quitter son siège et de descendre dans la benne. Il dénoua sa corde et le trolley commença lentement à se déplacer : la benne avança et il songea que là-bas, hors de portée de ses yeux, la benne de Spillane avançait d'autant dans la direction opposée.

Il était inutile de freiner, car son poids contrebalançait suffisamment celui de la benne descendante et bientôt lui apparurent, émergeant de la brume, la falaise et le vieux tambour familier déroulant son câble.

Il sauta de sa benne et l'amarra solidement : avec le plus grand soin, puis en un geste qui n'avait plus rien d'héroïque, il s'affaissa près du tambour, sans se soucier de l'orage, et fondit en sanglots.

Il ne manquait pas de raisons pour pleurer ; la torture de ses mains écorchées et son extrême fatigue, son soulagement et sa détente nerveuse, mais surtout la satisfaction d'avoir sauvé du danger l'homme et la femme.

Ils ne pouvaient le remercier ; par-delà l'abîme grondant, balayé par l'orage, ils se hâtaient sur le sentier de la Feuille de Trèfle.

Jerry se dirigea d'un pas incertain à la cabane et sa main laissa sur le bouton blanc de la porte une empreinte sanglante, mais il ne s'en aperçut même pas.

Il débordait d'orgueil et de contentement, car il était certain d'avoir bien agi et il était suffisamment sincère avec lui-même pour en convenir.

Seulement, une ombre de regret passait et repassait dans ses pensées : si au moins son père avait pu le voir !

UN NEZ POUR LE ROI[18]

À l'aube paisible de la Corée, au temps où par sa tranquillité ce pays méritait vraiment son ancien nom de « Chosen[19] » vivait un politicien nommé Yi-Chin-Ho.

Cet homme de talent ne valait pas moins, peut-être, que tous les politiciens du monde : mais à la différence de ses frères des autres nations, Yi-Chin-Ho se morfondait en prison.

Non que par mégarde il eût détourné les deniers publics ; mais par mégarde il en avait détourné trop. L'excès en tout est déplorable, même en matière d'exaction, et les excès de Yi-Chin-Ho l'avaient conduit à cette mauvaise passe.

Il devait au gouvernement trente mille yens et attendait en prison sa condamnation à mort. La situation comportait un unique avantage : il avait largement le temps de réfléchir. Après avoir bien réfléchi, il appela le geôlier.

– Homme de parfaite dignité, tu vois devant toi un homme parfaitement misérable, commença-t-il. Cependant tout irait bien pour moi si seulement tu consentais à me laisser sortir une toute petite heure cette nuit. Et tout ira bien également pour toi, car je veillerai à ton avancement au cours des années, jusqu'à ce que tu sois nommé directeur de toutes les prisons de Chosen.

---

18 A Nose For the King. (*The Black Cat*, mars 1906. Recueilli dans *When God Laughs*. Macmillan, janvier 1911.)

19 *Chosen* : en anglais : choisi.

– Qu’est-ce qui te prend ? demanda le geôlier, et que signifie cette folie ? Te laisser sortir une petite heure, toi qui attends qu’on vienne te couper le cou ! Et tu oses le demander à moi, chargé d’une mère âgée et fort respectable, sans parler d’une épouse et plusieurs enfants en bas âge ! La peste soit d’un coquin de la sorte !

– Depuis la Cité sainte jusqu’aux Huit Côtes il n’existe aucun endroit où je puisse me cacher, répondit Yi-Chin-Ho. Je suis un homme intelligent, mais ici, en prison, à quoi me sert mon intelligence ? Une fois libre, je sais parfaitement où trouver l’argent pour le rendre au gouvernement. Je connais un nez qui me tirera de toutes mes difficultés.

– Un nez ? s’écria le geôlier.

– Un nez ! confirma Yi-Chin-Ho. Un remarquable nez, si je puis m’exprimer ainsi ! un nez tout à fait digne de remarque et que j’ai remarqué.

Le geôlier leva les mains de désespoir.

– Ah ! quel farceur ! Quel loustic tu fais ! fit-il en s’esclaffant. Et dire qu’une tête si admirable doit aboutir au billot !

Ce disant, il tourna les talons et s’éloigna. Mais tendre malgré tout de cœur et de cervelle, au plus profond de la nuit il laissa sortir Yi-Chin-Ho.

Celui-ci alla au palais du gouverneur, le trouva seul dans son lit et le secoua.

– Voici Yi-Chin-Ho où je ne suis plus le gouverneur ! s’écria ce personnage. Que fais-tu ici alors que tu devrais être en prison à attendre le bourreau.

– Je prie Votre Excellence de vouloir bien m’écouter, dit Yi-Chin-Ho en s’accroupissant sur ses jarrets près du lit et en allumant sa pipe à la boîte à feu. Un homme mort est sans valeur.

Je suis, il est vrai, comme si j'étais mort, sans valeur pour le gouvernement et pour Votre Excellence autant que pour moi-même. Mais si, pour ainsi dire, Votre Excellence voulait me rendre la liberté…

– Impossible ! s'écria le gouverneur. D'ailleurs, tu es condamné à mort.

– Votre Excellence sait pertinemment que si je pouvais rembourser les trente mille chapelets de monnaie, le gouvernement m'absoudrait, continua Yi-Chin-Ho. Aussi, comme j'allais le demander à Votre Excellence, si Elle consentait à m'accorder la liberté pour quelques jours, en ma qualité d'homme intelligent, je rembourserais l'État et serais en posture de rendre service à Votre Excellence. Oui, je pourrais rendre de signalés services à Votre Excellence.

– As-tu un plan qui te permette de te procurer de l'argent ?

– Oui, déclara Yi-Chin-Ho.

– Eh bien, reviens me l'expliquer la nuit prochaine. Pour le moment, j'ai envie de dormir, dit le gouverneur, reprenant son ronflement au point où il avait été interrompu.

La nuit suivante, ayant obtenu une nouvelle permission du geôlier, Yi-Chin-Ho vint reprendre sa place au chevet du gouverneur.

– Est-ce toi, Yi-Chin-Ho ? demanda le haut fonctionnaire. As-tu le plan ?

– C'est moi, Votre Excellence, répondit Yi-Chin-Ho, et voici le plan.

– Parle ! ordonna le gouverneur.

– Voici le plan, répéta Yi-Chin-Ho. Je le tiens dans ma main.

Le gouverneur se mit sur son séant et se frotta les yeux.

Yi-Chin-Ho lui tendit une feuille de papier, que le gouverneur approcha de la lumière.

– Ce n'est qu'un nez, dit-il.

– Un nez un peu pincé, tenez, ici et là, Votre Excellence.

– Un peu pincé par-ci par-là, comme tu dis.

– Et néanmoins ce nez un peu pincé, de-ci, de-là, est un nez épais, tenez, là tout au bout, continua Yi-Chin-Ho. Votre Excellence pourrait chercher longtemps un nez pareil sans le trouver.

– Un nez pas ordinaire, en effet, concéda le gouverneur.

– Avec une verrue dessus, fit remarquer Yi-Chin-Ho.

– Un nez peu commun, dit le gouverneur, un nez comme je n'en ai jamais vu. Mais que comptes-tu en faire, Yi-Chin-Ho ?

– Je le cherche comme moyen de restituer l'argent au gouvernement. Je le cherche pour rendre service à Votre Excellence, et je le cherche pour sauver ma pauvre tête indigne. Je cherche, en outre, à obtenir de Votre Excellence qu'Elle ait la bonté d'apposer son sceau sur ce portrait d'un nez.

Le gouverneur, en riant, apposa sur la feuille le sceau de l'État, et Yi-Chin-Ho prit congé de lui.

Pendant un mois et un jour il suivit la Voie royale menant aux rives de la mer Occidentale ; et là, certain soir, à la porte de la plus riche maison d'une cité florissante, il heurta à grands coups de marteau.

– Je ne veux voir personne autre que le maître de la maison, déclara-t-il fièrement aux serviteurs effrayés. Je voyage pour affaire du roi !

Il fut conduit aussitôt à une chambre où le maître de la maison, éveillé de son sommeil et clignotant des yeux, fut amené devant lui.

– Tu es Pak-Choung-Chang, principal citoyen de cette ville, dit Yi-Chin-Ho de son ton le plus sévère. Je viens ici pour affaire royale.

Pak-Choung-Chang se mit à trembler, sachant que les affaires royales sont toujours redoutables. Ses genoux s'entrechoquèrent, et il faillit s'affaisser sur le sol.

– L'heure est tardive, remarqua-t-il en frissonnant. Ne vaudrait-il pas mieux...

– Une affaire du roi n'attend jamais ! tonna Yi-Chin-Ho. Viens avec moi quelque part où nous soyons seuls, et vivement. C'est d'une affaire importante que je dois m'entretenir avec toi. Une affaire royale ! ajouta-t-il d'un air encore plus terrible, si bien que la pipe en argent de Pak-Choung-Chang, échappant à ses doigts débiles, résonna sur le plancher.

– Sache donc, prononça Yi-Chin-Ho quand ils se furent retirés à l'écart, que le roi est affligé d'une maladie, d'une terrible maladie. Son médecin privé, n'ayant pu réussi à le guérir, a eu la tête tranchée, ni plus ni moins. Des huit provinces sont venus de nombreux médecins pour soigner le monarque. Dans une savante consultation, ces personnages ont décidé qu'il n'y aurait d'autre remède à la maladie du roi qu'un nez, un nez d'un certain genre, d'une espèce nasale toute particulière.

« Alors je fus appelé par un personnage non moindre que le premier ministre de Sa Majesté. Il me mit dans la main un papier sur lequel les médecins des huit provinces avaient dessiné un nez d'une espèce très rare, dessin certifié authentique par le sceau de l'État.

« – Va, me dit Son Excellence le Premier Ministre. Va chercher cet appendice nasal, car la maladie du roi est pénible. Et

n’importe où tu rencontreras ce nez-là sur une figure humaine, coupe-le tout de suite et apporte-le en toute hâte à la cour, car il faut que le roi soit guéri. Va, et ne reviens pas sans avoir réussi dans ta recherche.

« Là-dessus je me suis mis en quête, déclara Yi-Chin-Ho. J’ai parcouru les recoins les plus lointains du royaume, foulé les huit grandes routes, fouillé les huit provinces et exploré les mers des huit côtes. Et me voici ! »

Avec beaucoup d’ostentation il tira un papier de sa ceinture, le déroula avec force froissements et craquements, et le présenta à l’inspection de Pak-Choung-Chang.

Celui-ci regarda le dessin avec des yeux qui lui sortaient de la tête.

– Je n’ai jamais, vu un nez de ce genre... commença-t-il.

– Il y a une verrue dessus, fit remarquer Yi-Chin-Ho.

– Je n’ai jamais vu... répéta Pak-Choung-Chang.

– Amène ton père devant moi, interrompit sévèrement Yi-Chin-Ho.

– Mon très vieux et très vénérable père est en train de dormir, objecta Pak-Choung-Chang.

– Pourquoi dissimuler ? demanda Yi-Chin-Ho. Tu sais pertinemment que c’est là le nez de ton père. Amène-le devant moi, que je puisse le lui couper et m’en aller. Dépêche-toi, si tu ne veux pas que je fasse sur ton compte un rapport défavorable.

– Pitié ! s’écria Pak-Choung-Chang en tombant à genoux. C’est impossible ! impossible ! Vous ne pouvez pas couper le nez à mon père ! Il ne peut pas descendre au tombeau sans son nez ! Il deviendra un objet de raillerie, un sujet de risée, et mes jours et mes nuits se rempliront de douleur. Oh ! réfléchissez ! Dites

que vous n'avez rencontré aucun nez de ce modèle dans vos pérégrinations. Vous aussi, vous avez un père !

Pak-Choung-Chang, après avoir embrassé les genoux de Yi-Chin-Ho, en était venu à pleurer sur ses sandales.

– Tes pleurs m'adoucissent étrangement le cœur, dit Yi-Chin-Ho. Moi aussi, je pratique la pitié filiale et respecte mon père. Mais...

Il hésita, puis ajouta comme s'il pensait tout haut :

– C'est au prix de ma tête !

– À combien estimez-vous le prix de votre tête ? demanda Pak-Choung-Chang à voix basse et discrète.

– C'est une tête qui n'a rien de remarquable, minauda Yi-Chin-Ho. Une tête absurdement banale. Mais je suis tellement bête que je ne l'évalue à rien moins qu'à cent mille yens !

– Affaire conclue ! trancha Pak-Choung-Chang en se relevant.

– J'aurai besoin de chevaux pour transporter le trésor, dit Yi-Chin-Ho, et d'hommes pour le garder pendant la traversée des montagnes. Il y a des voleurs en liberté dans ce pays.

– Il y a des voleurs en liberté dans ce pays, c'est vrai, répéta Pak-Choung avec mélancolie. Mais il en sera selon vos désirs, pourvu que le nez de mon vieux et très vénérable père demeure à sa place assignée.

– Ne parle à personne de cet incident, recommanda Yi-Chin-Ho, sans quoi d'autres serviteurs plus loyaux que moi pourraient être envoyés pour couper le nez à ton père.

Et voilà comment Yi-Chin-Ho se mit en route à travers les montagnes, léger de cœur et chantant gaiement en écoutant les sonnailles de ses chevaux chargés d'or.

Il ne reste pas grand-chose à ajouter.

Yi-Chin-Ho prospéra au cours des années. Grâce à ses efforts, le geôlier finit par obtenir le poste de directeur en chef des prisons de Chosen ; le gouverneur, à la longue, s'en alla dans la Cité Sainte pour remplir les fonctions de Premier ministre du roi.

Mais Pak-Choung-Chang tomba dans la mélancolie : à dater de ce jour il hochait tristement la tête, et ses yeux se remplissaient de larmes, chaque fois qu'il regardait le nez dispendieux de son très vieux et très vénérable père.

ANNEXE

LETTRE AU JUGE DE POLICE SAMUELS

Glen Ellen, Californie,

Le 29 juillet 1910

Cher Monsieur,

Vous vous souvenez, sans doute, de m'avoir traité avec une certaine rudesse, dans votre petit tribunal, il y a quelques jours. Vous pourrez voir, dans la coupure du journal d'hier que je joins à cette lettre, que l'homme dont vous avez accepté le témoignage sur le même pied d'égalité que le mien, et que j'accusais de m'avoir roué de coups pour rien, et sans aucune provocation de ma part, avec l'aide d'une demi-douzaine de ses amis, est aujourd'hui inculpé d'avoir battu sa femme, de s'être mal conduit avec une dame.

Vous vous souvenez aussi de l'exposé clair et succinct que j'avais prononcé à la barre des témoins, sur les coups que j'avais reçus. Personne n'a jamais démenti mes allégations, sauf Muldowney et ses complices, par leur faux témoignage. Ce faux témoignage était si évident et si énorme que la salle tout entière avait éclaté de rire pendant qu'ils le prononçaient.

Vous connaissez, par tout ce que vous en saviez déjà et par tout ce que vous avez pu glaner au cours de l'instruction, la réputation fâcheuse du dit Muldowney et de sa gargote.

Vous saviez, au plus profond de votre conscience (vous auriez autrement été d'une stupidité incroyable), que le récit des

faits que j'ai donné à la barre de votre tribunal n'était que la plus stricte vérité.

Malgré tout, et pour des raisons que je crois inutile de vous rappeler, vous avez décidé de classer purement et simplement cette affaire entre Muldowney, sa bande de truands, et moi-même. Je n'ai absolument pas besoin de savoir ce qui vous a poussé, au tréfonds de votre cœur, à classer cette affaire, l'important, c'est qu'elle l'ait été. Nous avons tous deux, Muldowney et moi, été acquittés. Vous avez estimé, avec un langage judiciaire simpliste mais adéquat, que chacun d'entre nous avait su vous convaincre que l'autre n'était qu'un menteur, et que, bien que nous nous soyons rendus coupables de regrettables voies de fait, nous étions innocents l'un et l'autre au regard de la loi.

Très bien. Ce n'est pas là l'objet de mon ressentiment envers vous, et j'excuse les raisons économiques qui poussent les gens à agir. Vous avez naturellement votre carrière politique, judiciaire et matérielle à défendre. Dans le cas qui m'intéresse, vous vous en êtes fort bien tiré, vous avez parfaitement rempli votre rôle, vous arrangeant fort bien de votre problème matériel, et de votre carrière. Le verbiage superficiel et facile avec lequel vous avez expliqué votre décision était parfait. Muldowney, qui habite dans une région sordide d'Oakland, a été acquitté – et moi, qui réside au centre du pays, j'ai aussi été acquitté. Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais vous admettrez que nous trouver tous deux innocents, compte tenu de la triste réputation de Muldowney et de ses moyens d'existence peu avouables, c'était par le même coup me reconnaître coupable. Vous le saviez, et vous n'avez cependant pas hésité une seule minute, uniquement pour défendre vos intérêts. Mais ce n'est pas encore pour cela que je vous en veux, et je ne contesterai en aucun cas l'éminente légalité de votre décision.

Mais, Juge Samuels, était-il vraiment nécessaire de vous conduire comme un tyran envers moi ? Aviez-vous besoin, avec mille fois plus de lâcheté que lui, de tenir le rôle dans lequel Muldowney s'était déjà illustré, alors que, assisté de ses sbires qui me maîtrisaient, il m'avait battu comme plâtre dans son arrière-boutique, à une cinquantaine de mètres derrière la chaussée ?

Je vous le demande, Juge Samuels, était-ce vraiment indispensable ? Vous aviez sur moi des avantages bien plus grands que n'en avait le gargotier Muldowney : retranché dans votre petite chaire, tout en haut, sous la panoplie sacrée de la loi, à l'ombre des matraques des policiers et protégé par les cellules des prisons de la ville et par le droit de me condamner pour outrage à magistrat (amende, ou emprisonnement), vous avez préféré me tyranniser. Vous pouviez frapper en toute immunité – vous le saviez, et vous avez frappé. Vous le saviez, parce que bien souvent auparavant vous avez déjà frappé impunément de pauvres diables qui étaient venus se présenter devant vous.

Et c'est sur ce point précis que je vous en veux. Aussi calmement que si vous aviez eu derrière vous un millier de fusils prêts à vous protéger, vous vous êtes conduit avec moi comme un tyran, comme une brute. Aviez-vous besoin de me rudoyer et de me malmener de cette façon dès que je me suis présenté à la barre ? Je n'avais qu'un seul témoin, prêt à se porter garant du fait que j'étais un homme tranquille et que Muldowney et sa bande n'étaient que de faux témoins. Était-il aussi nécessaire de le rudoyer et de le malmener, comme un pickpocket bouscule et malmène un honnête homme ? C'est exactement ce que j'ai pensé lorsque je vous ai vu, vous, le juge, convenablement assisté, bousculer et malmener mon pauvre et unique témoin.

Vous devez comprendre, à ce point de ma lettre, la raison qui me pousse à vous en vouloir. Vous avez eu la même attitude, cruelle, tyrannique, et injuste, que les juges de police et les magistrats ont toujours eue dans le monde anglo-saxon, pendant

des dizaines de générations, avant que vous et les vôtres n'entriez dans ce monde anglo-saxon et n'embrassiez ces pratiques aussi injustes.

Pour conclure, permettez-moi d'ajouter ceci : un jour, n'importe où, n'importe comment, je vous aurai. Oh, tout à fait légalement, vous n'avez pas à avoir peur, je ne m'en vais pas offrir ma poitrine nue aux rigueurs de la loi. Je ne sais rien de votre passé. C'est à partir d'aujourd'hui seulement que je m'en vais fouiller votre passé et suivre votre avenir. Et, faites-moi confiance, je vous aurai, un beau jour, n'importe où, n'importe comment, dans la pleine lumière de la loi et de la procédure légale qui couvre les hommes dits civilisés.

Bien sincèrement à vous,

Jack London.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2014

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, HeleneP, Coolmicro

– **Dispositions** :

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.